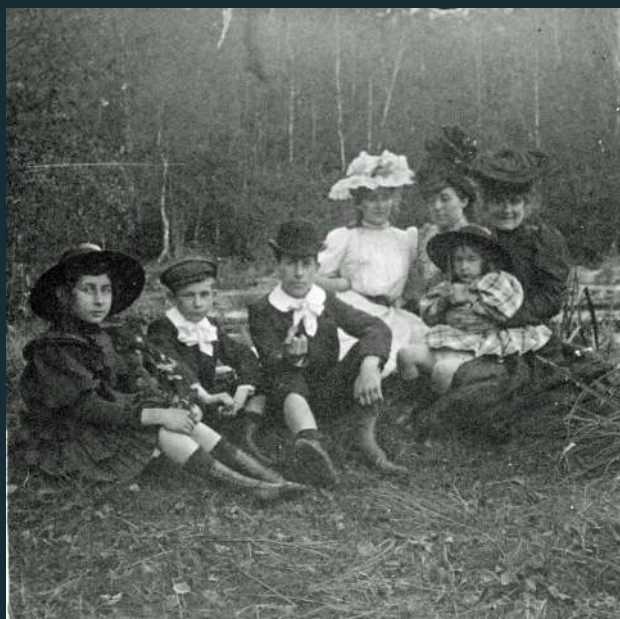

FABIAN REGAIRAZ

D'où nous venons

DE MOI AU MOYEN ÂGE



L'ARAIGNÉE BLEUE

À mes enfants

Alix, Sixtine, Hippolyte et Sacha

Je pars de nous. À chaque génération, d'autres noms apparaissent. J'aimerais que ce livre vous permette de les rencontrer, sans avoir besoin de connaître le chemin d'avance.

Fabian

Remonter le temps

J'ai consacré trente ans à retrouver ces personnes. Au début, il y avait des noms proches, des souvenirs, des photographies. Puis les lieux se sont multipliés. La Savoie a rejoint la Bretagne, la Provence le Périgord, et la Campanie est apparue derrière Alger. À force de remonter, l'arbre a ouvert des portes que je ne m'attendais pas à trouver.

Je pars de moi, puis de mes quatre grands-parents. Nous remonterons vers les foyers qui les ont précédés, jusqu'au Moyen Âge. À l'intérieur d'une vie, je garde l'ordre qui la rend compréhensible ; d'un chapitre à l'autre, le livre revient vers les générations anciennes.

On croisera un connétable et un ministre. On entrera dans l'entourage d'une maison dont le nom apparaît dans le dossier de Ravailac. On rencontrera aussi un tailleur, une brodeuse, des meuniers, des notaires et un graveur. J'aimerais que l'on se souvienne d'Anna Galano autant que de Bertrand du Guesclin, et d'Anne Gilliard avec la vache qu'elle entendait choisir.

Les photographies donnent des lieux et des visages ; les actes donnent les relations. Les encarts permettent de retrouver le côté de la famille lorsque le chemin devient long. Henri-Léonard Bertin et le connétable sont des parents collatéraux ; Marie de Bertin et la branche de Vauruzé sont dans l'ascendance. Ravailac est une rencontre historique du dossier Béliard.

Les recherches familiales constituent le socle de ce livre. Les légendes distinguent les documents de famille, les œuvres anciennes et les vues de lieux prises bien après les événements. Nous pouvons maintenant commencer à remonter.

Du présent aux siècles anciens

01	Les visages proches De moi aux années 1920	8
02	Avant les souvenirs 1913-1885	22
03	Les vies d'avant 1879-1810	44
04	Le siècle des papiers 1795-1723	75
05	Les maisons anciennes 1713-1610	112
06	À la rencontre du Moyen Âge XVIe-XIVe siècles	149
	Sources, filiations et atlas	174

Moi, puis les miens

Fabian Regairaz

Le narrateur et l'auteur des recherches

Les parents de mon père

Jean Marcel Regairaz × Yvonne Huchet

Les parents de ma mère

Bernard Vargues × Huguette Mignon

Les générations vivantes sont présentées par leur place familiale, sans état civil détaillé. Nous partons de ces quatre grands-parents pour comprendre les branches du livre.

Quatre noms pour entrer

Jean Marcel Regairaz

1923 · Paris

Yvonne Huchet

1926 · Chatou

Les parents de mon père

Bernard Vargues

1921 · Rennes

Huguette Mignon

1927 · Paris

Les parents de ma mère

Fabian Regairaz

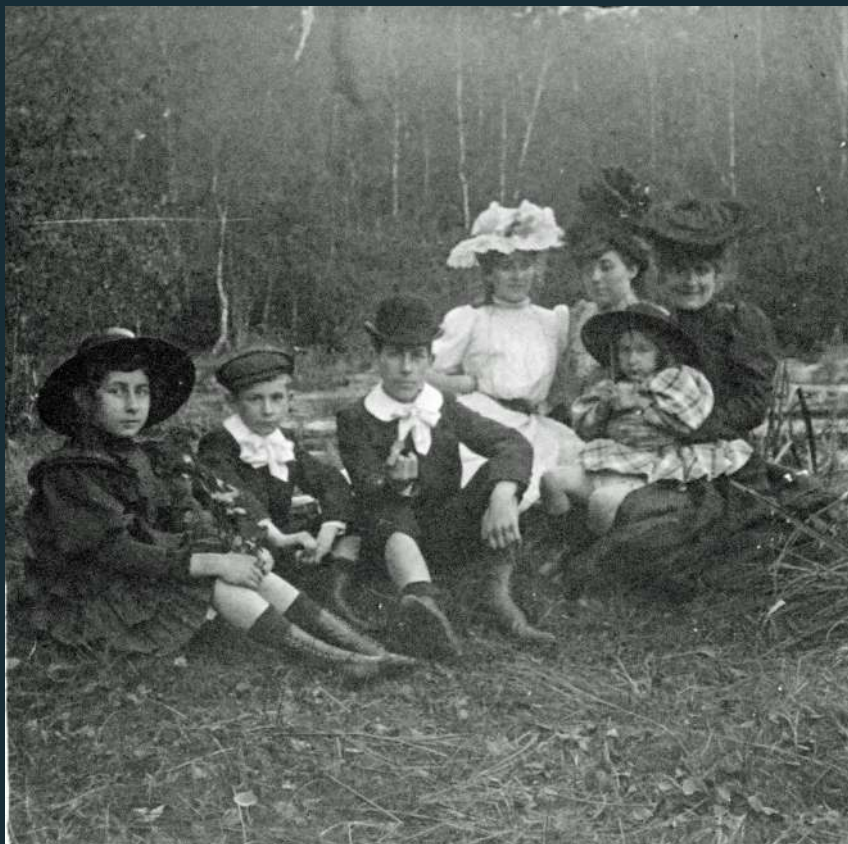
Les quatre parcours se rejoignent dans mes parents. Les générations vivantes sont volontairement désignées sans état civil détaillé.

D'où nous venons



1. Bretagne · 2. Paris / Chatou · 3. Cambrésis · 4. Maine / Perche · 5. Nantes · 6. Fursac · 7. Périgord / Charente · 8. Quercy · 9. Savoie · 10. Provence · 11. Cetara · 12. Alger · 13. Lyon

Carte de situation issue du manuscrit familial. Les traits relient les lieux cités pour une branche ; ils ne restituent ni un itinéraire ni des étapes inconnues. Fond Natural Earth, domaine public.



Les visages proches

DE MOI AUX ANNÉES 1920

Je pars de ma génération, puis des quatre grands-parents. Les photographies ouvrent la route vers les foyers qui les ont précédés.

Quatre chemins, une famille



Famille Mignon dans un sous-bois, vers 1900-1910 selon le dossier. Photographie non identifiée ; collection familiale Regairaz-Vargues-Mignon, sans licence ouverte. Les identifications individuelles restent à compléter.

Je commence par les personnes, avant de commencer par les siècles. Jean Marcel et Yvonne sont les parents de mon père ; Bernard et Huguette, ceux de ma mère. Quatre noms, puis des centaines. Le mien ne pouvait évidemment pas les contenir tous. Il avait déjà fort à faire avec la Savoie. Les photographies nous rendent un autre service : elles montrent des gens réunis avant que je les sépare en branches pour comprendre comment ils se rejoignent. Ce livre leur propose de se retrouver.

LES QUATRE GRANDS-PARENTS

Regairaz et Huchet du côté paternel ; Vargues et Mignon du côté maternel. Les photographies Mignon illustrent ici une branche de cet ensemble, sans identification individuelle nouvelle.

Les noms que nous choisissons

Je porte le nom de Regairaz. Mon frère Laurent est devenu Chicandier ; lorsque j'écris sous un autre nom, je suis Lucien Blard. Voilà déjà trois façons de se présenter pour deux hommes issus des mêmes parents. Au terme de trente ans de recherches, je trouve assez réjouissant que la généalogie commence par cette petite indiscipline.

Le public peut reconnaître un homme sans savoir comment s'appelait sa grand-mère. Je vais, pour une fois, prendre le parti de la grand-mère. Les noms que nous choisissons racontent une activité, une envie de scène ou d'écriture ; ceux des actes nous ramènent à des personnes dont nous n'avions pas toujours entendu parler.

Mon père, Christian, est chirurgien. Ma mère, Hélène, est ophtalmologiste. Ils se sont mariés à Lyon en 1972. Je suis né deux ans plus tard ; Laurent en 1978. Nous n'avons donc pas tout à fait poursuivi le programme médical. L'un fait rire, l'autre reçoit des familles chez le notaire et écrit des livres. Je ne chercherai pas dans l'arbre le gène qui expliquerait cet arrangement. Il serait capable de nous mener à un homme parfaitement sérieux.

Ces premières lignes sont proches. Les personnes ont encore des voix, des gestes, des expressions que je n'ai pas eu besoin de déchiffrer. C'est de là que je pars : d'une famille connue, dont je vais retirer progressivement les générations les plus récentes pour découvrir celles qui la précèdent.

Quatre grands-parents, deux villes

Mon père est le fils de Jean Marcel Regairaz et d'Yvonne Huchet. Il est né à Chatou en 1947. Ma mère est la fille de Bernard Vargues et d'Huguette Mignon ; elle est née à Alger en 1950. Deux villes suffisent à ouvrir une carte que les noms ne laissaient pas deviner.

Bernard et Huguette, tous deux chirurgiens-dentistes, se sont mariés à Alger en 1949. Derrière Bernard se trouvent Rennes, Nantes, le Maine et Gourdon. Derrière Huguette, les Mignon, les Chesneau, les Galano et la Campanie. Le mariage réunit ces histoires sans que les mariés aient à en réciter la liste. C'est un privilège du chercheur de rendre les rencontres beaucoup plus encombrées qu'elles ne l'étaient.

Du côté paternel, le nom savoyard de Regairaz a déjà quitté les Bauges pour Toulon. Les Mercier apportent le Cambrésis. Yvonne, par sa mère Marguerite Toulelan, ouvre la Bretagne ; par son père Lucien, elle nous conduit aux Huchet, aux Mégret et à plusieurs autres familles.

Je garde ces quatre grands-parents comme des points de repère. Quand une branche devient longue, il suffit de revenir à l'un d'eux. Le connétable, par exemple, n'arrivera pas dans le livre par un passage secret : nous passerons par Yvonne, puis par Marguerite. Avant les armures, il y a ma grand-mère.

Je commence donc par eux. Nous allons quitter peu à peu les souvenirs, puis les photographies. Avant d'atteindre les registres et les chroniques, il y a encore une boutique à Alger et un atelier à Rennes.



Nantes et ses quais, vers 1890-1900.

Quatre noms, puis leurs parents

REGAIRAZ · HUCHET

La famille de mon père.

VARGUES · MIGNON

La famille de ma mère.

Une remontée commune

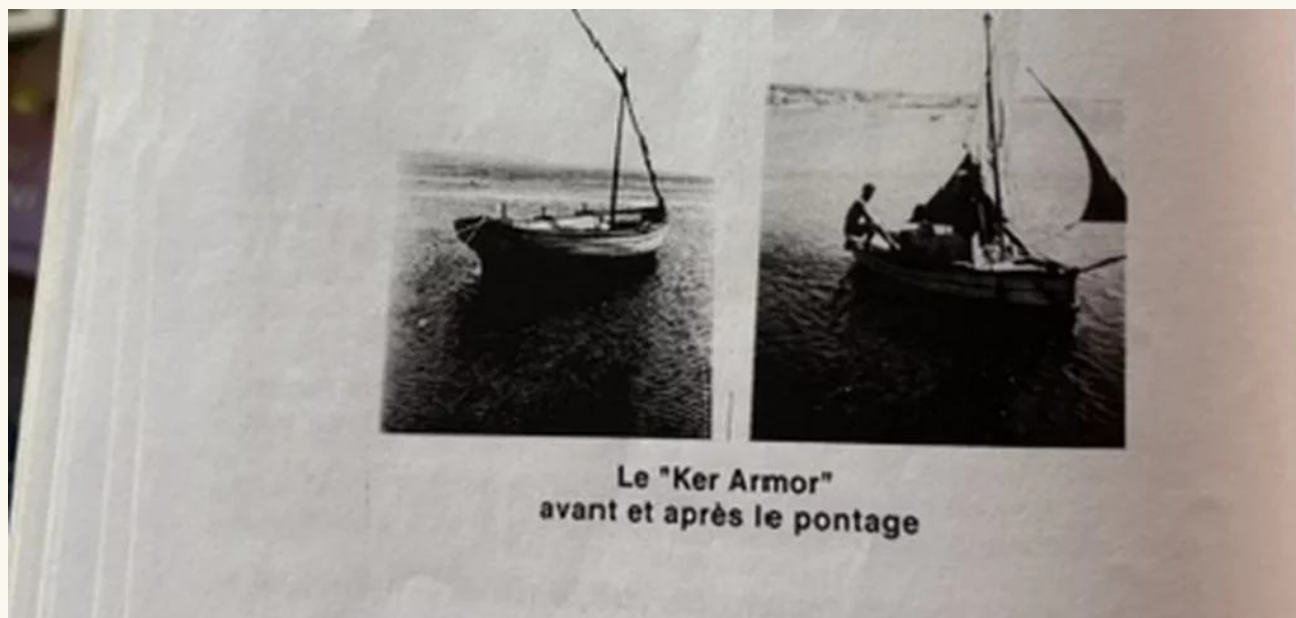
Chaque chapitre retrouve une branche avant de remonter plus haut.



Famille Mignon dans un sous-bois, vers 1900-1910 selon le dossier.

Repères de lecture. Les générations vivantes restent désignées sans état civil détaillé.

Une enseigne sur l'autre rive



Deux vues du Ker Armor, dates et photographes non identifiés. Montage déjà présent dans le fascicule familial, conservé intégralement ; aucune licence ouverte attribuée. Le document est associé aux déplacements familiaux, sans attribution d'une traversée précise.

Une boutique au 43 de la rue Sadi-Carnot, un bateau nommé Ker Armor, un groupe arrêté au jardin d'Essai : Alger entre dans notre histoire par des images qui ont gardé leur modestie. Elles ne prétendent pas raconter une ville entière. Elles montrent les lieux où une famille travaille, se retrouve et se laisse photographier. En remontant depuis Bernard, mon grand-père, je retrouve Louis Vargues. Avant l'horlogerie algéroise, il y avait Rennes. Le métier a voyagé avec lui.

VARGUES À ALGER

Louis Vargues meurt à Alger en 1948. Son fils Bernard épouse Huguette Mignon en 1949. Les deux vues du Ker Armor documentent une transformation du bateau, sans établir une traversée précise.

Quarante-trois, rue Sadi-Carnot

À Alger, l'activité de Louis Vargues possède une adresse : 43, rue Sadi-Carnot. Un numéro change la manière dont on regarde une ville. Jusque-là, elle était un nom dans la marge d'un acte. La voici avec une porte devant laquelle des gens se sont arrêtés, une enseigne qu'ils ont lue, un commerce dont ils ont attendu quelque chose.

La devanture photographiée nous ramène à cette vie de travail. Louis est horloger. Il faut qu'une montre reparte, qu'un mécanisme retrouve son mouvement, qu'un client revienne chercher ce qu'il a confié. Les photographies anciennes transforment volontiers les boutiques en décors charmants. Celui qui les tenait avait aussi à les faire fonctionner.

L'adresse algéroise prend la suite de Rennes. Le métier a traversé la Méditerranée ; les habitudes n'ont pas nécessairement suivi sans changement. Je ne connais pas le premier client de Louis, ni le jour où il a décidé que cette ville serait la sienne. Je connais son nom sur les papiers et sa présence dans l'histoire de mon grand-père Bernard.

Louis meurt à Alger le 4 novembre 1948. Bernard se marie l'année suivante. Le père n'assiste donc pas à cette rencontre des Vargues et des Mignon. Dans une chronologie, ces deux dates sont voisines. Pour un fils, elles ne sont pas du même ordre.

Un bateau nommé Ker Armor

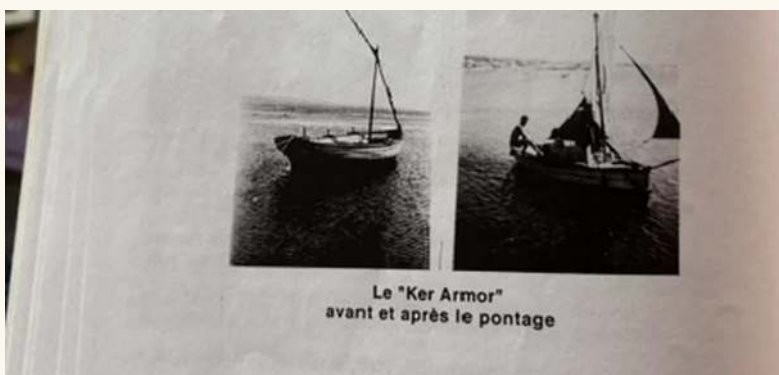
Les papiers de Robert Vargues conservent deux vues du Ker Armor. Le nom emporte quelque chose de la Bretagne ; l'objet, lui, se laisse regarder très concrètement. Son pont a été aménagé. Entre les deux images, quelqu'un a travaillé, choisi une disposition, modifié l'usage d'une embarcation.

J'aime cette petite histoire matérielle. Elle échappe à la tentation de faire de chaque bateau familial un navire d'émigration. Les photographies montrent d'abord un bateau et sa transformation. Cela suffit à introduire la mer autrement que par la flèche commode d'une carte.

Au jardin d'Essai, vers 1939, le groupe familial réunit Bernard, Madeleine, Louis, Gabrielle et Robert, selon la légende transmise. Ils ont accepté de s'arrêter ensemble devant l'appareil. Celui qui regarde aujourd'hui sait que Louis mourra moins de dix ans après. Eux posent pour une photographie, pas pour illustrer cette connaissance.

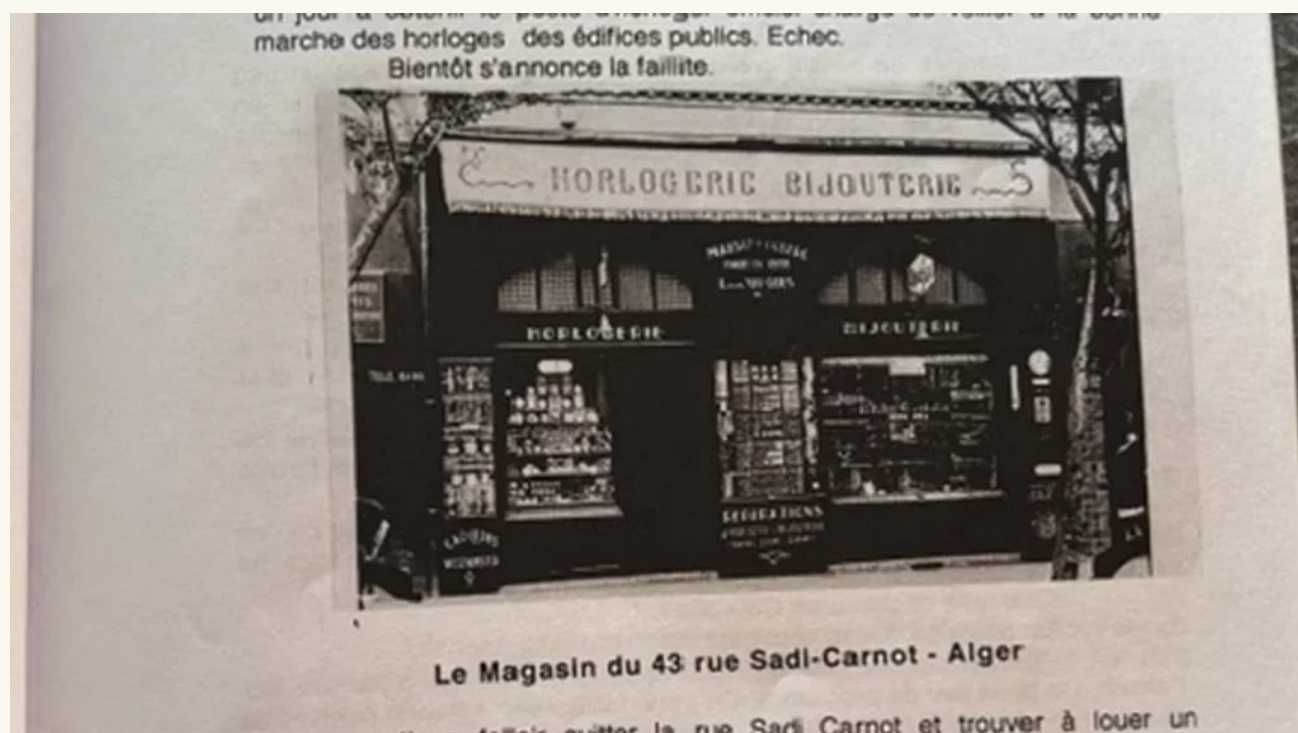
Alger est alors une ville de l'Algérie coloniale. Le bonheur d'une sortie familiale et l'inégalité du monde où elle a lieu peuvent tenir dans la même histoire. Je ne demande pas aux sourires d'un album de raconter tout le pays. Je leur demande de garder ces personnes, à cet âge de leur vie, avant que nous remontions vers l'atelier rennais.

Pour comprendre d'où vient cette enseigne algéroise, il faut maintenant remonter vers Rennes. Louis n'y est pas encore un homme de l'autre rive : il travaille dans un atelier dont une photographie a gardé les fenêtres.



Deux vues du Ker Armor, dates et photographes non identifiés.

Le nom sur la devanture



Horlogerie familiale à Alger, première moitié du XXe siècle. Photographie non identifié ; fascicule de Robert Vargues, reproduit dans le manuscrit p. 137. Document familial fourni pour le livre, sans licence ouverte.

Quelques instants au jardin d'Essai



Groupe familial, Alger, vers 1939 selon le dossier. Photographie non identifié, collection familiale ; identifications individuelles non toutes assurées. Reproduction du manuscrit p. 139, sans licence ouverte.

Le grenier a de l'avance



Atelier d'horlogerie de Louis Vargues à Rennes, 1926 selon la légende du fascicule de Robert Vargues. Photographie non identifiée. Collection familiale, reproduction fournie pour ce livre ; aucune licence ouverte attribuée.

La maison de Rennes possède un avantage considérable sur bien des demeures illustres : elle a gardé le souvenir de ce qui occupait ses habitants. Des montres, de la couture, un piano, des accessoires de prestidigitateur. Je pourrais dresser la liste des pièces ; je préfère les cinq établis près des fenêtres. On comprend immédiatement pourquoi ils sont là. Louis a besoin de lumière. Au grenier, en revanche, les objets sont conçus pour que l'on ne voie pas tout.

L'HORLOGERIE DES VARGUES

Louis Vargues et Gabrielle Cadet sont les parents de Bernard, né à Rennes en 1921. Les souvenirs de Robert Vargues situent l'appartement au 13, rue Le Bastard.

Le piano et les établis

Au 13 de la rue Le Bastard, l'appartement compte treize pièces. Le souvenir de Robert Vargues y place un piano, un atelier de couture, l'horlogerie et des accessoires de prestidigitatation. Pour décrire une maison, les objets rendent parfois plus de services que la superficie.

Cinq établis sont disposés près des fenêtres. Il y a là une logique de métier : on travaille où l'on voit. La lumière est une ressource, au même titre qu'un outil. En 1925, le récit familial évoque encore le gaz et les lampes à pétrole. Les pièces n'ont donc pas toutes la même vie à toutes les heures. Il faut préparer la lumière du soir ; celle du jour commande une partie de l'installation.

Le père de Louis était tailleur. Son grand-père maternel, Louis Eugène Leroux, exerçait déjà l'horlogerie au Lude. Derrière les établis de Rennes se trouvent ainsi le tissu, les rouages et plusieurs générations de gestes précis. Je ne sais pas qui lui a appris le métier. La présence d'un horloger dans la parenté ne dispense pas de retrouver un apprentissage.

Quant au piano, il garde une place très honorable dans cette maison occupée à mesurer le temps. Il permettait au moins d'en faire autre chose que de le compter. Aucun morceau ne nous est parvenu avec le souvenir du meuble. Je lui laisse son silence.

Au-dessus, les boîtes

Le frère de Gabrielle est prestidigitateur. Ses accessoires sont rangés au grenier. Ce renseignement condamne à une certaine modestie toutes les autres pièces de l'appartement : on peut difficilement demander à un enfant de préférer le salon.

Un objet de prestidigitation a été fabriqué pour que le spectateur comprenne mal ce qu'il voit. Une montre démontée exige l'opération inverse : il faut découvrir exactement pourquoi le mécanisme ne fonctionne plus. La maison abritait ces deux usages de l'habileté à quelques marches de distance. Il n'était pas nécessaire de lire un traité pour éprouver la différence.

Je ne sais pas si Bernard avait le droit d'ouvrir les boîtes. Il est né à Rennes en 1921 ; l'atelier photographié en 1926 appartient au décor de ses premières années. Cinq ans, un grenier et des accessoires de magicien : le dossier n'a pas besoin de beaucoup d'adjectifs pour devenir intéressant.

Le commerce et le logement ne sont pas ici deux existences séparées. Les enfants grandissent près des objets qui font vivre les adultes. Ils peuvent voir une réparation prendre du temps, une couture avancer, un travail repris. Cette proximité ne garantit ni une enfance idéale ni une vocation. Elle donne à la maison une activité que les murs, aujourd'hui, ne suffiraient plus à raconter.

Sous l'atelier des années 1920, nous allons retrouver les mariages et les métiers de la génération précédente. Le livre recule ; les liens de famille restent devant nous.

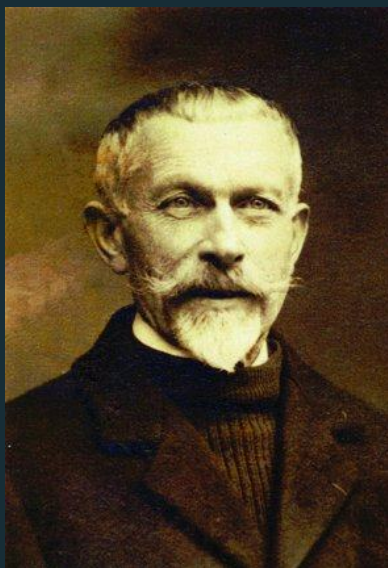


Atelier d'horlogerie de Louis Vargues, Rennes, légendé 1926 dans le fascicule de Robert Vargues.

Cinq établis près des fenêtres



Atelier d'horlogerie de Louis Vargues à Rennes, 1926 selon la légende du fascicule de Robert Vargues.
Photographie non identifié. Collection familiale, reproduction fournie pour ce livre ; aucune licence ouverte attribuée.



Avant les souvenirs

1913–1885

Nous remontons vers les mariages, les artistes et les départs de la fin du XIX^e siècle. Les branches portent encore des visages.

Les deux Yvonne



Firmin Bouisset, Le Petit Écolier, publicité LU, 1897. Reproduction du corpus, œuvre du domaine public. Jacques Bouisset, modèle de son père, épouse Yvonne Mignon en 1913 : parent par alliance, non ancêtre direct de Fabian.

Il y a des parents que l'on découvre dans un registre. Celui-ci était aussi sur les paquets de biscuits. Jacques Bouisset, modèle du Petit Écolier dessiné par son père, épouse Yvonne Mignon en 1913. L'enfant de l'affiche a grandi ; l'image a fort bien résisté à cette contrariété. Sa sœur, elle aussi prénommée Yvonne, prête ses traits à la publicité Menier. Deux Yvonne, donc, qu'il vaut mieux présenter avant de servir le goûter.

BOUISSET ET MIGNON

Firmin Bouisset est le père de Jacques et d'Yvonne Bouisset. Jacques épouse Yvonne Mignon, fille d'Abel et de Louise Chesneau : notre lien est une alliance, non une ascendance par Jacques.

Jacques a grandi

Le Petit Écolier est resté petit. Jacques Bouisset, lui, a grandi et s'est marié. C'est une différence appréciable pour sa biographie, moins commode pour notre regard : l'image célèbre précède toujours l'homme lorsque nous cherchons à le rencontrer.

Firmin Bouisset prend son fils pour modèle en 1897. Jacques est né en 1888. Seize ans après la création de l'image, il épouse Yvonne Mignon, fille d'Abel et de Louise, sœur de Marcel. Notre parenté passe par cette femme. Le biscuit a une meilleure diffusion ; il n'est pas chargé d'établir le lien.

Dans l'autre affiche, celle de Menier, l'enfant est Yvonne Bouisset, la sœur de Jacques. Deux Yvonne, deux familles, une confusion qui semblait attendre son occasion. Il suffit de les remettre chacune auprès de ses parents : la fille de Firmin dessine dans la publicité ; la fille d'Abel épouse Jacques. Elles n'échangent ni leur enfance ni leur nom parce qu'une légende manque de place.

L'alliance rapproche deux maisons où l'image est un travail. Chez Abel, le dessin devient estampe. Chez Firmin, il rencontre le passant, le magasin et la marque. Je trouve plaisant que l'entrée dans une famille d'artistes ait pu commencer, pour beaucoup de lecteurs, devant un paquet de gâteaux.

Un âge de papier

Une image publicitaire peut durer plus longtemps que le visage qu'elle a emprunté. Le personnage recommence le même geste, tandis que son modèle change de métier, se marie, prend de l'âge et devient, pour quelqu'un, un oncle ou un beau-frère.

Le mariage de 1913 rend cette différence particulièrement visible. Jacques appartient désormais à l'entourage d'Yvonne Mignon et de Marcel. Il n'est plus seulement l'enfant vu par son père ; il entre dans une autre famille, avec une vie que l'affiche ne prévoit pas.

Les deux métiers demandent une économie du regard. Une posture, un contraste, quelques lignes bien placées font beaucoup. Nous avons beau connaître ces images depuis longtemps, nous ne les avons pas nécessairement regardées. La parenté fournit ici une bonne excuse pour recommencer. Elle conserve même l'avantage assez rare de pouvoir être expliquée à un enfant sans lui retirer son goûter.

Cette alliance de 1913 nous ramène aux parents de Marcel Mignon, puis à Anna Galano, son épouse. Avant de retrouver le graveur Abel, je m'arrête sur le nom qu'Anna apportera à leur foyer.



Firmin Bouisset, Chocolat Menier, motif de 1892.

L'enfant devenue affiche



Firmin Bouisset, Chocolat Menier, motif de 1892. BnF / Gallica, btv1b90149621 ; reproduction du corpus fourni, œuvre du domaine public. Yvonne Bouisset est distincte d'Yvonne Mignon.

Anna, de son nom



Cetara, photographie contemporaine de Gianfranco Vitolo, CC BY 2.0. Territoire du relevé fiscal de 1754. Le foyer Autuori appartient à la branche familiale d'Anna Galano. Reproduction du corpus familial.

Le nom d'Anna m'oblige à traverser la Méditerranée, puis à revenir dans les conversations de famille. Née à Alger, elle porte une ascendance campanienne. Épouse de Marcel Mignon, elle devient la mère d'Huguette, ma grand-mère. Le souvenir transmis parle de mésalliance et d'un accueil qui lui fut refusé. Derrière ce mot bien élevé, il y avait une femme que l'on recevait mal. Je lui rends ici son nom entier, Anna Galano, et les lieux dont sa famille venait.

GALANO ET AUTUORI

Anna est une ascendante directe par Huguette Mignon. Cetara illustre le territoire de sa branche campanienne ; la photographie ne représente ni son domicile ni celui de ses parents.

Le mot mésalliance

Le souvenir familial dit qu'Anna n'était pas reçue dans sa belle-famille. Le mot employé est mésalliance. Il a longtemps permis de formuler un refus en donnant l'impression d'énoncer un principe. La personne restait dehors ; le vocabulaire gardait bonne mine.

Anna est née à Alger en 1896. Elle devient la femme de Marcel Mignon et la mère d'Huguette. Je n'ai pas besoin de lui composer un personnage irréprochable pour lui rendre sa place. Elle pouvait avoir de l'humeur, de mauvaises journées, des avis que les autres ne partageaient pas. Le droit d'appartenir à une famille ne devrait pas être réservé aux gens faciles à recevoir.

Le récit transmis rapporte aussi que Galano aurait été écrit Galand dans le livret de famille. L'original permettrait d'examiner la graphie ; il ne suffirait pas nécessairement à en expliquer l'intention. Je distingue donc le souvenir du document qui manque. L'un et l'autre ont cependant produit une décision très simple pour ce livre : son nom est Anna Galano.

L'écrire entier ne répare pas ce qu'elle a pu vivre. Cela évite au moins de prolonger, sous une couverture élégante, la correction de convenance dont la famille a gardé le souvenir.

La mère d'Huguette

Huguette naît à Paris en 1927. Son père, Marcel, est dessinateur ; son grand-père Abel est graveur. Sa mère apporte les Galano, les Autuori, Alger et Cetara. Il suffit de disposer ces noms autour d'elle pour comprendre combien une seule étiquette sociale aurait été pauvre.

Huguette deviendra chirurgienne-dentiste. Elle épousera Bernard Vargues à Alger en 1949. Nous venons de quitter ce couple au début du livre ; nous retrouvons maintenant la femme par laquelle la Méditerranée entre dans son histoire. Le chemin est court : ma mère, Huguette, Anna. Il n'a pas besoin d'un personnage célèbre pour compter.

J'ignore les conversations qu'Anna a eues avec sa fille sur les Mignon. Je ne veux pas lui donner après coup les phrases que j'aimerais entendre. Le souvenir d'une exclusion laisse déjà une marque assez précise. Il demande surtout que l'on cesse de présenter la famille comme un lieu nécessairement accueillant.

Les albums gardent volontiers les réunions réussies. Une personne qui n'a pas été invitée n'apparaît sur aucune photographie du repas. Pour la retrouver, il faut parfois écouter ce qui a été raconté en dehors des images. C'est ainsi qu'Anna reprend sa place ici : auprès de Marcel, d'Huguette et des personnes qui descendent d'elle, sans permission à demander aux anciennes convenances.

Nous remonterons plus loin dans sa famille jusqu'à Cetara et aux Autuori. Pour l'instant, le mariage nous fait passer vers les parents de Marcel : Abel Mignon et Louise Chesneau. Leur histoire commence avant celle d'Anna.



Groupe de la famille Mignon dans une prairie, vers 1900-1910 selon le dossier.

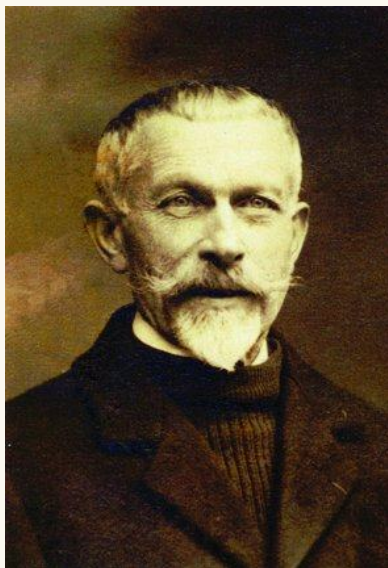
Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Huguette Louise Mignon
- Anna Nathalie Galano

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Abel, au travail



Portrait d'Abel Mignon, date et photographie non précisés. Reproduction publiée par Ungars sous CC BY-SA 4.0, fichier « ABEL MIGNON 2.jpg », repris sur le site familial. Identification donnée par la notice ; tirage volontairement petit en raison de sa définition.

Abel Mignon a un visage, des œuvres et une famille. Il faut garder les trois ensemble. Le portrait ne montre pas seulement un artiste dont je pourrais citer les distinctions : il montre le père de Marcel, le mari de Louise, le fils d'un pâtissier. Les estampes lui donnent une présence particulière dans ce livre. Nous pouvons regarder ce qu'il a fait de ses mains. La parenté m'a conduit jusqu'aux feuilles ; elles méritent ensuite qu'on les regarde pour elles-mêmes.

LA MAISON MIGNON

Abel épouse Louise Chesneau à Paris en 1892. Leur fils Marcel, né en 1897, est le père d'Huguette. Leur fille Yvonne épouse Jacques Bouisset. Le portrait est reproduit à une taille limitée par sa définition.

Le fils du pâtissier

Abel Justin François Xavier Mignon naît en 1861. Son père, François Adrien, appartient au métier de pâtissier ; sa mère est Anne Doux. Quatre prénoms préparent assez mal à une signature d'artiste, mais Abel saura faire court au bas de ses feuilles.

La pâtisserie n'explique pas la gravure. Il serait néanmoins dommage de supprimer le métier du père sous prétexte que celui du fils a laissé des œuvres dans les musées. Avant le graveur, il y a un foyer, des ressources, une manière de travailler. Derrière Anne Doux s'ouvrent les Recourt, les Rabier, les Mossion et, plus loin, les Béliard. Derrière François Adrien viennent les Puytorac et les Langlade. Nous retrouverons ces deux routes séparément.

Le 12 juillet 1892, Abel épouse Louise Chesneau à Paris. Elle est née à Rennes en 1864. Leurs fils et filles ne deviennent pas des personnages d'estampe : ils ont leur propre place dans les photographies de famille. Marcel naît à Grez-sur-Loing en 1897. Yvonne épousera Jacques Bouisset.

J'aime garder ce mariage auprès des œuvres. Dans une notice, l'artiste semble parfois produire seul, entre sa naissance et sa mort. Le nom de Louise remet du monde dans la pièce. Celui de Marcel rappelle que le graveur a aussi été un père.

Ce qui reste sur le papier

Une estampe se regarde après tout le travail qui l'a rendue possible. La feuille est légère ; la préparation a pu être longue. Le trait imprimé ne raconte ni les reprises ni les hésitations. Il les a absorbées.

Dans La Gardeuse d'oies, dans le paysage enneigé et dans La Fée aux iris, Abel ne demande pas toujours la même attention. Les titres orientent déjà le regard : une activité familière, une saison, une figure imaginaire. Le Petit Palais a conservé ces feuilles. Leur présence dans une collection publique donne aujourd'hui à l'histoire familiale une porte que l'on peut ouvrir sans connaître personne de la famille.

Les photographies conservées par les Mignon déplacent encore la scène. On est dehors, dans une prairie ou sur une plage. Les attitudes ont moins de solennité que dans les portraits. Toutes les personnes ne sont pas identifiées, mais le groupe vit autrement que dans les dates. Quelqu'un a voulu garder cette journée.

Je tiens à ces images à côté des estampes. Elles évitent qu'Abel soit uniquement un métier et Louise uniquement son épouse. Nous pouvons regarder le travail d'un homme, puis revenir à la compagnie dans laquelle il a vécu. Le musée et l'album ne conservent pas la même chose ; notre chance est d'avoir un peu des deux.

Abel nous a laissé ces feuilles. Nous allons maintenant chercher les foyers dont il est issu et ceux de son épouse Louise. Les œuvres restent visibles ; les personnes reculent déjà vers le XIX^e siècle.



Abel Mignon, affiche de l'Emprunt national, 1920.

La gardeuse d'oies



Abel Mignon, La gardeuse d'oies, 1897. Paris Musées / Petit Palais, PPG2777. Œuvre du domaine public. Reproduction CC0.

Paysage sous la neige



Abel Mignon, Paysage sous la neige, première moitié du XXe siècle. Paris Musées / Petit Palais, PPG1752(2).
Œuvre du domaine public. Reproduction institutionnelle ; aucune licence CC0 supplémentaire revendiquée ici.

La fée aux iris



Abel Mignon, La fée aux iris, 1907. Paris Musées / Petit Palais, PPG2966. Œuvre du domaine public. Reproduction institutionnelle ; aucune licence CC0 supplémentaire revendiquée ici.

Dessiner pour l'emprunt



Abel Mignon, affiche de l'Emprunt national, 1920. Reproduction du corpus familial ; œuvre du domaine public. Après les feuilles destinées au regard rapproché, l'artiste s'adresse ici à un public plus large.

Un groupe dans la prairie



Famille Mignon, vers 1900-1910 selon le dossier. Lieu et photographe non identifiés ; collection familiale, image intégrale du manuscrit p. 198. Aucune identification individuelle nouvelle ni licence ouverte.

La famille sort du cadre officiel



Famille Mignon sur une plage, vers 1900-1910 selon le dossier. Lieu et photographe non identifiés ; collection familiale, reproduction intégrale du manuscrit p. 199. Usage pour le livre demandé par son auteur ; aucune licence ouverte.

Le nom prend le large



Honnecourt-sur-Escaut, 2018. René Hourdry, CC BY-SA 4.0. Village où naît Marguerite Mercier en 1888 ; aucune demeure attribuée. Reproduction du corpus familial.

Je porte un nom des Bauges qui a épousé la Provence avant de rencontrer le Cambrésis. À Toulon, François Regairaz se marie avec Célestine Michel en 1885. Leur fils Marcel épouse Marguerite Mercier en 1923. Le déplacement tient en deux phrases ; les familles, elles, arrivent avec leurs métiers et leurs morts. La vue d'Honnecourt restitue le pays de Marguerite. Elle rappelle que le Nord entre lui aussi dans un nom que l'on croit volontiers tout entier savoyard.

REGAIRAZ ET MERCIER

François et Célestine sont les parents de Marcel ; Marcel et Marguerite, ceux de Jean Marcel, mon grand-père paternel. Marguerite exerce comme agent d'assurances.

La famille dans la salle

Le mariage a lieu à dix heures. Cette précision minuscule est une des raisons pour lesquelles je reviens à l'acte de Toulon. L'année 1885 appartient aux chronologies ; dix heures appartient à une journée.

François a vingt-huit ans. Célestine est née à Toulon en 1858. Son père, Jean Baptiste André Michel, est agent comptable de la Marine ; sa mère se nomme Rosalie Alexandrine Gros. Autour d'elle, les noms ont déjà des attaches dans le port. François arrive avec un pays savoyard, un passage par Paris et une mère morte depuis dix-huit ans.

Un acte de mariage réunit ainsi des présences très différentes. Certaines personnes peuvent être dans la pièce ; d'autres n'y entrent que par leur nom. Sophie Monod revient dans l'identité de son fils sans revenir parmi les vivants. L'administration possède cette manière un peu sèche de continuer à demander les morts.

Aucun contrat de mariage n'est déclaré. Mon métier m'oblige à remarquer la mention ; mon imagination doit ensuite s'arrêter à ce qu'elle dit. Elle ne donne ni la fortune des époux ni leurs conversations. François et Célestine ont tout de même réussi à se marier sans consulter leur descendant notaire. Je ne leur en tiendrai pas rigueur.

Le Nord dans le nom savoyard

Marcel, leur fils, naît à Toulon en 1886. Son parcours le conduira vers le métier militaire et vers Marguerite Mercier. Avec elle, le nom Regairaz rencontre Honnecourt-sur-Escaut, Vendhuile et les familles du Cambrésis.

Marguerite est née en 1888. Son père, Victor Narcisse Mercier, est tisseur ; sa mère, Caroline Bourlet, est aussi désignée comme Louise. Dans les générations antérieures, André Joseph Valentin Mercier est tisseur et Marie Magdeleine Élisabeth Quenolle fileuse. Ce sont des métiers, avec leurs gestes et leurs journées, avant d'être des indications dans la colonne d'un arbre.

Marguerite est agent d'assurances. Le renseignement mérite de rester au premier plan : elle ne se résume pas à la fille d'un tisseur devenue l'épouse d'un militaire. Elle exerce une activité dont le nom nous est encore familier, dans un monde où le travail des femmes disparaît souvent derrière une formule conjugale.

Marcel et Marguerite se marient en 1923. Jean Marcel, mon grand-père, appartient à cette rencontre. En remontant par Marguerite, nous retrouverons les Parent, Anne Gilliard et les Farez. Le nom savoyard nous conduira jusque dans une exploitation du Cambrésis. Les familles n'ont jamais beaucoup respecté les frontières de nos chapitres.

Pour retrouver l'enfance de François, nous devons revenir aux Déserts, avant 1867. Nous remontons d'abord à travers les autres foyers de la même génération. Le port restera derrière nous, mais le nom de Sophie nous attend en Savoie.



Château d'Esnes, photographie contemporaine d'AnnabelleHtn, CC BY-SA 4.0.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Jean Marcel Regairaz
- Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
- François Regairaz

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.



Les vies d'avant

1879–1810

Sous les métiers et les lieux familiers apparaissent les générations précédentes : les Vargues, les Chesneau, les Monod, les Toulelan et les Mignon.

Un tailleur quitte Gourdon



Gourdon, vue générale contemporaine. Henk Monster, CC BY 3.0. Reproduction du corpus familial. Lieu de naissance de Raymond Germain Vargues ; aucun domicile familial n'est localisé sur cette photographie.

Raymond Germain Vargues quitte Gourdon avec un métier que l'on peut exercer ailleurs. Il est tailleur. Nous le retrouvons au Lude, puis à Nantes, au milieu de deux unions dont les enfants ouvriront deux chemins : Louis vers l'horlogerie, Andrée vers les Bohu et les Rigolettes. L'histoire d'une famille recomposée rejoint ainsi celle d'une confiserie. Avant de nous laisser distraire par les bonbons, remontons vers Raymond et vers le pays où il est né.

VARGUES, LEROUX ET BOHU

Louise Marie Leroux, première épouse de Raymond, est la mère de Louis. Andrée, issue de la seconde union avec Françoise Henriette Moreau, épouse Paul Bohu. Charles Bohu est le père de Paul.

Un mois après la naissance

Louis naît à Nantes le 22 décembre 1888. Sa mère, Louise Marie Leroux, meurt en janvier suivant. Le dossier donne à ces deux événements une proximité que le récit doit conserver sans se hâter de l'expliquer : un enfant vient de naître ; il perd sa mère presque aussitôt.

Raymond Germain Vargues se remarie avec Françoise Henriette Moreau. Une fille, Andrée, naît de cette seconde union en 1898. Louis et Andrée sont demi-frère et demi-sœur. C'est par elle que l'histoire du tailleur venu de Gourdon rencontre une confiserie nantaise.

En 1920, Andrée épouse Paul Bohu. Le père de Paul, Charles, a créé les Rigolettes en 1902. Paul avait alors quatre ans. Les dynasties commerciales gagnent à conserver leurs actes de naissance : cela leur évite d'attribuer aux enfants des talents d'entrepreneur un peu précoces.

Le lien passe donc par deux mariages de Raymond. Son fils Louis nous conduit à l'horlogerie ; sa fille Andrée, par son époux, à la confiserie. La couture, les montres et les bonbons occupent des places très convenables dans une famille. Ils ont surtout l'avantage de rendre à chacun une activité précise.

Le détour par les Rigolettes

Une Rigolette possède une enveloppe de sucre cuit et un cœur de fruit. On peut comprendre le principe sans connaître les Bohu ; connaître les Bohu donne seulement une raison supplémentaire d'y revenir.

La maison associe le nom du bonbon au chat de Charles et, par ce détour, à Rigoletto. Le récit de l'enseigne possède ses variantes. Je garde le chat dans cette tradition commerciale : les mariages de la famille n'ont pas besoin de lui pour être établis.

À Nantes, la mosaïque Ch. Bohu porte encore le nom avec un éclat que les registres lui accordent rarement. L'objet a sa propre histoire, distincte de l'enseigne en fer peint conservée au musée. Une boutique peut laisser plusieurs souvenirs matériels ; il ne faut pas les transformer en une seule pièce parce qu'ils portent les mêmes lettres.

Andrée a traversé plus d'un siècle : le relevé familial donne 1898–2000. Son mariage lui vaut ici une place dans l'histoire d'une maison connue, mais la durée de sa vie dépasse largement cet épisode. Je la retrouve d'abord comme la demi-sœur de Louis. C'est cette relation modeste, au milieu d'un foyer recomposé, qui nous a conduits jusqu'aux bonbons. Les grandes découvertes familiales prennent parfois un chemin particulièrement gourmand.

Raymond conduit cette branche vers le Quercy. À la même profondeur dans le passé, d'autres enfances se dessinent. Nous passons maintenant du côté de Louise Chesneau, la future épouse d'Abel Mignon.



Mosaïque « Ch.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Bernard Christian Albert Vargues
- Louis Albert Henri Vargues
- Raymond Germain Vargues

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Louise a six ans



Famille Mignon sur une plage, vers 1900-1910 selon le dossier. Lieu et photographie non identifiés ; collection familiale, sans licence ouverte. La scène est conservée dans son cadre intégral.

Louise Chesneau serait passée devant des soldats en criant « Vive la Commune ! ». La famille a gardé la phrase ; elle n'a gardé ni la rue ni le jour. Louise avait six ans au printemps 1871. Plus tard, elle épouse Abel Mignon et devient la mère de Marcel. Je voudrais que l'on rencontre l'enfant sans y enfermer la femme. L'album Mignon, avec ses sorties et ses groupes peu solennels, nous rappelle qu'une vie continue longtemps après sa meilleure anecdote.

CHESNEAU ET LAVOCAT

Louise, née à Rennes en 1864, est la fille de Jules Auguste Chesneau et de Pauline Lavocat. L'image de groupe appartient à l'album Mignon ; elle n'identifie pas Louise individuellement et n'illustre pas la Commune.

Deux événements, une enfance

Le siège de Paris et la Commune se suivent ; ils ne se confondent pas. Le premier appartient à la guerre de 1870 et se prolonge jusqu'en janvier 1871. La seconde se déroule au printemps. Le souvenir de Louise rapproche la faim et le cri lancé aux soldats. Il rassemble ce qu'une enfant a retenu d'une période bouleversée.

Le rat mangé pendant la pénurie possède dans le récit familial un pouvoir immédiat. On s'en souvient mieux que d'un changement de gouvernement. Avant d'en faire une curiosité, je pense à la cuisine : il fallait trouver quelque chose à donner à manger. Le détail dit combien le repas s'était éloigné de l'ordinaire.

Puis vient la phrase : « Vive la Commune ! » Louise aurait crié au passage de soldats versaillais. Elle a six ans. Je ne sais pas si elle répète ce qu'elle entend chez les adultes ou si elle aime simplement la force des mots. Une enfant n'a pas besoin d'avoir un programme politique pour trouver le moyen d'inquiéter sa famille.

Aucun témoin identifié ne nous rend la scène entière. Le souvenir a conservé une voix, pas un procès-verbal. Je le raconte comme tel, avec assez de place pour l'enfant et assez de retenue pour ne pas inventer la réaction des hommes armés.

Elle ne reste pas âgée de six ans

Les bonnes anecdotes ont un défaut : elles immobilisent les gens. Louise risque de rester indéfiniment cette enfant qui crie dans Paris. Or elle a eu une vie après le cri, et une famille avant lui.

Elle est née à Rennes en novembre 1864, fille de Jules Auguste Chesneau et de Pauline Lavocat. La mère est brodeuse. Dans la génération précédente apparaissent un journalier, un sépulteur et les métiers des moulins. La famille de Louise avait donc bien d'autres occupations que de préparer une insurrection mémorable pour ses descendants.

En 1892, elle épouse Abel Mignon. Marcel naît cinq ans plus tard. Nous la retrouvons alors dans le foyer d'un artiste, auprès des enfants, dans le voisinage des photographies prises dehors. Les dates ne nous disent pas ce qu'elle racontait de son enfance. Le fait que l'histoire ait circulé assez longtemps pour nous atteindre suggère au moins qu'elle n'a pas entièrement disparu des conversations familiales.

Je lui garde sa phrase, mais je lui rends les années. Elle est la mère de Marcel, la grand-mère d'Huguette et l'une des femmes par lesquelles les Chesneau, les Lavocat et les Priour nous rejoignent. Le point d'exclamation avait attiré mon attention. Il ne doit pas prendre toute la place.

De Louise, le chemin remonte vers ses parents Chesneau et Lavocat. Avant de les rejoindre, je retrouve une autre enfance du XIXe siècle : celle de François Regairaz, fils de Sophie Monod.



Famille Mignon dans un sous-bois, vers 1900-1910 selon le dossier.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Huguette Louise Mignon
- Marcel Mignon
- Louise Chesneau

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

François a dix ans



Les Déserts vus depuis le mont Margériaz. Photographie contemporaine de Rémi, CC BY-SA 4.0. Territoire des Regairaz ; aucune maison familiale n'est identifiée. Reproduction transmise dans le corpus.

Pour revenir à l'enfance de François, je quitte Toulon et retrouve les Déserts. En septembre 1867, Sophie Monod meurt ; son fils a dix ans. Le mariage provençal paraît soudain beaucoup plus loin que dix-huit années. Le paysage donne une étendue aux quelques lignes du registre. Il faut y replacer une maison pleine d'enfants, le travail de Michel et la vie de Sophie avant le deuil qui nous la fait rencontrer. Les montagnes sont visibles ; leur quotidien reste à lire.

REGAIRAZ, DITS VUILLERME

Michel Regairaz et Sophie Monod se marient en 1851. François naît en 1857. Le dossier familial relève neuf naissances entre 1852 et 1867. La photographie situe leur territoire, sans désigner leur maison.

Septembre aux Déserts

Le 1er septembre 1867, le dossier relève la mort de Pernette et celle de son mari Roux. Le 9, Sophie meurt à son tour. Trois décès en quelques jours : le calendrier suffit à rendre ce mois lourd, sans qu'on lui invente une cause commune.

Sophie avait épousé Michel Regairaz le 27 avril 1851. Neuf naissances sont relevées entre 1852 et 1867. François est né en mars 1857. Lorsqu'il perd sa mère, il est donc l'un des enfants d'une maison qui a vu se succéder les grossesses, les naissances et les soins pendant quinze ans.

L'arbre range ces événements avec une efficacité redoutable. Une ligne après l'autre, il transforme ce qui a demandé tant de journées en une suite facile à parcourir. Je ralentis ici pour rendre à Sophie un peu de ce temps. Elle n'a pas seulement mis au monde le garçon qui quittera les Bauges ; elle a vécu au milieu de tous les autres.

Michel est cultivateur. Le surnom Vuillerme accompagne les Regairaz de cette branche. Il aide à distinguer ceux que la répétition des prénoms rendrait difficiles à reconnaître. Ce qui embarrasse le chercheur était parfois une commodité pour les voisins. Eux savaient de qui ils parlaient.

Dix-huit ans avant Toulon

Entre la mort de Sophie et le mariage de François, dix-huit années passent. Nous venons de rencontrer le marié à Toulon ; nous le retrouvons ici à dix ans, dans le foyer savoyard dont il partira.

Je ne peux pas faire de ce deuil la cause unique de son départ. Un enfant grandit avec plusieurs événements ; un homme se déplace pour des raisons dont les actes ne dressent pas toujours la liste. La généalogie connaît mieux ses adresses que ses décisions. Nous savons cependant ce qu'il emporte avec lui dans son identité : Les Déserts, Michel, Sophie, les Monod et les Regairaz.

Le paysage des Bauges donne à ces noms un territoire. Il ne faut pas le regarder uniquement depuis un belvédère. Une pente devait être parcourue, une maison chauffée, des enfants nourris. La montagne qui devient une image de vacances pour les uns était l'espace quotidien du travail pour les autres.

Sophie nous relie aux Monod, aux Renaud, aux Pavy ; sa mère et ses aïeules ouvrent encore d'autres noms. Sa mort arrête une vie, pas le chemin de la recherche. En remontant vers elle, je retrouve une grande partie de ce que le seul patronyme Regairaz ne pouvait pas raconter. C'est précisément pour cela que je commence par des personnes, et non par une famille réduite à son nom.

Le nom de Sophie ouvre les Monod, les Renaud et les Pavy. Nous les retrouverons plus haut. Pour l'instant, nous restons au milieu du XIXe siècle, auprès de deux instituteurs qui appartiennent au côté maternel de ma famille.



Les Déserts vus depuis le mont Margériaz.

Remonter avant le départ

1867

Sophie Monod meurt ; François a dix ans.

1857

Naissance de François aux Déserts.

1851

Mariage de Sophie et Michel Regairaz.



Les Déserts vus depuis le mont Margériaz.

Arbre, Sosa 32-33 et 16 ; ancien livre, p. 44-45. Décès de Sophie et neuf naissances d'après le dossier cité ; aucune cause médicale établie.

Deux personnes pour apprendre à lire



Mairie de Pipriac, photographie contemporaine, date non précisée. Sylenius, CC BY-SA 3.0. Commune du mariage de Joseph Perrault et Agathe Laine ; bâtiment non identifié comme leur école. Corpus familial.

À Pipriac, le mariage de 1849 réunit deux personnes dont le métier me plaît particulièrement : Joseph Perrault est instituteur, Agathe Laine institutrice. La famille avait conservé une histoire plus éclatante, où Napoléon interpellait un ancêtre. Elle attendra que l'on retrouve son protagoniste. Les deux enseignants sont déjà là, nommés ensemble, puis parents de Clémentine. La mairie photographiée aujourd'hui situe la commune. Leur salle de classe demeure inconnue, mais leurs métiers ne le sont pas.

PERRAULT ET LAINE

Clémentine Perrault, fille de Joseph et d'Agathe, épouse Henri René Cadet. Gabrielle Cadet, leur fille, est la mère de Bernard Vargues. Agathe meurt en 1859.

Agathe a un métier

Agathe Laine est institutrice. Le mot pourrait passer presque inaperçu auprès de celui de Joseph Perrault, son mari, lui aussi instituteur. Je voudrais qu'on les lise séparément. Deux personnes exercent, deux vies de travail entrent dans ce mariage de 1849.

Nous sommes à Pipriac. Trois ans plus tard naît Clémentine, qui épousera Henri René Cadet. Elle sera la mère de Gabrielle, puis nous retrouverons Bernard Vargues. Le couple d'enseignants n'est donc pas ajouté au récit pour illustrer une histoire générale de l'école : il se trouve exactement sur le chemin de mon grand-père.

Agathe meurt en 1859, à trente-quatre ans. Clémentine est encore une enfant. À nouveau, le registre rapproche l'enseignement, la maternité et une mort précoce dans quelques lignes. Il conserve mieux les fonctions que les journées. Je ne possède pas de cahier corrigé par Agathe, pas de lettre d'un ancien élève, pas de souvenir de sa voix devant une classe.

Il reste cette qualification, assez précise pour qu'elle ne devienne pas une épouse sans activité. Dans un arbre rempli de professions masculines, la place donnée au métier d'une femme n'est jamais un détail de présentation. C'est une partie de sa vie qui revient.

L'Empereur attendra

La famille avait conservé une histoire de revue militaire et d'interpellation par Napoléon. Elle avait parfois trouvé Joseph Perrault pour protagoniste. Joseph, né en 1817, était trop jeune pour s'en défendre : l'Empire était déjà tombé avant sa naissance.

Je comprends pourquoi l'anecdote a voyagé. Un souverain qui adresse la parole à un ancêtre donne immédiatement à un repas de famille un supplément d'intérêt. Le problème vient du nom placé sous la scène. Il faut un homme du bon âge, au bon endroit, avec un état de services compatible. Changer de génération pour sauver une belle histoire ne remplace pas ces trois renseignements.

Je laisse donc l'épisode à l'enquête. Joseph n'a pas besoin de Napoléon pour mériter une page. Il enseigne, se marie, devient père ; plus tard, les notices le qualifient de rentier. Ce changement ouvre une question sur ses ressources, sans fournir à lui seul le récit d'un enrichissement.

Joseph avait des élèves ; Agathe aussi. Ils nous échappent presque tous. La généalogie nomme les enfants du couple, mais elle laisse en dehors de ses cases ceux qui venaient apprendre auprès d'eux. Le métier donne pourtant à ces deux vies un entourage bien plus vaste que notre seule famille.

Clémentine relie ces deux instituteurs aux Cadet, puis aux Vargues. Nous laissons leur classe pour remonter, à la même époque, vers les Huchet et les métiers des moulins.



Mairie de Pipriac, photographie contemporaine, date non précisée.

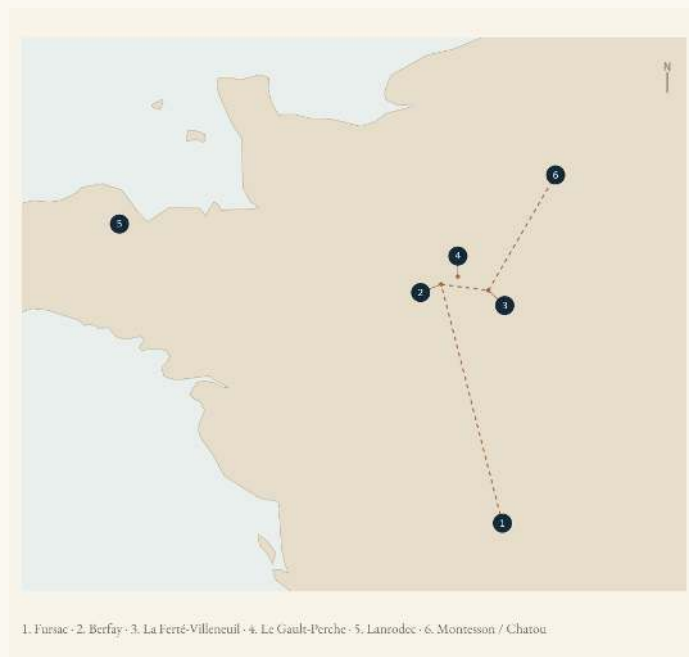
Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Bernard Christian Albert Vargues
- Gabrielle Henriette Marie Cadet
- Clémentine Henriette Jeanne Marie Perrault
- Joseph Perrault

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Le moulin, puis les jardins



Carte de situation issue du manuscrit familial. Fond Natural Earth, domaine public. Liaisons schématiques, sans restitution d'un itinéraire.

Les Huchet ne gardent pas le même métier d'une génération à l'autre, parfois même d'un acte au suivant. Il faut suivre les personnes au lieu de s'accrocher à leurs étiquettes. Charles Ferdinand est tour à tour désigné comme charretier, journalier, meunier-cultivateur et équarrisseur. Son petit-fils Lucien naît au Moulin Fromont, puis travaille comme ouvrier maraîcher. Avec Marguerite Toulelan, il aura Yvonne, ma grand-mère. Le chemin vers elle passe par les femmes aussi bien que par les métiers.

HUCHET ET DUMAZINELLE

Charles Ferdinand Huchet épouse Marie Emerance Dumazinelle. Leur fils Charles Désiré est le père de Lucien. La carte rassemble les lieux de plusieurs rameaux paternels ; elle ne reconstitue pas un voyage individuel.

Au Moulin Fromont

Lucien Huchet naît au Moulin Fromont, à La Ferté-Villeneuve, en 1898. L'adresse porte le travail de la famille. Elle fait davantage qu'indiquer un lieu : elle réunit pour un instant le logement, la naissance et le métier des adultes.

Son père Charles Désiré est d'abord garçon meunier, puis meunier. Dans la génération précédente, Charles Ferdinand a été désigné comme charretier, journalier, meunier-cultivateur et équarrisseur. Un seul homme peut avoir plusieurs vies professionnelles ; les notices ne donnent pas toujours les passages de l'une à l'autre.

Je me méfie des arbres où une profession sert d'étiquette définitive. Elle a souvent été relevée à l'occasion d'un mariage ou d'une naissance, à un moment déterminé. Charles Ferdinand n'exerce pas nécessairement toutes ces activités à la fois. Le dossier le suit assez longtemps pour voir ses qualifications changer.

Cette succession dessine néanmoins un monde de travail physique, de déplacements et de services. On transporte, on cultive, on transforme, on accomplit aussi les tâches dont les récits de famille parlent moins volontiers. L'équarrisseur appartient à cette histoire autant que le meunier. Une belle édition ne devrait pas se croire obligée de nettoyer les métiers avant de les imprimer.

Les femmes au travail

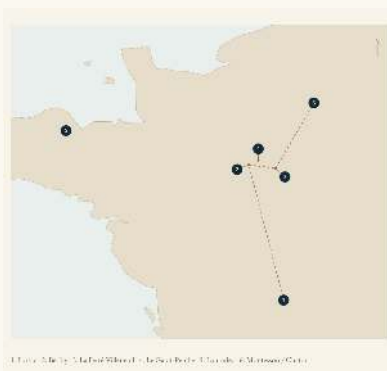
Marie Emerance Dumazinelle est domestique. Marie Colette Mégret l'est aussi. Dans la famille de cette dernière apparaissent la couture et la mercerie, à côté des emplois de charretier et de journalier.

Ces indications empêchent de composer une maison où les hommes gagneraient seuls la vie de tout le monde. Le service domestique a ses lieux, ses horaires, ses contraintes ; la couture et la vente ont leurs clients. Les actes nous donnent les métiers sans nous laisser suivre chaque journée. C'est déjà assez pour ne pas transformer ces femmes en simples accompagnatrices des mariages.

Lucien, en 1921, est ouvrier maraîcher. Il n'a donc pas gardé le moulin comme horizon professionnel. Le travail de la terre rejoint sa vie autrement. Avec Marguerite Toulelan, il forme le foyer où naîtra Yvonne à Chatou, en 1926.

Je regarde ce passage sans lui attribuer un destin nécessaire. Un enfant né dans un moulin peut travailler aux jardins ; sa fille peut réunir dans le même arbre une branche de meuniers et une parenté médiévale. Yvonne n'avait pas besoin de les porter comme deux titres. Elles étaient déjà là, dans les personnes dont ses parents venaient. Nous les distinguons aujourd'hui pour mieux les retrouver, avant de les laisser à nouveau vivre ensemble.

Lucien Huchet rejoindra Marguerite Toulelan ; leur fille sera Yvonne. Avant eux, la branche se partage entre les foyers des moulins, le Perche et le Limousin. Nous gardons ce carrefour en mémoire en reculant vers les premières décennies du siècle.



Carte de situation issue du manuscrit familial.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Yvonne Marguerite Huchet
- Lucien Huchet
- Charles Désiré Huchet
- Charles Ferdinand Huchet

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

La brodeuse signe



Rennes, hôtel de ville, carte postale ancienne reproduite sur le site familial. Éditeur et date non certifiés ; document de contexte urbain, postérieur à Charles Designé. Aucun lieu précis de sa vie n'est identifié par l'image.

À Rennes, une brodeuse pose son nom au bas de son mariage. Pauline Lavocat signe en 1862 ; ses parents n'avaient pas signé en 1829. Le geste est petit à l'échelle d'un siècle. À l'échelle d'une personne, il mérite que l'on s'arrête. Pauline est la mère de Louise Chesneau, future épouse d'Abel. Avant les estampes conservées dans les musées, notre histoire passe donc par une femme qui travaille le tissu et sait écrire son nom.

LAVOCAT ET PRIOUR

Jean François Lavocat et Jeanne Marie Priour sont les parents des jumelles Pauline Marie et Anne, nées en 1840. La carte postale situe Rennes à une époque ultérieure ; aucune signature n'est reconstituée.

Deux jumelles, une signature

En août 1840, à Rennes, Jeanne Marie Priour met au monde deux filles, Pauline Marie et Anne. La famille vit rue Saint-Malo. Les deux lignes de l'arbre ont la même date ; dans la maison, ce sont deux enfants à accueillir.

Le père, Jean François Lavocat, sera qualifié de sépulteur dès 1851. Le mot rappelle la part physique des funérailles. Nous lisons beaucoup de morts dans les registres ; d'autres devaient accomplir le travail qui les accompagnait. Le changement de métier ne nous donne pas une explication de sa vie, mais il nous oblige à la regarder ailleurs que dans les moulins.

Pauline devient brodeuse. Lorsqu'elle épouse Jules Auguste Chesneau en 1862, elle signe Marie Pauline Lavocat. L'ordre des prénoms sur la signature diffère de celui retenu dans la notice. Je préfère conserver cette petite liberté de sa main. Elle n'avait aucune raison de faciliter les recherches de quelqu'un qui naîtrait plus d'un siècle après.

Ses parents n'avaient pas signé leur mariage de 1829. Entre les deux actes, une génération a passé. La fille fait un geste que le dossier ne montre pas chez eux. Il ne raconte pas l'apprentissage, mais il en conserve un résultat. Deux ans après le mariage naît Louise, la future épouse d'Abel. Avant ses estampes, notre chemin passe donc par une brodeuse qui écrit son nom.

Louise Chesneau, fille de Pauline, nous a ramenés à ce mariage. En remontant encore par les Priour et les Lavocat, nous rejoindrons la Bretagne du XVIII^e siècle. Une autre route bretonne nous attend maintenant, du côté de Marguerite Toulelan.



Rennes, hôtel de ville, carte postale ancienne reproduite sur le site familial.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Huguette Louise Mignon
- Marcel Mignon
- Louise Chesneau
- Pauline Lavocat
- Jeanne-Marie Priou

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Des Rolland aux Toulelan



Lanrodec, l'église, vers 1904-1908. Carte postale Hamon ; Archives départementales des Côtes-d'Armor, 16 FI 2253, Licence Ouverte. Vue bien postérieure aux Rolland du XVIIIe siècle. Corpus familial.

Pour atteindre le connétable, il faut d'abord passer par Marguerite Toulelan. Elle est la mère d'Yvonne Huchet. Les générations intermédiaires n'ont pas laissé autant de monuments que leur parent médiéval ; elles ont tout de même conservé le chemin. Toulelan, Lolieric, Le Bihan, Rolland : ces noms nous font remonter vers les Quenecan. La Bretagne entre dans l'histoire avant les armures. Elle y entre par des mariages, puis par les départs qui conduisent la famille près de la Seine.

TOULELAN ET ROLLAND

Marguerite Toulelan naît à Montesson en 1902. Elle épouse Lucien Huchet. Lanrodec appartient au territoire de la recherche bretonne ; la carte postale est postérieure aux générations anciennes.

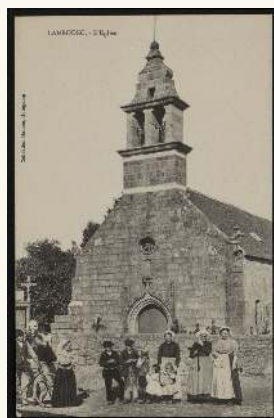
Le chemin de Marguerite

Dans cette remontée, Marguerite Toulelan est un passage essentiel. Elle est la mère d'Yvonne Huchet, ma grand-mère. Lorsque j'ouvre la branche bretonne, je quitte donc les ascendants de Lucien pour suivre ceux de son épouse. Ce changement doit rester visible, sinon les Du Guesclin sembleraient surgir d'un moulin beauceron.

Marguerite est née à Montesson en 1902. Avant elle se trouvent Yves Marie et Yves Toulelan, puis le foyer de Pierre Toulelan et de Marguerite Lolieric. La suite remonte vers François Le Bihan et Marguerite Rolland. Jan Rolland nous attendra au XVII^e siècle ; les Quenecan seront ensuite la porte du Moyen Âge.

Il y a quelque chose de trompeur dans la vitesse avec laquelle on peut prononcer ces noms. Il suffit de quelques secondes pour parcourir ce qui a demandé plusieurs vies et trente ans de recherches. Le schéma garde les étapes ; le récit essaie de leur rendre une durée.

Je ne demanderai pas à chacun d'avoir laissé un exploit. Certains ont surtout conservé la continuité par un mariage et un enfant. Leur place n'en est pas accessoire : la parenté spectaculaire passe par eux. Le connétable possède ses historiens. Marguerite Toulelan, elle, avait besoin que je commence par ma grand-mère pour arriver jusqu'à lui.



Lanrodec, l'église, vers 1904-1908.

Par la mère d'Yvonne

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Yvonne Marguerite Huchet
- Marguerite Toulelan

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

L'armurier et l'instituteur



Château d'Eyliac, entrée est. Père Igor, CC BY-SA 3.0. Reproduction du manuscrit, p. 170. Vue de contexte du bourg ; aucune propriété familiale n'est attribuée par cette seule photographie.

À Eyliac, Françoise de Langlade épouse un armurier. Leur fille épousera un instituteur. En remontant depuis Abel Mignon, je rencontre ainsi des professions bien différentes avant d'arriver à Marie de Bertin. Le château donne au bourg une silhouette commode à retenir. La continuité familiale, elle, passe par les femmes : Françoise, sa fille Marguerite Émilie, sa mère Marguerite. Il faut les nommer pour comprendre comment le graveur rejoint cette branche du Périgord.

LANGLADE ET PUYTORAC

Françoise de Langlade et Bernard Puytorac se marient en 1810. Marguerite Émilie Puytorac épouse Sicaire Mignon en 1832. Leur fils François Adrien est le père d'Abel. Le château est une vue du bourg, sans attribution de propriété familiale.

L'armurier entre à Eyliac

Françoise de Langlade épouse Bernard Puytorac à Eyliac en 1810. Bernard est armurier. Le métier retient l'attention au milieu des noms composés et des désignations de terres : voici quelqu'un dont le travail concerne des objets qu'il faut fabriquer, ajuster ou entretenir.

Le mariage ne dit pas qu'une famille aurait perdu sa fortune en s'unissant à un artisan. Il ne dit pas non plus que Bernard aurait apporté la sienne. Ces scénarios demanderaient un contrat, des biens, des comptes. Le couple possède déjà assez d'intérêt sans qu'on lui attribue une ascension ou une chute au vu de deux qualifications.

La mère de Françoise est Marguerite Girard de Langlade ; sa grand-mère, Marie de Bertin. En remontant depuis Abel Mignon, nous passons ainsi de la gravure à la pâtisserie, de l'enseignement à l'armurerie, puis à cette parenté du Périgord. Les professions donnent une diversité de gestes ; les femmes gardent le chemin continu.

Eyliac possède un château dont la photographie situe le bourg. J'aime le regarder, mais je n'y distribue pas les chambres de la famille. Une vue d'architecture n'est pas un inventaire de succession. Le notaire me rend ici un service assez peu romanesque : il m'empêche de meubler ce que je n'ai pas encore acquis.

Sicaire et Marguerite Émilie

En 1832, Marguerite Émilie Puytorac épouse Sicaire Mignon. Il est instituteur. Leur fils François Adrien sera le père d'Abel. Le prénom Sicaire suffit à distinguer ce ménage au milieu des Joseph, des Marie et des Marguerite qui se répondent dans le dossier.

Je garde les époux ensemble pour que l'on comprenne le passage. Marguerite Émilie est la fille de Françoise de Langlade et de Bernard Puytorac. Sicaire n'est pas une génération intercalée entre elle et François Adrien : il est son mari, le père de l'enfant. Un mauvais dessin ferait perdre en une ligne ce que les actes ont établi avec précision.

En remontant encore, nous retrouvons l'union de Marguerite Girard de Langlade et de Gratien, en 1775. Le patronyme se répète ; les deux familles ne doivent pas pour autant devenir une seule personne. Marie de Bertin, mère de Marguerite, meurt à Eyliac en 1792.

À rebours, Abel nous conduit donc aux Mignon, aux Puytorac, puis aux Langlade et à Marie de Bertin. Le ministre apparaît dans ce voisinage familial. Nous allons le rencontrer dans son siècle, après avoir franchi les dernières années du XVIIIe.



Château d'Eyliac, entrée est.

Revenir à Eyliac



Château d'Eyliac, entrée est. Père Igor, CC BY-SA 3.0. Reproduction du manuscrit, p. 170. Vue de contexte du bourg ; aucune propriété familiale n'est attribuée par cette seule photographie.



Le siècle des papiers

1795–1723

Les filiations nous conduisent aux familles de l'Ancien Régime : Épicaris, les Bertin, les Bessin, les Testaud et les foyers de Cetara.

Épicaris, deux mariages



Claude-Joseph Vernet, *Le Port neuf ou l'Arsenal de Toulon*, 1755. Louvre, INV 8296, dépôt au musée national de la Marine. Œuvre du domaine public ; reproduction du corpus fourni. Image de contexte, sans ancêtre identifié dans la scène.

Épicaris Ciceron porte un prénom que l'on n'oublie pas et une vie que l'arbre serait tenté de raccourcir. Elle a deux maris ; notre branche descend du second. Le premier garde pourtant sa place. À Toulon, les métiers de la Marine traversent son entourage : canonnier, apprenti voilier, peintre-vitrier, magasinier. La rade de Vernet donne un décor à ce monde de travail. Aucun des personnages peints n'est identifié comme un membre de la famille.

CICERON, GROS ET MICHEL

Épicaris épouse Bounaud en 1818, devient veuve en 1820, puis épouse Jules Gros en 1821. Leur fille Rosalie est la mère de Célestine Michel, future épouse de François Regairaz.

Un premier mari

Épicaris épouse Louis Joseph Auguste Bounaud le 21 octobre 1818. Il est porte-consigne. Moins de deux ans plus tard, le 4 juin 1820, il meurt. C'est un bref mariage dans la notice ; ce n'est pas une parenthèse dans la vie de celle qui devient veuve.

En octobre 1821, elle épouse Jules François César Gros. Rosalie Alexandrine naît l'année suivante. Notre filiation descend de cette seconde union. Voilà précisément pourquoi il faut prendre le temps de nommer la première : le chercheur a tendance à traverser rapidement les mariages qui ne produisent pas sa propre branche.

Épicaris avait déjà une famille, une maison, des attentes avant que commence le chemin qui nous concerne. Son nom complet, Marguerite Catherine Épicaris Ciceron, contient à lui seul plus de caractère que bien des portraits imaginaires. La date de naissance, le 14 ventôse an III, ajoute un calendrier révolutionnaire à ce prénom antique.

Je conserve les deux formes de la date, avec le 4 mars 1795. La conversion aide le lecteur ; le calendrier original garde l'époque du document. Il donne à l'acte une couleur historique sans exiger que nous inventions les convictions de ses parents. Choisir un prénom et déclarer une naissance ne constituent pas un programme politique entier.

L'apprenti voilier

Joseph Alexandre Ciceron, frère d'Épicaris, meurt en 1823, quelques jours après ses dix-huit ans. Il était apprenti voilier. Dans une branche pleine de qualifications professionnelles, celle-ci s'arrête avant d'être devenue un métier accompli.

Le mot apprenti est peut-être ce qui me touche le plus. Il contient un avenir : on travaille à savoir faire, on se prépare à une place. La date de décès coupe cette préparation. Je n'en connais pas la cause. La brièveté de sa vie suffit ; lui donner un accident en mer rendrait seulement le récit plus faux.

Autour d'Épicaris, les professions dessinent l'arsenal autrement que depuis une rade. Son père est canonnier et grand invalide ; sa sœur Catherine Rose épouse un peintre-vitrier nommé Clavel. Rosalie, sa fille, épousera en 1843 Jean Baptiste André Michel, magasinier à la direction d'artillerie. Les magasins, les voiles, les comptes, la peinture et les charpentes ont chacun besoin de personnes.

Célestine, fille de Rosalie, réunira cette histoire avec celle de François Regairaz. Le mariage de Toulon que nous avons lu plus tôt prend ainsi de l'épaisseur. La mariée ne représente pas simplement une origine provençale. Derrière elle se trouvent une veuve remariée, un apprenti mort jeune, plusieurs métiers et des familles déjà installées dans la vie du port.

Rosalie, puis Célestine Michel nous ont ramenés à Épicaris. Derrière elle commencent les générations de la Marine. Nous poursuivons la remontée et changeons de branche : Claudine Boisson nous attend à Chambéry.



Claude-Joseph Vernet, Le Port neuf ou l'Arsenal de Toulon, 1755.

Le port avant Célestine



Claude-Joseph Vernet, *Le Port neuf ou l'Arsenal de Toulon*, 1755. Louvre, INV 8296, dépôt au musée national de la Marine. Œuvre du domaine public ; reproduction du corpus fourni. Image de contexte, sans ancêtre identifié dans la scène.

Claudine laisse deux traces



Place Saint-Léger, Chambéry, 2011. Florian Pépellin, CC BY-SA 3.0. Vue actuelle du quartier ; elle ne localise pas l'édifice du mariage de Claudine en 1779. Corpus familial.

Claudine habite Saint-Léger depuis environ six ans lorsqu'elle se marie à Chambéry en 1779. J'aime ce renseignement qui lui rend une vie avant les noces. Plus tard, une succession nous ramène dans l'entourage de son mari Antoine Jolens. Il y est question de bois et de broussailles. Entre les deux pièces, leur fille Péronne poursuit la filiation vers les Bouvard, les Monod et François Regairaz. Nous retrouvons Sophie par un autre côté de sa famille.

BOISSON ET JOLENS

Claudine Boisson, écrite Boysson au mariage, est la mère de Péronne Jolens, puis l'aïeule de Claudine Bouvard et de Sophie Monod. La place Saint-Léger situe le quartier actuel, sans localiser l'édifice du mariage.

Six années avant le mariage

Le mariage de Claudine a lieu à Saint-Léger de Chambéry en août 1779. L'acte la dit native de Servolex et habitante de la paroisse depuis environ six ans. Cette durée ne raconte pas le voyage, mais elle empêche de la faire apparaître à Chambéry le matin de ses noces.

Vers 1773, elle est donc déjà présente dans ce monde paroissial. Antoine Jolens entre dans son histoire comme époux ; il n'en est pas le commencement. Le rédacteur écrit Boysson et nomme Henry comme père. La mère n'apparaît pas dans cette mention. Le dossier de recherche a sa logique propre ; le livre peut s'arrêter sur les renseignements qui font voir la jeune femme à ce moment-là.

En 1783 naît Pernette, dite Péronne, à Thoiry. Elle épouse Vital Bouvard aux Déserts le 4 mai 1804. Dix jours plus tard, Antoine meurt. Quelques mois auparavant, Jacqueline, une autre fille, était morte vers quinze ans.

Le printemps d'un mariage et les deuils se touchent. Je ne connais pas la manière dont la famille les a vécus, mais je peux conserver leur proximité. Elle suffit à retirer à cette succession d'actes l'apparence tranquille que donne une colonne bien alignée. Les événements n'attendaient pas que le foyer ait terminé de s'occuper du précédent.

Six francs de revenu

En 1807, Vital Bouvard déclare la succession de son beau-père. Il y est question de bois et de broussailles, évalués par un revenu annuel de six francs. Aucun meuble n'est déclaré. Antoine habitait avec Josette Bail, avec laquelle il était dit associé.

Le vocabulaire ramène immédiatement le dossier à une échelle matérielle. Des broussailles ont moins d'apparat qu'un domaine ; elles ont néanmoins leur place dans une déclaration. Le document doit dire ce qui compte pour son objet, pas ce qui embellira la descendance.

Claudine n'y apparaît pas. Ce silence m'avait arrêté. Il ne suffit pas à raconter un abandon, une séparation ou une mort. Une déclaration de succession ne voit pas tout le foyer de la même manière ; elle sélectionne les renseignements nécessaires à l'opération.

Je retrouve Claudine autrement, par sa fille Péronne, puis par Claudine Bouvard et Sophie Monod. Les noms passent d'une femme à l'autre avant de rejoindre François Regairaz. L'acte de 1779 et la déclaration de 1807 ne donnent pas un portrait complet. Ils conservent deux moments d'un entourage : la femme installée à Chambéry, le père mort aux Déserts, le gendre venu déclarer. Ce sont de petites prises, mais elles tiennent à des personnes. Je préfère leur précision à une vie inventée pour remplir les intervalles.

Claudine rejoint ma famille par Perronne Jolens, Claudine Bouvard et Sophie Monod. Nous avons déjà rencontré Sophie. C'est ainsi que l'acte de Chambéry rejoint l'enfance de François, puis mon propre nom.



Place Saint-Léger, Chambéry, 2011.

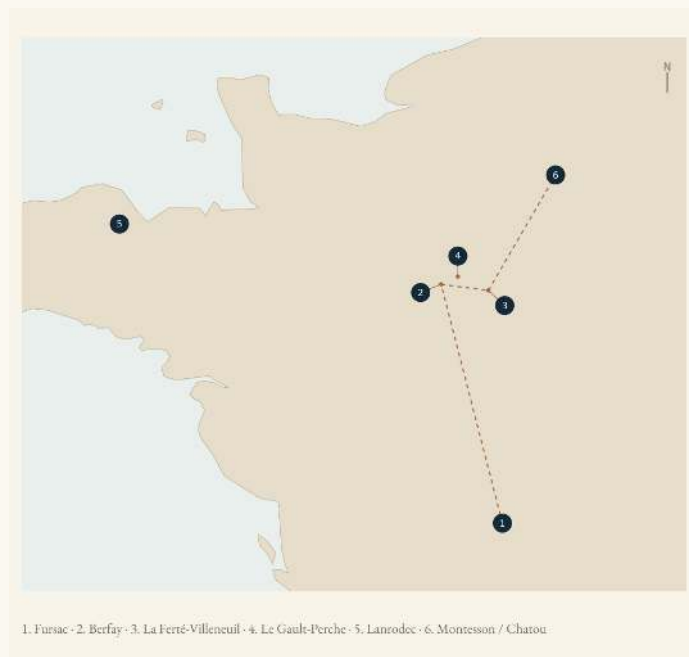
Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Jean Marcel Regairaz
- Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
- François Regairaz
- Sophie Monod
- Claudine Bouvard
- Péronne Jolens
- Claudine Boisson

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Marie arrive du Limousin



Carte de situation issue du manuscrit familial. Fond Natural Earth, domaine public. Liaisons schématiques, sans restitution d'un itinéraire.

Marie Galliot apporte le Limousin dans une branche que nous avons rencontrée près des moulins beaucerons. Son fils naît à Berfay ; elle mourra à La Ferté-Villeneuve. Les lieux ont changé, et les lettres de son nom aussi. Gouyou, Gayot, Galliot : les conjoints et les parentés permettent de retrouver les personnes derrière les écritures. La route passe ensuite par les Chesneau et les Dumazinelle avant de rejoindre Yvonne Huchet. Ma grand-mère avait aussi ce pays-là derrière elle.

GALLIOT ET CHESNEAU

Marie, originaire de Saint-Pierre-de-Fursac, est la mère de Jacques Chesneau. Madeleine Sophie Chesneau et Marie Emerance Dumazinelle prolongent la ligne vers les Huchet. La carte situe les étapes connues, sans inventer l'itinéraire du déplacement.

Gouyou, Gayot, Galliot

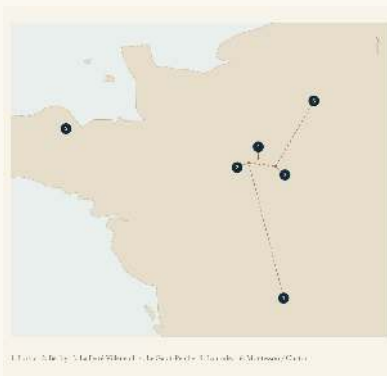
Le père de Marie apparaît dans les recherches comme Jean dit Bargeaus Gouyou. Le nom ne ressemble plus tout à fait à Galliot ; il n'a pourtant pas changé de famille par caprice du lecteur. Les variantes, les surnoms, les conjoints et les lieux permettent de le suivre jusqu'à Françoise Penot et à leur fille.

Les graphies anciennes ne fonctionnent pas comme notre habitude d'un nom fixé une fois pour toutes. Un rédacteur entend, écrit, reprend une forme déjà utilisée. Le surnom peut identifier mieux que le patronyme. Pour nous, il devient parfois la pièce qui permet de retrouver le même homme derrière deux écritures.

Marie part du pays de Fursac. En 1801, son fils Jacques Chesneau naît aux Coudères, à Berfay. Une femme originaire du Limousin a ainsi rejoint une autre région et un autre foyer. La date du déplacement nous échappe ; le changement de lieux, lui, reste lisible.

Jean Chesneau meurt à l'hospice de La Ferté-Villeneuve en 1817, Marie en 1837. Leur fils mourra à l'hôpital en 1844. Ces fins de vie donnent à la branche un ton bien différent des portraits ministériels. Elles appartiennent pourtant au même livre. Par Madeleine Sophie Chesneau et Marie Emerance Dumazinelle, cette histoire rejoint les Huchet, puis Yvonne. Le chemin vers ma grand-mère possède aussi ces adresses-là.

Cette route passe par les Chesneau et les Dumazinelle avant de rejoindre les Huchet. Nous avançons désormais vers les années 1760, mais du côté des Mignon : le cousin de Marie de Bertin reçoit des nouvelles de Chine.



Carte de situation issue du manuscrit familial.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Yvonne Marguerite Huchet
- Lucien Huchet
- Charles Désiré Huchet
- Marie Emerance Dumazinelle
- Madeleine Sophie Chesneau
- Jacques Chesneau
- Marie Galliot

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Ce qui arrivait de Pékin



Alexander Roslin, Henri-Léonard Bertin, 1768. Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Œuvre du domaine public ; reproduction Wikimedia Commons. Cousin de Marie de Bertin dans la parenté établie par l'auteur.

Henri-Léonard Bertin reçoit des lettres, mais aussi des objets. Des livres, des graines, des minéraux et des instruments traversent les distances avant d'arriver sur sa table. Le cousin de Marie de Bertin s'intéresse à la manière dont on fabrique et dont on cultive ailleurs. Je le retrouve avec plaisir dans cette curiosité pratique. Le portrait représente un ministre. La correspondance avec Pékin nous fait entrer dans le travail d'un homme qui pose des questions.

BERTIN, UNE CURIOSITÉ ADMINISTRATIVE

Les échanges se développent à partir de 1764 avec la mission française de Pékin. Notre lien passe par Marie de Bertin, ascendante directe ; Henri-Léonard est son cousin. Les documents chinois ne sont pas attribués au foyer de Marie.

Attendre une réponse de Pékin

Pour Henri-Léonard Bertin, correspondre avec Pékin signifie accepter que la question et la réponse vivent longtemps séparées. Les échanges passent par des personnes, des navires, des relais et des objets qui doivent arriver en état d'être regardés. La curiosité a alors besoin d'une organisation matérielle.

Les missionnaires français, parmi lesquels Joseph-Marie Amiot, décrivent, traduisent, font parvenir des livres et des images. Bertin ne s'intéresse pas seulement à une Chine que l'on pourrait disposer joliment dans une pièce. Il veut connaître des pratiques, des ressources, des techniques. Le dossier conservé par la BnF permet de suivre cette circulation entre l'administration, les savoirs et les collections.

La différence des questions me plaît. Un ministre peut être occupé par les finances du royaume et chercher aussi comment une autre société produit, classe ou fabrique. Les deux curiosités ne vivent pas dans des compartiments parfaitement étanches. Il faut parfois regarder loin pour imaginer ce qui pourrait servir près de soi.

Je garde cependant Marie, sa cousine, à sa propre place. Nous savons par qui le ministre entre dans la parenté. Nous ne savons pas quels livres ou quelles caisses elle aurait vus. Le cousinage nous donne un chemin vers lui ; il ne lui emprunte pas rétrospectivement toute sa bibliothèque.

La Chine à Chatou

Bertin fait aménager un domaine à Chatou. Un dessin conservé à la BnF présente le couronnement d'un pavillon chinois destiné à ce projet. Après les lettres et les objets, voici une architecture qui traduit, en France, le goût pour un monde lointain.

Le dessin est plus précis que le mot exotisme. Quelqu'un a pensé des formes, préparé un décor, adapté un vocabulaire visuel. Le résultat appartient à son commanditaire et à son époque. Il raconte la Chine telle qu'on la reçoit et qu'on la compose, pas un territoire transporté intact au bord de la Seine.

Chatou revient plus tard dans une autre branche de mon histoire. Yvonne Huchet y naît en 1926 ; mon père en 1947. La rencontre du nom de lieu est frappante après les pages consacrées au ministre. Elle ne crée pas un lien supplémentaire. Les deux chemins possèdent déjà les leurs.

J'aime pourtant ces retours géographiques. Une ville n'est plus seulement le point où une naissance a été déclarée. Elle contient plusieurs temps de la recherche : un domaine du XVIII^e siècle, ma grand-mère au XX^e, mon père ensuite. Les personnes n'avaient pas rendez-vous. Le livre peut les rapprocher sans prétendre que le hasard a travaillé pour nous.

Avant cette correspondance, il y a l'arrivée de Bertin au gouvernement. Nous reculons de quelques années, jusqu'en 1759, pour retrouver le ministre devant une tout autre question : les finances du royaume.



Alexander Roslin, Henri-Léonard Bertin, 1768.

Ce qui voyageait dans les caisses

Des livres et des dessins

Lire et comparer les connaissances.

Des graines et des minéraux

Étudier les matières et les cultures.

Des outils et des instruments

Comprendre les procédés, et leur usage.



Alexander Roslin, Henri-Léonard Bertin, 1768.

BnF, Patrimoines partagés France-Chine, dossier Henri Bertin. Inventaire thématique des échanges, non transcription d'une caisse précise.

Le cousin entre au gouvernement



Henri-Léonard Bertin, portrait attribué à Alexander Roslin, 1768, selon le crédit du corpus. Reproduction transmise ; œuvre du domaine public. Henri-Léonard est cousin de Marie de Bertin, ancêtre de la branche Mignon. Cousinage vérifié par Fabian Regairaz.

Les étoffes du portrait ont meilleure mine que les comptes dont Bertin a dû s'occuper. En 1759, il devient contrôleur général des finances, en pleine guerre de Sept Ans. Roslin le peint en 1768, lorsque cette charge appartient déjà à son passé. Il faut garder les deux dates : celle du travail et celle de la représentation. Le ministre entre dans notre parenté par Marie de Bertin. Elle nous attend à Périgueux, avec une histoire moins officielle.

HENRI-LÉONARD BERTIN

Contrôleur général des finances de 1759 à 1763, puis secrétaire d'État. Cousin de Marie de Bertin selon les recherches familiales. Sa fonction appartient à sa carrière ; la filiation de l'auteur passe par Marie.

Le portrait n'a pas de déficit

Alexander Roslin peint Bertin en 1768. Le portrait dispose les étoffes, la pose et les signes de distinction avec une assurance que les finances publiques auraient eu tort d'envier. On peut regarder longtemps un ministre d'Ancien Régime sans y voir la moindre colonne de dépenses.

Bertin a pourtant été contrôleur général des finances à partir de 1759, pendant la guerre de Sept Ans. La notice de la BnF rappelle les difficultés de cette charge. Le pouvoir d'un homme et les moyens dont il dispose ne sont pas toujours à la même hauteur. Un titre peut donner beaucoup de responsabilités sans livrer la solution avec les lettres de nomination.

Le portrait garde une autre tâche : représenter. Il ne faut pas lui demander de montrer la fatigue d'une journée ni le détail d'un arbitrage. Roslin construit une présence qui doit durer. Le tissu, le visage, la lumière et la tenue participent de cette entreprise.

Je reproduis l'image parce qu'elle permet de rencontrer un personnage de notre parenté dans la manière dont son temps a voulu le rendre visible. Elle ne remplace pas son histoire. La belle assurance de la peinture devient même plus intéressante lorsqu'on sait que l'homme a dû s'occuper de questions que la soie ne réglait pas.

Une carrière, puis notre chemin

Après les finances, Bertin demeure au service du gouvernement comme secrétaire d'État. Ses activités administratives et ses échanges savants lui donnent une place qui dépasse la seule image d'un homme chargé de trouver de l'argent. Le dossier chinois nous en a montré une part.

La famille ne reçoit pas pour autant une part de sa charge. Le cousinage appartient à l'histoire des personnes ; les fonctions appartiennent à sa carrière. Je trouve utile de garder les deux sur la même page. Cela permet d'éprouver le plaisir de la découverte sans transformer une nomination royale en qualité héréditaire.

Notre route est celle de Marie de Bertin. De Marie viennent Marguerite, Françoise, Marguerite Émilie, puis François Adrien et Abel Mignon. Le ministre attire le regard ; les femmes permettent de revenir jusqu'à nous. Elles ne deviennent pas ses figurantes parce qu'il a été portraituré par Roslin.

En remontant vers le début du siècle, nous retrouverons Marie à Périgueux. Avant cela, d'autres papiers des années 1750 nous attendent : un inventaire chez les Bessin, un testament pour Julie Testaud, une déclaration fiscale à Cetara. Le royaume possède des ministres ; les maisons ont des enfants à nourrir, des legs à préparer et des bateaux à partager. Les deux échelles se regardent fort bien.

Marie de Bertin est notre point d'entrée dans cette parenté. Nous la retrouverons au terme de cette période, à Périgueux. Auparavant, deux actes des années 1750 nous ramènent vers d'autres foyers : les Bessin et les Testaud.



Alexander Roslin, Henri-Léonard Bertin, 1768.

Henri-Léonard Bertin



Alexander Roslin, Henri-Léonard Bertin, 1768. Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Œuvre du domaine public ; reproduction Wikimedia Commons. Cousin de Marie de Bertin dans la parenté établie par l'auteur.

De moi à Marie de Bertin

Marie est une ascendante directe ; le ministre est un parent collatéral.

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Huguette Mignon
- Marcel Mignon
- Abel Mignon
- François Adrien Mignon
- Marguerite Émilie Puytorac
- Françoise de Langlade
- Marguerite Girard de Langlade
- Marie de Bertin — cousine d'Henri-Léonard

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

L'enfant et les cinq chaises



Octobre, tenture des Mois de Lucas, 1732-1737. Manufacture des Gobelins, sous la direction de Michel Audran. The Metropolitan Museum of Art, 44.60.8, domaine public / Open Access. Œuvre de contexte, non attribuée aux Bessin. Reproduction publiée dans les récits familiaux.

Cinq chaises de paille, une table de sapin, neuf portraits. L'inventaire des Bessin fait entrer chez des personnes dont le métier touche au prestige royal sans que le mobilier prenne pour autant des airs de palais. Madeleine Reine a deux ans quand sa mère meurt. Le contrat du remariage paternel prévoit son entretien et son éducation jusqu'à seize ans. La tapisserie montre l'art du milieu professionnel. L'inventaire, lui, nous fait approcher la maison à hauteur d'enfant.

BESSIN ET GAGNEUX

Jean Charles Bessin, compagnon tapissier et pensionnaire du roi, est le père de Madeleine Reine. Sa mère Reine Marguerite Gagneux meurt en 1757. L'œuvre des Gobelins est un document de contexte, non une tapisserie attribuée à Bessin.

Neuf portraits sur les murs

L'inventaire nomme neuf portraits. Il ne dit pas qui ils représentent. Cette lacune a quelque chose d'irritant : les images étaient là, sous les yeux de celui qui dressait la liste, et les visages nous échappent.

Je pourrais accrocher les grands-parents, quelques enfants, un protecteur. Ce serait meubler à mon goût une maison qui ne m'a rien demandé. Les neuf portraits restent donc anonymes. Leur présence est déjà un renseignement : les Bessin vivent parmi des images, alors qu'ils travaillent eux-mêmes à en fabriquer par la tapisserie.

Une carte et des estampes accompagnent les portraits. Une vingtaine de livres de dévotion figurent aussi dans le relevé. Je ne sais pas qui les lisait, ni si tous avaient été ouverts. Il serait imprudent d'appliquer à une bibliothèque ancienne un principe auquel la mienne résisterait difficilement : posséder un livre ne garantit pas qu'on l'ait terminé.

La table est en sapin, les cinq chaises sont de paille. Le mot pensionnaire du roi, attaché au père, pourrait conduire à imaginer un intérieur beaucoup plus fastueux. Les matériaux remettent les proportions en place. On peut travailler pour une institution prestigieuse sans habiter les palais auxquels son travail est destiné. Cette maison a son confort, ses usages et ses modesties. L'inventaire nous laisse les approcher à hauteur de chaise.

Quatorze années à prévoir

Madeleine Reine a deux ans lorsque sa mère meurt. Le remariage de son père se prépare en janvier 1758. Le contrat prévoit sa nourriture, son entretien et son éducation jusqu'à seize ans. Quatorze années de vie future entrent ainsi dans quelques dispositions.

Le notaire ne connaît pas l'enfant qu'elle deviendra. Il peut néanmoins organiser qui supportera les charges nécessaires. Une nouvelle communauté se forme ; les intérêts de la petite fille ne doivent pas se perdre dans le changement de ménage. Le document essaie de donner à son avenir une place matérielle.

Autour des Bessin, d'autres pièces font apparaître des hommes du milieu artistique, tels Michel Audran ou Antoine Boizot. Témoins, relations, intervenants : chacun possède sa qualité. Leur présence dit un entourage professionnel, sans qu'il soit nécessaire de les ajouter à l'ascendance.

Madeleine Reine épouse en 1778 Jacques Louis Lefèvre, meunier. La petite fille de l'inventaire sort enfin du seul récit de son deuil. Elle aura une fille, Reine Élisabeth, par laquelle viennent Adélaïde Cambray, Henri René Cadet et Gabrielle. Les chaises de paille nous rejoignent donc à travers une femme qui a grandi. J'aime que le contrat nous permette de la voir d'abord comme une enfant dont les adultes devaient prendre soin.

Reine Élisabeth, Adélaïde Cambray, Henri René Cadet et Gabrielle ramènent ce foyer jusqu'à Bernard Vargues, mon grand-père. Nous quittons les cinq chaises pour un autre document domestique : le testament qui nomme Julie Testaud.



Octobre, tenture des Mois de Lucas, 1732-1737.

Dans la maison des Bessin

Cinq chaises de paille

Une table de sapin et une petite pendule.

Neuf portraits

Une carte et des estampes ; les visages ne sont pas identifiés.

Jusqu'à seize ans

Nourriture, entretien et éducation prévus pour l'enfant.



Octobre, tenture des Mois de Lucas, 1732-1737.

Ancien livre p. 104-110 ; AN, MC/ET/XVII/838, inventaire du 20 août 1757 ; MC/ET/XVII/840, contrat du 11 janvier 1758, références héritées, originaux non joints. Arbre Sosa 215, 430-431. Développement : Manuscrit p. 100-112 : Bessin et entourage professionnel.

Julie, nommée sœur



Montguyon, vue aérienne de Jacques Dassié, photographie contemporaine, CC BY-SA 4.0. Reproduction du site familial. Repère régional du dossier charentais ; ce n'est pas la maison de Julie Testaud.

Jean Testaud laisse cinq cents livres à Julie, sa sœur. Le montant se remarque ; le mot sœur nous permet de suivre la famille. À travers les Mossion et les Rabier, Julie nous ramène à Anne Doux, mère d'Abel Mignon. En remontant vers sa propre mère, nous atteindrons Barbe Béliard et les Beaupré. Une affaire royale apparaîtra plus loin. Pour le moment, nous sommes en 1754, devant les dernières volontés d'un frère qui a nommé sa sœur.

TESTAUD, MOSSION ET BÉLIARD

Julie Testaud épouse Pierre Mossion en 1726. Le testament de 1754 est connu par le relevé familial. Montguyon est un repère régional charentais, sans attribution d'une maison à Julie.

Le mot sœur

Dans le testament de Jean Testaud, Julie est sa sœur. La somme compte ; le mot compte davantage pour celui qui essaie de retrouver la famille. Il ne rapproche pas deux noms par ressemblance. Il formule une relation.

Jean lui destine cinq cents livres en 1754, devant Robin, notaire à Étriac. Je conserve la monnaie telle qu'elle est écrite. Un équivalent en euros, sans les biens, les revenus et les dettes du testateur, donnerait une assurance trompeuse. Les cinq cents livres sont un geste dont nous connaissons la forme, pas une fortune dont nous aurions mesuré toutes les proportions.

Julie est donnée mariée à Pierre Mossion en 1726. Le testament intervient près de trente ans plus tard. Il éclaire ce que l'acte de mariage ne raconte pas de la même manière : l'appartenance à une fratrie et la place choisie pour elle dans les dernières volontés de son frère.

Je ne sais pas à quelle fréquence ils se voyaient. Le document ne conserve ni une conversation ni un souvenir commun. Il garde une décision adressée à quelqu'un. C'est une forme de présence assez forte pour traverser les siècles sans que nous lui ajoutions une embrassade. Jean a pris soin de la nommer. Notre travail commence par ne pas lire trop vite.

Les papiers changent de porte

Dans cette branche apparaissent des marchands, des greffiers, des notaires et des gens de justice. Certaines familles se retrouvent aussi dans des registres protestants. Le dossier ne passe donc pas toujours par la même série d'archives. Une personne peut sembler absente simplement parce qu'on continue à frapper à la mauvaise porte.

Les patronymes eux-mêmes changent de forme. Testaud et Testault se rencontrent ; l'export a conservé d'autres lectures. Les conjoints, les fonctions et les lieux aident à garder la même personne lorsque les lettres hésitent. Il faut parfois davantage de patience pour suivre une sœur que pour retrouver un ministre.

Je remonte ici depuis Anne Doux, la mère d'Abel Mignon, par les Rabier et les Mossion. Julie conduit à Barbe Béliard de Beaupré, puis à cette famille dont un collatéral apparaît dans le dossier Ravailac. Le testament de 1754 se trouve donc sur la route qui nous mènera à 1610.

C'est une bonne raison de lui laisser toute sa place. Si l'on passe trop vite sur Julie pour atteindre le régicide, on perd le chemin qui rend la rencontre intéressante. Le nom célèbre attendra. Pour le moment, il y a un frère, une sœur et cinq cents livres qu'il a voulu lui laisser.

Julie nous conduit vers sa mère, Barbe Béliard, puis vers les Béliard de Beaupré. Nous retrouverons cette famille à l'approche de 1610. À la même date de 1754, une autre administration dresse un autre inventaire, sur la côte de Campanie.



Montguyon, vue aérienne de Jacques Dassié, photographie contemporaine, CC BY-SA 4.0.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Huguette Louise Mignon
- Marcel Mignon
- Abel Justin François Xavier Mignon
- Anne Doux
- Catherine Rabier
- Jeanne Rabier
- Marie Mossion
- Jean Pierre Mossion
- Julie Testaud

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Une moitié de barque à Cetara



Cetara, photographie contemporaine de Gianfranco Vitolo, CC BY 2.0. Territoire du relevé fiscal de 1754. Le foyer Autuori appartient à la branche familiale d'Anna Galano. Reproduction du corpus familial.

Le fisc a conservé une moitié de barque. Il faut entendre une part de propriété : le bateau, heureusement, demeure entier. À Cetara en 1754, Carlo Autuori vit avec Maddalena, Giuseppe et Pascale. L'administration compte leurs ressources ; nous retrouvons grâce à elle quelque chose de leur maison. La photographie actuelle donne une côte à ces noms. Bien plus tard, la branche rejoindra Alger et Anna Galano. La barque de Carlo appartient, elle, au travail de son propre siècle.

AUTUORI ET ANNARUMMA

Le foyer fiscal réunit Carlo Autuori, Maddalena Annarumma, leur fils Giuseppe et Pascale, frère de Carlo. Il appartient à la branche campanienne d'Anna Galano. Aucun bâtiment de la vue n'est identifié comme leur maison.

La part que le fisc a gardée

Le Catasto onciario de 1754 présente Carlo Autuori et Maddalena Annarumma avec leur fils Giuseppe et Pascale, le frère de Carlo. Une maison et une moitié de barque figurent dans le relevé. La famille n'occupe donc pas seulement un paysage : elle dispose de ressources que l'administration cherche à compter.

Une demi-part de bateau n'est pas une embarcation coupée en deux. La précision mérite d'être faite avant de laisser partir qui que ce soit. Le bien reste entier ; le droit est partagé. Le détail ouvre une économie de moyens mis en commun, sans nous fournir tous les accords qui l'organisent.

Le notaire que je suis se sent presque chez lui devant cette fraction. Elle oblige à poser des questions concrètes : qui possède, qui utilise, qui paie, qui reçoit ? Le relevé n'y répond pas entièrement. Il a au moins conservé la structure du bien, là où une simple mention de pêcheur aurait laissé l'objet hors champ.

La présence de Pascale rappelle aussi que le foyer ne se réduit pas toujours à un couple et à ses enfants. Plusieurs adultes peuvent tenir sous la même rubrique. La fiscalité voulait une liste ; elle nous a laissé, malgré elle, une porte entrouverte sur la maison.

Cetara derrière Alger

Anna Galano est née à Alger. En remontant son ascendance, nous rejoignons les familles de Campanie et Cetara. Le déplacement ne se lit donc pas uniquement entre deux rives françaises : il conduit à un autre pays, à d'autres écritures, à un autre ensemble de noms.

La mer change de fonction selon la page. Pour les générations récentes, elle sépare des lieux de naissance et de résidence. Dans le foyer de Carlo, elle se trouve déjà au milieu des biens, par la part de bateau. L'instrument de travail donne à la côte une présence plus précise qu'une belle vue.

Je n'attribue pas à cette barque une traversée vers Alger. Les générations et les embarcations ne se transportent pas ensemble par la seule force d'une transition. Le bateau de 1754 appartient à son ménage et à son époque. Les migrations ultérieures se suivent avec leurs propres personnes.

C'est pourtant bien le même chemin familial que nous remontons depuis Anna. Il n'a rien d'un supplément méditerranéen ajouté pour réchauffer le livre. Sans elle, puis sans ceux qui la précèdent, Huguette n'a pas la même ascendance. La branche campanienne est au cœur de notre histoire, avec une maison, quatre personnes nommées et cette fraction de bateau qui a retenu le regard du rédacteur.

Anna Galano, que nous avons rencontrée au début du livre, est le point d'arrivée de cette branche. Nous repartons maintenant vers le Périgord, par l'autre côté du foyer Mignon : Marie de Bertin.



Cetara, photographie contemporaine de Gianfranco Vitolo, CC BY 2.0.

Une part du bateau

1754 • Cetara

Carlo Autuori, Maddalena, Giuseppe et Pascale.

Une moitié de barque

Une part de propriété dans l'embarcation.

Le fil vers Anna

Autuori et Galano, dans la branche campanienne établie par les recherches familiales.



Cetara, photographie contemporaine de Gianfranco Vitolo, CC BY 2.0.

Arbre Sosa 15, 30-31, 60-63, 120-127, 248, 496 ; ancien livre p. 175-177. Foyer fiscal de 1754 rapporté par le dossier, Catasto original absent. Raccord Autuori établi par les recherches de Fabian Regairaz.

Marie de Bertin, avant le ministre



Château d'Eyliac, entrée est. Père Igor, CC BY-SA 3.0. Reproduction du manuscrit, p. 170. Vue de contexte du bourg ; aucune propriété familiale n'est attribuée par cette seule photographie.

Le ministre possède un portrait ; Marie possède une descendance que je peux remonter jusqu'à elle. Elle épouse Joseph Girard de Langlade de La Belletie en 1752. Leur fille Marguerite naît à Eyliac. Puis viennent Françoise et Marguerite Émilie : quatre femmes avant l'apparition du nom Mignon dans cette ligne. Je veux les laisser au premier plan. Sans elles, Henri-Léonard serait seulement un personnage historique de plus ; par Marie, sa famille rejoint la mienne.

BERTIN ET GIRARD DE LANGLADE

Marie naît à Périgueux en 1723 et meurt à Eyliac en 1792. Cousine du ministre, elle est mon ascendante directe. La vue du château situe Eyliac ; elle ne documente pas une résidence de Marie.

Périgueux, septembre 1752

Marie épouse Joseph Girard de Langlade de La Belletie à Périgueux le 26 septembre 1752. Elle est née en 1723. Le ministre appartient à sa parenté ; le mariage nous donne le point à partir duquel sa propre vie rejoint la nôtre.

Le nom de l'époux réclame un peu de place. Girard de Langlade de La Belletie ne se laisse pas glisser discrètement dans une phrase. Il doit pourtant conserver son rôle très simple : un homme épouse Marie, leur fille Marguerite naîtra à Eyliac en 1759. Les désignations ne changent pas la nature de ce passage.

Dans la génération suivante, Marguerite épouse Gratien de Langlade. Les noms se répondent, et le dossier doit garder les parents de chacun pour éviter les raccourcis. Deux Joseph ne deviennent pas le même père ; deux Langlade ne se confondent pas parce que la page manque de largeur.

Je préfère suivre Marie avec ces repères précis plutôt que de l'installer à côté du portrait de son cousin en lui prêtant ses conversations. Elle possède sa propre descendance. C'est par elle, puis par trois autres femmes, que nous rejoignons Abel. Le tableau du ministre rend la famille plus visible ; le mariage de Marie la rend lisible.

Quatre femmes vers les Mignon

Marie de Bertin, Marguerite Girard de Langlade, Françoise de Langlade, Marguerite Émilie Puytorac : quatre femmes se succèdent avant que le nom Mignon apparaisse dans ce chemin. On pourrait les traverser rapidement pour réunir le ministre et le graveur. Ce serait la manière la plus sûre de perdre la famille entre deux célébrités.

Marguerite Émilie épouse Sicaire Mignon. Leur fils François Adrien est le père d'Abel. Ainsi le nom change, tandis que la relation demeure. Les femmes ne sont pas les raccords anonymes d'un récit consacré aux hommes ; ce sont elles que nous suivons.

Marie meurt à Eyliac le 12 février 1792. Henri-Léonard meurt la même année. Le rapprochement est frappant, mais il ne rapproche pas davantage leurs places dans l'arbre. L'un a sa carrière et ses collections ; l'autre laisse la ligne par laquelle le livre arrive jusqu'à moi.

Je n'ai pas trouvé de portrait de Marie à placer face au sien. La tentation serait de choisir une femme du XVIII^e siècle assez élégante pour remplir la page. Je préfère lui laisser son nom et ses actes. Un visage emprunté ferait beaucoup de présence pour très peu de vérité. Les personnes que nous connaissons par elle lui tiennent déjà compagnie.



Château d'Eyliac, entrée est.

Trois femmes dans la filiation

Marie de Bertin

Le point d'entrée dans la famille Bertin.

Marguerite Girard de Langlade

La génération suivante, dans la branche de Marie.

Françoise de Langlade

Par elle, le fil rejoint les Puytorac puis les Mignon.



Alexander Roslin, Henri-Léonard Bertin, 1768.

Arbre Sosa 911→455→227→113→56→28 ; ancien livre p. 168-182. BnF, Henri Bertin (1720-1792), Monique Cohen.
Cousinage établi par les recherches de Fabian Regairaz.



Les maisons anciennes

1713–1610

Nous suivons les parents de ceux que nous avons déjà rencontrés. Les contrats, les registres et les charges donnent leur place aux noms.

La fille porte le nom de sa mère



Église Sainte-Anne du Gault-Perche, 2015. GFreihalter, CC BY-SA 3.0. Commune de naissance de Françoise Dumans ; l'état photographié n'est pas celui de 1713. Corpus familial.

Françoise Dumans est cabaretière. Sa fille porte le même nom. Le père est donné comme Jacques de Lancé, écuyer, sieur de la Morelière. La différence de condition attire immédiatement le romancier ; les actes lui imposent de garder les pieds sur terre. Je suis la fille, née au Gault-Perche en 1713, puis ses mariages et les Masnier qui conduisent aux Huchet. Le nom de la mère n'a pas disparu devant le titre du père.

DUMANS ET DE LANCÉ

Françoise Dumans, la fille, épouse Étienne Paulin en 1733, puis René Masnier en 1735. Sa descendance rejoint les Chesneau de Beauce, distincts des Chesneau de Rennes. L'église photographiée montre le village actuel.

La cabaretière dans la filiation

Françoise Dumans, la mère, tient un cabaret. Sa fille, née en 1713, porte son nom. Le père, Jacques de Lancé, est écuyer et sieur de la Morelière. Le titre attire le regard, mais il ne faut pas le laisser recouvrir la maison où la mère travaille.

Je ne connais pas l'enseigne, les tables ni les habitués. Le métier suffit à faire comprendre qu'elle n'est pas isolée dans une case de l'arbre : elle reçoit, sert, compte, entretient des relations. Le document conserve une activité au milieu d'un récit que la différence sociale des parents pourrait entraîner vers le seul roman amoureux.

La fille épouse Étienne Paulin en 1733, puis René Masnier deux ans plus tard. Elle meurt à Poislay en 1780. Entre les deux dates extrêmes, soixante-sept années se sont déroulées. La mention du père titré ne les résume pas ; les deux mariages ne les racontent pas entièrement.

Cette branche rejoint les Masnier, les Chesneau, les Dumazinelle et Lucien Huchet. Elle reste distincte des Chesneau de Rennes par lesquels nous arrivons à Louise Mignon. Le même nom se rencontre de deux côtés du livre. Les femmes et les lieux nous évitent de prendre une ressemblance pour un passage. Ici, c'est Françoise Dumans que nous suivons, et c'est le nom de sa mère qu'elle garde.



Église Sainte-Anne du Gault-Perche, 2015.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Yvonne Marguerite Huchet
- Lucien Huchet
- Charles Désiré Huchet
- Marie Emerance Dumazinelle
- Madeleine Sophie Chesneau
- Marie Anne Sophie Masnier
- Jean Masnier
- René Masnier
- Françoise Dumans

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Charles écrit son nom



Rennes, hôtel de ville, carte postale ancienne reproduite sur le site familial. Éditeur et date non certifiés ; document de contexte urbain, postérieur à Charles Designé. Aucun lieu précis de sa vie n'est identifié par l'image.

En 1705, Charles ne signe pas. En 1713, il écrit son nom. Les huit années entre les actes ont laissé très peu de choses de son apprentissage, mais elles ont gardé le résultat. Il s'appelle Designé, Disigny ou Dizigny selon les écritures. Au bas de son mariage, la main prend un instant le relais des rédacteurs. Sa fille Gilette Françoise nous conduira aux Bertrand, aux Priour et à Pauline Lavocat. Le patronyme s'éloigne ; le geste reste.

DESIGNÉ ET HERVÉ

Charles épouse Jacqueline Renée Hervé en 1713. Gilette Françoise naît en février 1721 ; son père est inhumé en mai. La carte postale de Rennes situe la ville à une époque ultérieure, sans reproduire sa signature.

Huit années dans une main

En 1705, Charles ne signe pas. En 1713, le relevé conserve Charledesigné au bas de son mariage. Huit ans ont passé. Le changement paraît petit dans une notice ; pour la main qui le réalise, il a demandé quelque chose.

Ce geste possède une portée limitée et personnelle. Il ne prouve pas qu'il aurait pu rédiger une lettre entière. Il montre qu'il sait écrire les lettres qui le désignent, assez pour les déposer au bas d'un acte. Pour un nom dont les rédacteurs ont donné plusieurs formes, c'est une manière assez nette de reprendre la parole.

Gillette Françoise naît en février 1721. Charles est inhumé en mai. Sa fille le connaît donc à peine. Nous remontons vers lui par elle, puis par les Bertrand, les Priour et les Lavocat. La signature appartient à un père que cette enfant n'aura pas eu le temps de regarder longtemps. Elle demeure le geste le plus personnel que le dossier nous ait transmis de lui.

Par les Bertrand, les Prioux et les Lavocat, cette signature nous rejoint du côté de Louise Chesneau. Nous remontons maintenant de quelques années pour lire un contrat du Cambrésis : une mère y garde le choix de sa vieillesse.



Rennes, hôtel de ville, carte postale ancienne reproduite sur le site familial.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Huguette Louise Mignon
- Marcel Mignon
- Louise Chesneau
- Pauline Lavocat
- Jeanne-Marie Priou
- Jean Marie Prioux
- Gillette Perrine Bertrand
- Gillette Françoise Designé
- Charles Designé

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Anne garde le choix



Moulin Brunet, Walincourt-Selvigny, 2010. Pierre André Leclercq, CC BY-SA 4.0. Repère local contemporain ; ce moulin n'est pas identifié comme celui du bail de 1704. Corpus familial.

Anne Gilliard prépare le mariage de sa fille et les conditions de sa propre vieillesse. Si la cohabitation devient difficile, elle doit pouvoir partir avec des ressources. Une vache figure dans l'arrangement ; elle la choisira elle-même. Je reconnais dans ce détail une excellente manière de rédiger : ne pas se contenter des grands sentiments quand on peut préciser ce qui sera fourni. Le contrat du Cambrésis a gardé cette décision jusqu'à nous. Anne n'y a pas laissé toute sa liberté.

PARENT, TELLIER ET GILLIARD

Le contrat du 5 août 1704 unit Anne Parent et Nicolas Tellier. Anne Gilliard, veuve d'Adrien Parent, réserve son entretien. Le moulin Brunet est un repère local, non le moulin identifié dans le bail du contrat.

Les conditions de la vieillesse

Anne Gilliard prépare le mariage de sa fille Anne Parent avec Nicolas Tellier à Walincourt, le 5 août 1704. Elle est veuve d'Adrien Parent. Dans ce contrat, elle organise simultanément l'installation d'un couple et sa propre place dans la maison.

L'exploitation comprend des terres tenues à bail, notamment auprès du marquis de Risbourg et des chanoines, ainsi qu'un bail de moulin. Les superficies sont exprimées en mencaudées. Le dossier les rapproche d'un ensemble d'environ trente-deux hectares dans les mesures locales. Retenons l'échelle, sans faire de chaque parcelle louée une propriété.

Le jeune ménage reçoit des moyens de travailler ; il reçoit aussi des obligations. Anne réserve son entretien pour la vie. Elle n'en reste pas à une confiance générale dans les bonnes dispositions de ses proches. Le contrat prépare ce qui doit être fourni.

Je retrouve ici une intelligence très pratique. On discute de l'avenir au moment où les personnes peuvent encore convenir de ses conditions. La vieillesse n'est pas traitée comme une faveur que la mère devra solliciter chaque matin. Elle entre dans l'accord, avec ses ressources et ses droits. C'est moins attendrissant qu'une promesse d'affection éternelle ; cela risque d'être plus utile un jour de mauvaise humeur.

La faculté de partir

Anne prévoit que la cohabitation puisse devenir désagréable. Elle doit alors pouvoir vivre séparément. Des terres en usufruit, du grain et une somme annuelle participent à cet arrangement. La vache qu'elle choisira donne à l'ensemble une précision que je trouve difficile à améliorer.

Il ne s'agit pas de raconter une dispute dont nous aurions perdu les répliques. La clause dit une éventualité, et la solution préparée pour cette éventualité. Anne peut aimer sa fille et vouloir disposer d'une porte de sortie. Les deux propositions se supportent fort bien.

Du côté de Nicolas, sa mère Anne Tofflin intervient aussi avec des sommes dont le versement est organisé. Plusieurs personnes règlent donc davantage qu'une cérémonie. Les ressources de la jeune génération et celles de la génération qui transmet doivent continuer à fonctionner ensemble.

Le droit de choisir la vache empêche au moins que l'on attribue à Anne la bête dont personne ne voudrait plus. Je ne lui prête pas cette crainte : je constate que le contrat conserve sa décision. Les grands principes d'indépendance ont parfois des sabots. Cette veuve du Cambrésis n'a pas laissé de manifester ; elle a fait préparer des conditions matérielles. Par les Parent, les Lecompte et les Mercier, cette page rejoint Marguerite, puis mon grand-père Jean Marcel Regairaz.

Le contrat rend sa place à Anne, même là où notre mémoire familiale n'a gardé aucun visage. Nous quittons Walincourt pour une autre branche : les Gallois, venus de Savoie et retrouvés dans le Maine à la fin du XVII^e siècle.



Moulin Brunet, Walincourt-Selvigny, 2010.

Anne garde la décision

Rester dans la maison

L'entretien de la mère accompagne la transmission.

Pouvoir en partir

Des ressources sont prévues si la cohabitation devient difficile.

Choisir sa vache

Une décision précise reste réservée à Anne.



Moulin Brunet, Walincourt-Selvigny, 2010.

Ancien livre, p. 30-32 et 231, contrat Parent-Tellier du 5 août 1704 rapporté par le dossier. Filiation par les Parent, les Lecompte et les Mercier établie par les recherches de Fabian Regairaz.

La seconde Savoie



Ugine depuis Outrechaise, 2018. Louis Chabert, CC BY-SA 4.0. Commune d'origine des frères Gallois ; la photographie ne reconstitue pas la ville de 1700. Corpus familial.

La Savoie revient au moment où je croyais l'avoir laissée du côté de mon père. Jean et Michel Gallois viennent d'Ugine. Nous les retrouvons dans le Maine, où chacun se marie. Jean nous conduit aux Leroux, puis aux Vargues : cette fois, la montagne arrive par ma mère. Les familles ne tiennent pas compte des quartiers que nous leur préparons. Elles se déplacent, et le chercheur finit par retrouver le même pays de l'autre côté de son arbre.

PÉCHERAND-GALLOIS

Jean, né en 1672, et Michel, né en 1665, sont fils de Michel Pécherand-Gallois et de Jacquemine Bisilliat-Gardet. Notre ligne passe par Jean et sa seconde épouse, Marie Marthe Poulle.

Les frères d'Ugine

Michel Gallois naît à Ugine en 1665 ; Jean, son frère, en 1672. Leurs parents portent les noms de Michel Pécherand-Gallois et de Jacquemine Bisilliat-Gardet. Les deux garçons arrivent donc dans le dossier avec assez de patronymes pour occuper une petite ligne à eux seuls.

Jean épouse Renée Guilpin à La Ferté-Bernard en 1699. Michel, marchand mercier, s'y marie en 1702 avec Marguerite Heullant. Les actes montrent deux frères installés dans la même ville du Maine. Ils ne racontent pas lequel a pris la route le premier ni comment l'autre l'a rejoint.

Cette présence commune suffit pourtant à modifier le tableau. Nous n'avons pas seulement un Savoyard aperçu loin de chez lui. Nous avons deux hommes partageant des parents et un lieu d'origine, puis trouvant chacun place dans un autre entourage. Les liens familiaux voyagent avec les individus, même lorsque nous avons perdu les circonstances du déplacement.

Michel est un collatéral de la ligne que je remonte. Jean est celui par lequel elle continue. Il faut conserver la différence sans retirer au frère son intérêt. Son mariage et son métier donnent au départ une épaisseur que le seul acte de Jean n'aurait pas eue. Un frère aide parfois le chercheur longtemps après avoir cessé d'aider les vivants.

Marthe et les Gallois

Jean se remarie au Mans en 1711 avec Marie Marthe Poulle. Leur fils Jean naît à Bonnétable en 1713. Renée Guilpin appartient à la première union ; elle n'est pas la mère de cet enfant. Le même prénom du père et du fils exige déjà assez d'attention sans que les épouses échangent leurs places.

Du côté des Poulle, Marthe Chaumont avait épousé en 1679 Mathurin Poulle, notaire royal, à Torcé-en-Vallée. Elle était fille d'un maître chirurgien. Leur fille Marthe est née en 1681. Les générations du Maine font ainsi rencontrer des hommes d'actes, de soins et de commerce, avant de rejoindre les Gallois puis les Chevignier et les Leroux.

Notre route passe par Louise Marie Leroux, la première épouse de Raymond Vargues et la mère de Louis. C'est donc du côté maternel de mon arbre que je retrouve cette Savoie. Elle n'était pas réservée aux Regairaz.

Les formes Pécherand-Gallois, Gallois et Galloëx accompagnent le dossier. Le nom se raccourcit ou se transforme à l'écrit ; les conjoints et les lieux le maintiennent lisible. Je laisse les formes anciennes dans les notes, avec leurs attaches. Elles ont l'avantage de rappeler qu'un nom de famille a eu une histoire avant de devenir pour nous une orthographe à défendre.

Les Gallois rejoignent les Leroux, puis les Vargues. Cette Savoie appartient donc au côté maternel du livre. Celle des Regairaz et des Pavy arrive par mon père ; nous la retrouverons après un arrêt à Tours.



Église Notre-Dame, Torcé-en-Vallée, 2012.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Bernard Christian Albert Vargues
- Louis Albert Henri Vargues
- Louise Marie Leroux
- Juliette Angeline Chevignier
- Anne Françoise Gallois
- Pierre André Gallois
- Jean Gallois
- Jean Gallois

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

À Tours, quatre noms suffisent



AD Indre-et-Loire, Tours Notre-Dame-la-Riche, 6NUM7/261/198, vue 446/463, référence du manuscrit p. 162. Acte de 1689 ; rédacteur non identifié. Fragment ancien fourni dans le corpus, sans licence ouverte nouvellement attribuée.

À force de rencontrer des Louis Chesneau, on finit par vouloir les faire tenir dans une seule vie. Les actes résistent. Ils donnent des épouses, des professions, des parents. Le mariage de 1689 nomme deux couples parentaux et remet chacun à sa place. Voici pourquoi je tiens à montrer des documents dans ce livre : la page difficile à lire contient parfois une réponse très simple. Il suffit de ne pas demander au registre d'aller aussi vite que nous.

CHESNEAU ET DESCHAMPS

En 1689, Louis Chesneau est dit fils de Louis et de Marie Bouchard ; Marie Deschamps, fille de Guillaume et de Catherine Girault. Fac-similé transmis dans le corpus, AD37, Tours Notre-Dame-la-Riche.

La soie et les personnes

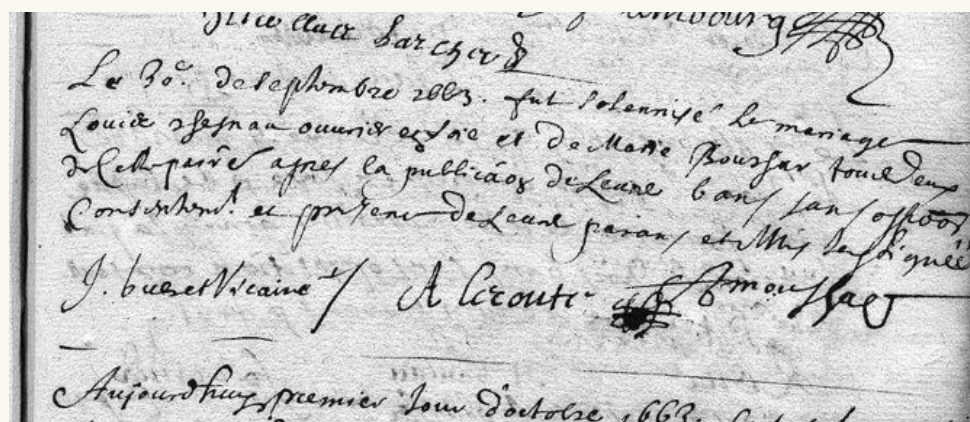
Le mariage de janvier 1689 rapproche Louis Chesneau et la famille Deschamps. La soie et la passementerie appartiennent à leur monde professionnel. Ces mots ne décrivent pas l'atelier, mais ils rendent une matière aux noms : des fils, des façons, des objets fabriqués pour d'autres.

Les registres tourangeaux montrent aussi des maîtres maçons et des métiers du drap. Un patronyme commun ne leur attribue pas les mêmes gestes. Le père de Gatian Delahaye, baptisé en 1613, est maître tondeur de draps ; un Louis Chesneau des années 1640 est maître maçon. Le Louis qui épouse Marie Bouchar en 1663 est ouvrier en soie. Les qualifications aident à rendre les vies distinctes.

Je lis les noms des femmes avec la même attention. Une épouse défunte et une nouvelle épouse peuvent être nommées dans le même mariage. Si l'on copie trop vite, la première prend la place de la seconde. Le document était clair ; c'est le chercheur qui lui avait demandé de se presser.

Le fac-similé permet de revenir aux lignes. Les parents y ont leur fonction, le marié la sienne. Derrière la difficulté de l'écriture, l'acte cherche précisément à identifier. Le livre conserve quelques pièces pour que le lecteur puisse regarder ce travail, sans lui imposer de traverser toute la série avant de retrouver Louise Chesneau et les Mignon.

Les Chesneau nous ont conduits à ces unions anciennes. Nous reculons encore, vers les notaires Pavy : la Savoie revient dans le livre, cette fois par Sophie Monod et les Regairaz.



Chesneau et Bouchar Louis Chesneau est ouvrier en soie ; il épouse Marie Bouchar.

Les parents sont nommés

Aujourd'hui 29^e Janvier 1689 a esté solennisé le Mariage de Louis
 Chesneau ouvrier en fer âgé de 25 ans, fils de deff^t Louis Chesneau aussi
 ouvrier en fer, & de Marie Bouchard, d'une part, & de Marie
 Dorchamps âgée de vingt un an fille de deff^t Guillaume Dorchamps, &
 de deff^t Catherine Birault de l'autre part, après la publication de trois bans
 sans opposition ny empêchement
 tant en cette paroisse que celle de St Pierre, comme il paroit par les minutes du futur
 delib^{re} paré d'au^t du 25^e du present, signé A. Chesneau. En présence de
 Confreres de lad^e Marie Bouchard veufue dudit Chesneau, M^{re} dudit Epoux, de
 Jean Hamelin ouvrier en fer de cette paroisse son cousin, de Marie Taillad^e f^m
 dudit Hamelin sa cousine germaine; de Nicolas Birault M^{re} ouvrier en fer
 de cette paroisse cousin & frere de lad^e Marie Dorchamps, de Pierre Leblanc
 Voiturier par eau de lad^e paroisse de fondelle son frere, & de Jean Leblanc aussi
 Voiturier par eau de lad^e paroisse de Vahenne aussi son frere, & de plusieurs
 autres parents & amis p^{re}s qui tous ont déclaré ne sçavoir signer pour le futur
 Nicolas Birault Vauherdy
 S. Goussier D^{ist} et J. Leblanc

AD Indre-et-Loire, Tours Notre-Dame-la-Riche, 6NUM7/261/198, vue 446/463, référence du manuscrit p. 162. Acte de 1689 ; rédacteur non identifié. Fragment ancien fourni dans le corpus, sans licence ouverte nouvellement attribuée.

Deux notaires et une verrière



Allèves, le bourg, 2013. Torsade de Pointes, CC0. Lieu de naissance donné pour Melchiotte de Breton ; aucune maison ou verrerie familiale n'est désignée. Corpus familial.

César Pavy est notaire, Bernard son fils l'est aussi. Bernard épouse Melchiotte de Breton, fille d'un maître-verrier. Il y avait donc des actes dans la famille bien avant mon arrivée au Bourget. Je ne leur attribue pas ma vocation ; ils auraient peut-être préféré ne pas en répondre. Leur fille Jeanne Françoise nous conduit vers les Monod et Sophie. Allèves donne un lieu au côté maternel de ce ménage, celui de Melchiotte et du travail du verre.

PAVY ET DE BRETON

Melchiotte de Breton, dite du Praz, est donnée née à Allèves en 1649, fille de Jacques, maître-verrier. La vue du bourg n'identifie ni sa maison ni une verrerie familiale.

Jacques travaille le verre

Melchiotte de Breton, dite du Praz, est fille de Jacques, maître-verrier. Le dossier la donne née à Allèves en 1649. Elle épouse Bernard Pavy, notaire. L'alliance réunit deux métiers dont les résultats se conservent de façons très différentes : l'un laisse des objets, l'autre des actes.

Son prénom arrête volontiers le lecteur. Il faudrait pourtant lui laisser davantage que cette étrangeté heureuse. Elle est la mère de Jeanne Françoise Pavy, et c'est par cette fille que nous poursuivons notre chemin. La chaîne passe ensuite par Josephthe Tornassat, Josephtha Petit Gros, Berthe Renaud et les Monod.

Les formes des noms et des prénoms se déplacent ; les générations restent. En remontant depuis Sophie Monod, nous arrivons ainsi à une femme née au milieu du XVII^e siècle, entre le monde du verre et celui des minutes. Les objets ne sont plus là pour témoigner. Les liens, eux, nous ont permis de revenir.

Les notaires avant moi

César Pavy est notaire ; Bernard l'est à son tour. La répétition du métier attire forcément mon attention. Elle ne m'oblige pas à raconter une vocation transmise pendant plusieurs siècles à travers les mariages et les changements de nom.

Ces hommes appartiennent à des institutions et à des pratiques qui ne sont pas les miennes. Je peux néanmoins reconnaître ce que leur activité demande d'attention aux personnes, aux biens et aux intentions. Il faut savoir qui s'engage, sur quoi, avec qui. Les générations suivantes leur demanderont parfois encore autre chose : de les aider à retrouver un père ou une épouse dans une minute.

Je trouve ce retour assez singulier. Les Pavy produisaient les papiers où d'autres venaient mettre de l'ordre dans leurs affaires ; nous les cherchons aujourd'hui parmi les traces laissées par leur propre famille. Ils passent du côté des personnes à identifier.

La chaîne qui les relie à moi ne porte presque plus leur nom. Elle suit Jeanne Françoise, Josephpte, Josephtha, Berthe, puis les Monod et Sophie. Sans les femmes, le rapprochement entre leurs études et la mienne disparaîtrait de la lecture. Le métier se remarque ; la filiation se travaille. Je garde le plaisir de rencontrer ces confrères anciens, en leur épargnant la responsabilité de m'avoir choisi une profession.



Allèves, le bourg, 2013.

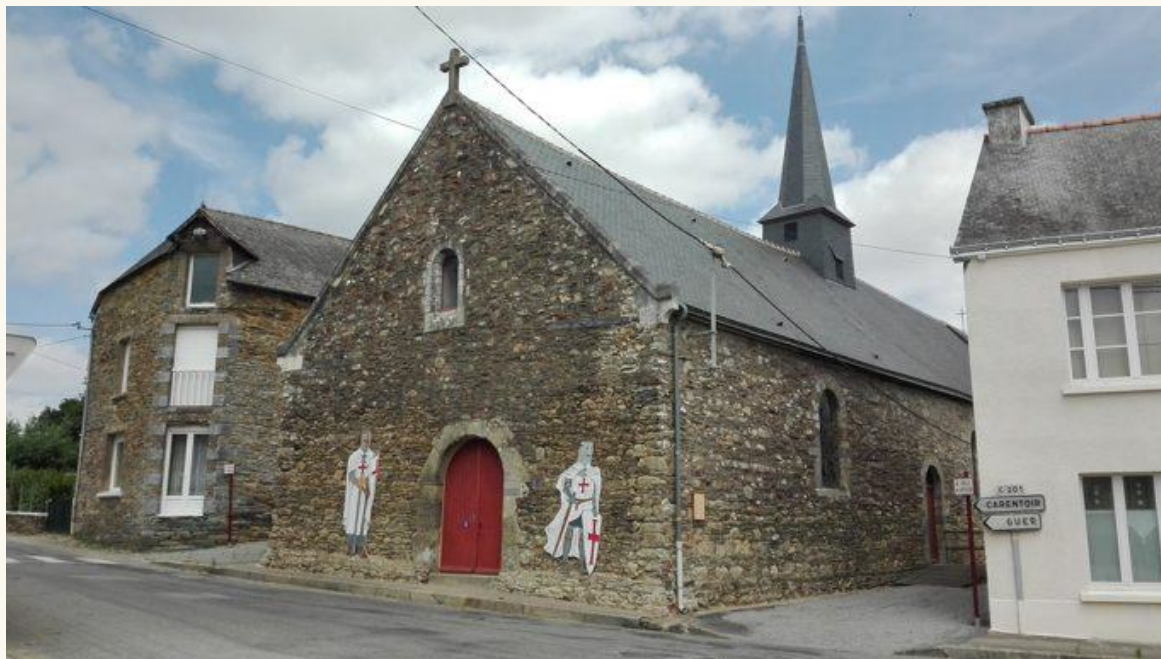
Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Jean Marcel Regairaz
- Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
- François Regairaz
- Sophie Monod
- Jean Monod
- Amédée Monod
- Berthe Renaud
- Josephta Petit Gros
- Josephte Tornassat
- Jeanne Françoise Pavy
- Bernard Pavy
- César Pavy

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Sept heures, dans la salle basse



Chapelle de Carentoir, 2017. So Leblanc, CC BY-SA 4.0. Repère du territoire des recherches Marchant ; ce bâtiment n'est pas la maison d'Arthur à Maure-de-Bretagne. Corpus familial.

Arthur Marchant fait son testament le 17 mars 1643, vers sept heures, dans la salle basse de sa maison. Il est notaire. Jeanne, sa femme, a été inhumée quatre jours plus tôt. Il demande à reposer auprès d'elle. L'heure et le souhait suffisent à donner sa présence à ce matin ; nul besoin de choisir la couleur des murs. L'homme qui recueillait les volontés des autres fait maintenant écrire les siennes. Olivier, son fils, poursuivra notre chemin.

MARCHANT ET GUISCHART

Arthur sera inhumé le 20 mars. La filiation rejoint Olivier, Raoulette Marchand, les Pérotheaux, les Delannée et les Perrault, puis les Cadet. Carentoir est un repère du territoire des recherches, non la maison du testament à Maure-de-Bretagne.

Le notaire devient testateur

Arthur Marchant est appelé le jeune. La précision devait le distinguer d'un autre Arthur ; elle devient presque émouvante lorsqu'on la retrouve auprès du testament d'un homme malade. Les noms d'usage durent quelquefois plus longtemps que l'âge auquel ils convenaient.

Le 17 mars 1643, vers sept heures, l'acte est établi dans la salle basse de sa maison. Arthur sait ce qu'est un testament. Il a fait métier de donner une forme aux volontés d'autrui ; le voici obligé de formuler les siennes.

Je ne connais pas le ton de sa voix ni la disposition de la pièce. L'heure et le lieu suffisent à me rapprocher de lui. Ce n'est plus un homme perdu au milieu d'un siècle, mais quelqu'un qui fait venir l'écriture parce qu'il a besoin de régler ce qui suivra sa mort.

Son fils Olivier est nommé. Les legs et les dispositions pieuses prennent place dans le langage du temps. Arthur ne prépare pas un récit pour ses descendants lointains. Il s'occupe de personnes et d'obligations proches. C'est cette absence de mise en scène qui donne au document sa force. Nous arrivons quatre siècles trop tard pour lui parler, mais assez tôt pour lire ce qu'il voulait faire comprendre.

Auprès de Jeanne

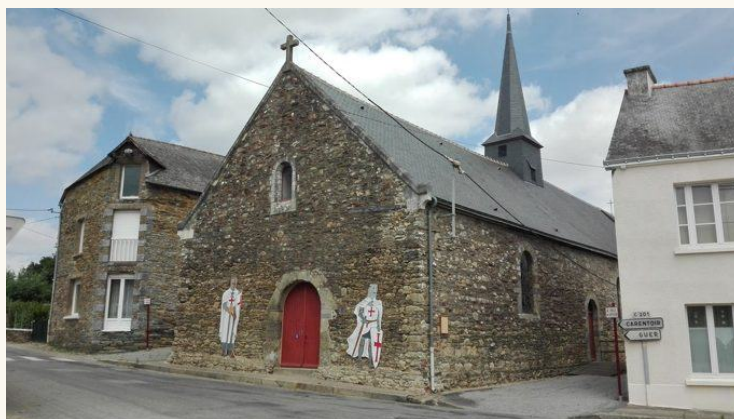
Jeanne Guischart a été inhumée le 13 mars. Arthur teste le 17 ; il sera inhumé le 20. Une semaine tient autour de ces trois dates. Le testament demande qu'il repose auprès de sa femme.

Le droit et l'affection sont ici dans la même pièce. Le souhait d'être près d'elle reçoit une forme ; les dispositions concernant Olivier en reçoivent une autre. L'acte essaie d'organiser ce qui pourra encore être accompli quand Arthur ne sera plus là pour le demander.

Nous le retrouvons par Olivier Marchant, Raoulette Marchand, Péronnelle Pérotheaux, Jeanne Delannée et les Perrault. Plus près de nous viennent Clémentine, Gabrielle Cadet et Bernard Vargues. Le testament appartient donc au côté maternel du livre.

Je reste un instant auprès de cette demande de sépulture. Parmi les noms de terres, les titres et les longues chaînes, elle a gardé une simplicité entière : un homme malade veut être enterré près de Jeanne. Le notaire a fait écrire ce que le mari souhaitait. Il n'y a rien à ajouter pour que l'on comprenne.

Arthur rejoint les Marchand, les Pérotheaux, les Delannée et les Perrault, puis les Cadet et les Vargues. Nous gardons cette route maternelle distincte de celle qui vient ensuite : les Rolland, du côté de Marguerite Toulelan.



Chapelle de Carentoir, 2017.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Ma mère
- Bernard Christian Albert Vargues
- Gabrielle Henriette Marie Cadet
- Clémentine Henriette Jeanne Marie Perrault
- Joseph Perrault
- Pierre Perrault
- Yves Perrault
- Jeanne Delannée
- Péronnelle Pérotheaux
- Raoulette Marchand
- Olivier Marchant
- Arthur Le Jeune Marchant

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Le mariage après les chroniques



Lanrodec, l'église, vers 1904-1908. Carte postale Hamon ; Archives départementales des Côtes-d'Armor, 16 FI 2253, Licence Ouverte. Vue bien postérieure aux Rolland du XVIII^e siècle. Corpus familial.

Avant les Quenecan et les Du Guesclin, voici Jan Rolland. Il épouse Janne Aliette Jouannigot à Saint-Thélo en 1627. Son nom revient ensuite parmi les témoins d'un mariage Fraboulet-Rolland. Ces présences donnent au chemin breton autre chose qu'une succession verticale : elles dessinent un entourage. En remontant depuis Marguerite Toulelan, je retrouve des personnes qui se connaissaient et se retrouvaient pour les événements des autres. La parenté médiévale passe par leur vie ordinaire.

ROLLAND ET QUENECAN

Jan est fils de Thomas Rolland et de Jeanne, également appelée Françoise, Quenecan. La carte postale de Lanrodec situe un autre lieu de la branche bretonne ; elle ne représente pas Saint-Thélo ni la cérémonie de 1627.

Un témoin nommé Jan

Jan Rolland épouse Janne Aliette Jouannigot à Saint-Thélo le 8 octobre 1627. En 1666, il apparaît comme témoin au mariage de Mathurin Fraboulet et de Marie Rolland. Le même homme est ainsi retrouvé dans deux fonctions différentes, à près de quarante ans de distance.

À Allineuc, d'autres Rolland apparaissent dans le commerce des toiles. Mathurin Rolland et Hélène Collin ont un fils Yves baptisé en 1650. Le marchand n'est pas Mathurin Fraboulet. La répétition des prénoms aurait presque l'air d'une plaisanterie si elle n'avait pas demandé tant d'heures de travail.

Jan meurt à Saint-Thélo en 1681. En remontant vers ses parents, Thomas Rolland et Jeanne, également appelée Françoise, Quenecan, nous allons quitter ces actes du XVII^e siècle pour les générations plus anciennes. Les Quenecan conduisent à Marie du Guesclin. Le Moyen Âge commence à se rapprocher.



Lanrodec, l'église, vers 1904-1908.

Revenir à Jan Rolland

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Yvonne Marguerite Huchet
- Marguerite Toulelan
- Yves Marie Toullelan
- Yves Toulelan
- Marguerite Lolieric
- François Le Bihan
- Marguerite Rolland
- Jan Rolland

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

La fonction et les murs



Château de Villebois-Lavalette. J. C. Allin, 2003, CC BY-SA 3.0. Reproduction intégrale du manuscrit, p. 144. Lieu des fonctions mentionnées pour les Béliard ; la photographie ne vaut pas titre de propriété.

Villebois-Lavalette a les murs qu'il faut pour encourager les possessifs. Je m'en tiens aux fonctions : les Béliard sont associés au commandement de la place dans le dossier familial. Le château situe leur activité, sans devenir pour autant un bien de notre succession. Par Barbe Béliard et Julie Testaud, cette famille nous rejoint jusqu'à Anne Doux. Avant d'ouvrir l'affaire Ravallac, je veux que l'on voie les personnes et le lieu qui nous y conduisent.

BÉLIARD DE BEAUPRÉ

Michel, puis Jean Béliard, sont mentionnés dans des fonctions de commandement. Hélié, frère de Michel, est le collatéral rencontré dans le dossier du régicide. La photographie montre l'état contemporain du château.

Commander n'est pas posséder

Michel puis Jean Béliard sont associés dans le dossier aux fonctions de commandement à Villebois-Lavalette. Le château donne à cette mention une silhouette que l'on retient vite. Il possède exactement le genre de murs qui poussent les familles à employer un peu trop tôt le possessif.

Je garde la distinction : exercer une fonction dans une place n'en fait pas le propriétaire. Les bâtiments situent l'autorité et le travail ; les titres de propriété constituent un autre dossier. Il est possible d'admirer le château sans déjà organiser son partage.

La fonction explique une position dans un entourage. Des décisions, des personnes et des responsabilités passent par celui qui commande. Elle ne donne pas ses revenus exacts, ses habitudes domestiques ni la pièce où il dormait. Le monument est plus visible que l'homme, et c'est justement pourquoi il faut revenir au nom de celui-ci.

Notre remontée passe par Barbe Béliard de Beaupré, Julie Testaud et les Mossion, avant de rejoindre Anne Doux et Abel Mignon. Les murs de Villebois ne sont donc pas une excursion ajoutée au Périgord par goût des châteaux. Ils se trouvent dans l'environnement d'une famille que les femmes nous ont permis de retrouver. Le paysage devient utile lorsqu'on sait par qui l'on y arrive.

Le frère de Michel

Hélie Béliard est le frère de Michel. Cette relation a plus d'importance pour notre récit que la ressemblance du château avec l'idée que nous nous faisons d'une maison ancienne. C'est Hélie que l'étude citée dans le dossier rapproche du Belliard évoqué autour de Ravillac.

Le nom nous fait passer d'une histoire locale à une affaire dont le royaume entier va subir les conséquences. Le changement d'échelle est brutal. Il ne faut pas qu'il modifie au passage les liens entre les personnes : Michel reste sur le chemin de l'ascendance ; son frère est un collatéral ; Ravillac est une relation du dossier.

Je reviens donc aux Béliard avant d'ouvrir l'interrogatoire. Sans eux, nous aurions une histoire du régicide que l'on pourrait raconter dans n'importe quel livre. Avec eux, nous avons un point de rencontre précis, situé dans un entourage familial.

C'est une des surprises de cette recherche. Un mariage et une descendance peuvent mener, plusieurs siècles plus tard, à une phrase conservée dans une affaire d'État. Le chemin n'avait pas été tracé pour produire cet effet. Il a fallu suivre Barbe et Julie, lire les noms sans se hâter vers le plus connu, puis s'arrêter lorsqu'une porte ordinaire s'est trouvée ouverte sur 1610.



Château de Villebois-Lavalette.

Villebois-Lavalette



Château de Villebois-Lavalette. J. C. Allin, 2003, CC BY-SA 3.0. Reproduction intégrale du manuscrit, p. 144. Lieu des fonctions mentionnées pour les Béliard ; la photographie ne vaut pas titre de propriété.

Le nom de Béliard dans une affaire royale



Portrait de Ravaillac dans sa prison. Anonyme, XVII^e siècle, gravure sur bois. Paris Musées / Petit Palais, GDUT10023, collection Dutuit. Reproduction CC0. Ravaillac est une relation du dossier Béliard, non un ascendant.

Le nom de Ravaillac arrive ici par une maison d'Angoumois. Hélié Béliard, frère de Michel, apparaît dans le dossier que les recherches familiales ont rapproché des interrogatoires. Après le 14 mai 1610, les visites et les paroles antérieures prennent une tout autre importance. Notre histoire touche une affaire immense, mais le lien garde sa mesure : un entourage, un parent collatéral, une rencontre historique. Ravaillac n'entre pas dans l'ascendance. Il entre dans les papiers de ceux que je recherche.

BÉLIARD ET L'AFFAIRE DE 1610

L'identification d'Hélié est rapportée à l'étude d'Amédée Callandreau citée par le dossier familial. Une relation avec le régicide n'établit ni complicité ni filiation. La gravure représente Ravaillac emprisonné.

Avant que le nom devienne le crime

Le récit situe la rencontre avant Pâques 1610. Pour celui qui lit aujourd'hui, Ravaillac est déjà le meurtrier d'Henri IV. Pour les personnes qu'il croise avant l'assassinat, l'avenir n'a pas encore donné au nom ce sens unique.

Cette différence est difficile à garder. Dès que nous savons la fin, chaque conversation semble préparer le crime. Une aide donnée à sa mère, une porte ouverte, des paroles rapportées prennent un poids qu'elles n'avaient pas nécessairement au moment où elles ont eu lieu.

L'étude d'Amédée Callandreau identifie Hélié au Belliard chez lequel Ravaillac aurait entendu des propos contre Henri IV. Le dossier renvoie à ce travail pour l'identification. Les interrogatoires donnent aux paroles du régicide une place ; ils ne nous autorisent pas à transformer tout son entourage en participants à son acte.

Je tiens à raconter cette rencontre précisément parce qu'elle supporte une lecture sobre. Un homme connaît une famille, aide une mère, reçoit ou côtoie un fils. Puis ce fils entre dans l'histoire nationale par un meurtre. Les liens antérieurs se trouvent relus à la lumière de ce qui a suivi. Ce mécanisme fait partie de l'affaire ; il ne doit pas devenir celui de notre livre.

Le visage dans la prison

La gravure conservée au Petit Palais représente Ravailiac dans sa prison. Elle appartient au XVII^e siècle ; le nom de son auteur n'est pas connu. C'est une image du personnage devenu public, retenu par l'acte qui le condamne à cette notoriété.

Je la regarde comme une représentation de son temps. Elle ne m'offre pas une photographie de la rencontre avec Hélié. Elle ne montre pas davantage le visage qu'aurait vu Barbe Béliard, et je n'ai aucune raison de les installer dans la même scène. L'image et la filiation ont chacune leur fonction.

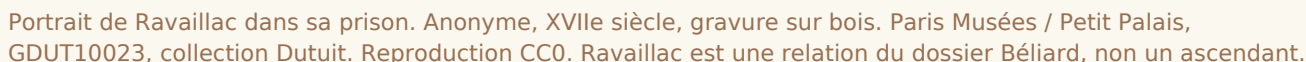
Le crime a produit une abondance de récits. Notre parenté nous donne un motif d'en ouvrir le dossier, pas le droit d'y chercher une gloire sombre. Je ne suis pas le descendant de Ravailiac. Le lien passe par les Béliard et par Hélié, frère de Michel. Cette précision laisse à l'épisode tout son intérêt : la petite histoire familiale touche une affaire immense sans que nous ayons besoin de changer quelqu'un de place.

Lorsque je referme cette page, Julie Testaud et Barbe Béliard restent les personnes qui nous ont conduits jusqu'ici. Le régicide possède assez de livres. La difficulté, dans le nôtre, était de lui donner une juste présence sans lui laisser dévorer celles qui l'avaient fait entrer.

Nous avons remonté le chemin d'Anne Doux aux Béliard. Le dossier de Ravailiac en est une rencontre historique, non une ascendance par le régicide. Nous le refermons ici pour passer au XVI^e siècle, vers les familles provençales.



Portrait de Ravailiac dans sa prison.





À la rencontre du Moyen Âge

XVI^e–XIV^e SI^ÈCLES

Les Abel et les Chabran nous ramènent à la Provence ancienne. En Bretagne, les Quenecan nous conduisent aux Du Guesclin et à la parenté du connétable.

Les Abel, avant les Mignon



Manosque, place Saint-Sauveur, début du XXe siècle. Carte postale, auteur non identifié ; domaine public selon le crédit du corpus. Vue postérieure de plusieurs siècles aux Chabran ; document de situation.

Honoré Abel est boulanger à Beaumont-de-Pertuis. Sa fille Anne, écrite Abeille, épouse l'orfèvre André Chabrand. Le pain rejoint le métal précieux par un mariage, puis la ligne descend vers les Michel et Célestine. Le prénom du graveur Abel Mignon n'intervient pas dans cette branche provençale. Je le précise avant que les deux Abel ne décident de se faire passer pour la même histoire. Les patronymes ouvrent parfois des portes ; ils savent aussi nous distraire.

ABEL ET ABEILLE

Honoré est fils de Gabriel Abel. Anne Abeille et André Chabrand sont les parents de Damian. La carte postale montre Manosque, ville des orfèvres Chabran, et non le four d'Honoré à Beaumont-de-Pertuis.

Le pain à Beaumont-de-Pertuis

Honoré Abel est boulanger à Beaumont-de-Pertuis. Son père se nomme Gabriel. Nous avons quitté le graveur Abel Mignon depuis plusieurs générations ; il faut résister au plaisir de réunir les deux Abel comme si le prénom du premier avait attendu le patronyme du second.

Le métier d'Honoré ramène cette branche provençale à une activité quotidienne. Le pain doit être fait, vendu, recommencé. Je ne connais ni son four ni sa clientèle. Je connais le métier et le lieu, ce qui est déjà plus que le seul alignement d'un père et d'un fils.

Sa fille Anne apparaît sous la forme Abeille. Elle épouse André Chabrand, orfèvre. Les graphies ont leur histoire ; la relation est celle établie par les recherches familiales. Le dossier les conserve sans uniformiser silencieusement tous les noms.

La boulangerie et l'orfèvrerie se rencontrent donc par une femme. On pourrait donner à la matière précieuse toute la lumière et reléguer le pain dans une note. Je préfère garder les deux. Les familles ne vivaient pas seulement de ce qui brillait. Il fallait aussi revenir le lendemain avec ce que les gens mangeaient. Dans un livre où nous croisons un ministre et un connétable, Honoré a toute sa place au travail.

Anne fait changer le nom

Anne Abeille épouse André Chabrand. Leur fils Damian appartient à la suite qui mène à Claude, Augustin, Marie Chabran puis aux Michel. En remontant depuis Célestine, nous retrouvons donc cette femme à la rencontre de deux métiers et de deux patronymes.

La forme Abeille pourrait distraire. Elle a quelque chose de plus imagé qu'Abel, et l'on serait tenté d'en chercher immédiatement une explication pittoresque. Les actes n'ont pas toujours la politesse de raconter pourquoi ils écrivent autrement. Les personnes se suivent d'abord par leurs liens, leurs lieux et leur entourage.

Le nom Chabran deviendra aussi Chabrand selon les mentions. La lettre finale n'ajoute pas une génération. Le chercheur apprend à être assez souple pour reconnaître, assez attentif pour ne pas confondre. C'est une discipline moins spectaculaire que la découverte d'un blason, mais elle ouvre souvent la même porte.

Pour moi, le chemin continue vers Jean Baptiste André Michel, Rosalie Gros et leur fille Célestine. Célestine épouse François Regairaz à Toulon. Le nom que je porte rassemble ainsi, derrière son origine savoyarde, cette Provence de boulangers et d'orfèvres. Les familles ont gardé leurs relations beaucoup plus longtemps que leurs lettres ne sont restées immobiles.



Manosque, place Saint-Sauveur, début du XXe siècle.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Jean Marcel Regairaz
- Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
- Célestine Élis Marie Rosalie Michel
- Jean Baptiste André Michel
- Pierre Noël Michel
- Laurent Joseph Michel
- Pierre Michel
- Marie Chabran
- Augustin Chabrand
- Claude Chabrand
- Damian Chabrand
- Anne Abeille
- Honoré Abel

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

L'or devient de la terre



Manosque, place Saint-Sauveur, début du XXe siècle. Carte postale, auteur non identifié ; domaine public selon le crédit du corpus. Vue postérieure de plusieurs siècles aux Chabran ; document de situation.

À Manosque, les Chabran arrivent dans les actes avec un métier : orfèvre. Nicolas l'exerce, puis André. Plus loin, Augustin est qualifié de travailleur. Le changement donnerait volontiers l'idée d'une fortune perdue ; nous n'avons pas les comptes pour l'affirmer. Je préfère suivre les ménages. Melchionne Bleyn apporte un entourage de marchands, Anne Abeille celui d'un boulanger. Derrière la matière précieuse, il y a toute une ville de relations qui finit par rejoindre mon nom savoyard.

CHABRAN ET BLEYN

Le mariage de Nicolas Chabran et de Melchionne Bleyn est donné en 1554. La suite passe par André, Damian, Claude, Augustin et Marie Chabran, puis les Michel. Aucune œuvre d'orfèvrerie n'est attribuée sans poinçon ou document.

Melchionne et les marchands

Nicolas Chabran épouse Melchionne Bleyn en 1554, d'après le relevé conservé dans le dossier. Elle vient d'une famille de marchands ; un parent est chanoine à Forcalquier. Le mariage place l'orfèvre dans un entourage qui ne se réduit pas à son établi.

Manosque, Valensole, Forcalquier : les lieux dessinent une Provence de relations, de métiers et d'alliances. Le métal précieux donne envie d'entrer dans l'atelier. Les noms de Melchionne et de ses proches rappellent que la vie d'un artisan se joue aussi ailleurs, dans les maisons où il se marie et dans les personnes avec lesquelles il compte.

Je ne connais pas les pièces sorties des mains de Nicolas. Il serait facile de lui attribuer une coupe conservée dans une église, pourvu qu'elle ait le bon siècle. Ce serait beaucoup demander au silence d'un poinçon. Le métier nous est donné ; les œuvres restent à retrouver.

La matière engage pourtant des gestes et une responsabilité. On reçoit, on pèse, on transforme. La valeur de ce qui est confié ne disparaît pas parce que le travail est beau. Voilà un monde où le goût et le compte ne sont pas ennemis. Je peux m'y intéresser en notaire sans prétendre qu'un orfèvre du XVI^e siècle préparait déjà mes préférences.

Après les orfèvres

André exerce lui aussi l'orfèvrerie. Puis le chemin passe par Damian, Claude et Augustin. À cette dernière génération, le vocabulaire se rapproche du travail de la terre. Marie Chabran, fille d'Augustin, naît en 1697.

Le changement inviterait à raconter une fortune perdue. Nous aurions l'or au commencement, la terre à la fin, un mouvement assez net pour faire un titre. Il manque seulement les éléments qui permettraient de l'affirmer : les biens, les dettes, les revenus et les raisons des choix. Je préfère laisser aux métiers leur différence sans transformer cette différence en faillite.

Marie nous conduit aux Michel. Une nouvelle fois, la continuité change de nom. Elle rejoindra les générations qui aboutissent à Célestine, puis le mariage toulonnais de 1885. En remontant, nous avons parcouru le chemin inverse : du nom Regairaz aux Michel, des Michel aux Chabran, des Chabran aux artisans de Manosque.

Ce détour provençal me plaît parce qu'il corrige une illusion très commune. Un nom paraît désigner un pays ; l'ascendance en ouvre plusieurs. On se croit de quelque part, et l'on découvre que cette réponse avait seulement besoin d'être agrandie. Les Bauges restent à leur place. Manosque vient s'asseoir à côté, avec Melchionne et les outils dont nous n'avons pas retrouvé l'inventaire.



Manosque, place Saint-Sauveur, début du XXe siècle.

Remonter le fil

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Jean Marcel Regairaz
- Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
- Célestine Élis Marie Rosalie Michel
- Jean Baptiste André Michel
- Pierre Noël Michel
- Laurent Joseph Michel
- Pierre Michel
- Marie Chabran
- Augustin Chabrand
- Claude Chabrand
- Damian Chabrand
- André Chabrand
- Nicolas Chabran

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Marie change le nom du chemin



Armes attribuées à la famille du Guesclin. Dessin vectoriel de Kontributor, Wikimedia Commons, « Blason famille fr du Guesclin 2.svg », CC BY-SA 4.0. Reproduction sans modification du dessin. Cet écu n'est pas présenté comme celui de toutes les familles du livre.

Marie du Guesclin épouse Lancelot Quenecan. Le nom change ; notre chemin continue. Deux Louis, puis Yvon, puis Jeanne nous conduisent aux Rolland que nous avons déjà rencontrés. Le blason attire le regard, mais ce sont les personnes qui permettent d'arriver jusqu'à lui. Je les garde ensemble sur la page. Le connétable n'est plus très loin, sur sa branche collatérale. La nôtre passe par Marie et par les femmes qui ramènent les siècles jusqu'à Yvonne Huchet.

DU GUESCLIN ET QUENECAN

Marie est fille de Jean, après Guillaume et Olivier du Guesclin dans la filiation familiale. Ses armes ne sont pas présentées comme celles des Quenecan ou de l'auteur. Le raccord détaillé est donné dans le schéma voisin.

Deux Louis ne font pas une faute

Entre Marie du Guesclin et les Rolland se trouvent les Quenecan. Le tableau familial donne deux Louis successifs, puis Yvon, époux de Marguerite Euzan. La répétition du prénom n'est pas un doublon à supprimer : elle correspond à deux personnes, l'une après l'autre.

Yvon est le père de Jeanne, également appelée Françoise dans l'export, qui épouse Thomas Rolland. Leur fils Jan nous a accueillis à Saint-Thélo. En remontant, nous passons donc de Jan à ses parents, de Jeanne à Yvon, puis aux deux Louis et au foyer de Lancelot Quenecan et de Marie du Guesclin.

Marie fait changer le patronyme du chemin. Elle est fille de Jean ; avant lui se trouvent Guillaume et Olivier. Le nom Du Guesclin apparaît enfin, mais il n'a pas créé la parenté au moment où il devient reconnaissable. Les Quenecan, les Rolland, les Le Bihan et les Toulelan l'avaient gardée jusque dans les générations proches.

Je m'arrête sur ces personnes moins connues parce qu'elles rendent possible la rencontre spectaculaire. Une histoire familiale qui sauterait directement de ma grand-mère au connétable perdrait précisément ce qui la distingue d'un récit historique ordinaire. Il fallait tous ces gens pour arriver jusque-là. Les deux Louis compris.



Armes attribuées à la famille du Guesclin.

Des Toulelan aux Du Guesclin

Filiation établie par les recherches de Fabian Regairaz

- Fabian Regairaz
- Mon père
- Yvonne Huchet
- Marguerite Toulelan
- Yves Marie Toulelan
- Yves Toulelan
- Marguerite Lolieric
- François Le Bihan
- Marguerite Rolland
- Jan Rolland
- Jeanne / Françoise Quenecan
- Yvon Quenecan
- Louis Quenecan
- Louis Quenecan
- Marie du Guesclin
- Jean du Guesclin
- Guillaume du Guesclin
- Olivier du Guesclin
- Bertrand de Vauruzé × Thomasse Le Blanc

Une personne par étape. Lecture du présent vers les générations anciennes. Les conjoints sont indiqués ensemble lorsqu'ils forment un même foyer.

Une épée dans les mains du roi



Jean Fouquet, Mort de Bertrand du Guesclin, vers 1455–1460. Grandes Chroniques de France, BnF, Français 6465, f. 456. Domaine public ; reproduction Wikimedia Commons. Scène de 1380, peinte au XVe siècle.

Le connétable reçoit une charge en 1370 et meurt dix ans plus tard. Les images de Fouquet racontent ce temps depuis le siècle suivant. Elles ne sont pas des instantanés ; elles montrent déjà une mémoire organisée. La miniature de la mort rapproche le personnage du lit autour duquel on se tient. Après les campagnes, il reste un homme dont la vie s'achève. Je le rencontre par une parenté ; l'enluminure me permet de regarder comment on a voulu le transmettre.

BERTRAND DU GUESCLIN

Connétable de Charles V à partir de 1370, mort devant Châteauneuf-de-Randon en 1380. La miniature de Jean Fouquet est peinte vers 1455–1460. Le connétable est un parent collatéral, non un ascendant direct.

L'épée est une fonction

En 1370, Charles V fait de Bertrand du Guesclin son connétable. Une miniature de Jean Fouquet, peinte au siècle suivant, représente la remise de l'épée. Le geste est lisible : le pouvoir confie une charge, et l'image lui donne une forme que le lecteur peut immédiatement comprendre.

La peinture n'a pas été réalisée le jour de la cérémonie. Elle appartient à la manière dont le XVe siècle raconte le règne précédent. Ce décalage ne la rend pas inutile ; il lui donne deux dates à considérer, celle de l'événement et celle de sa représentation.

Le titre de connétable place Bertrand au service militaire du roi à un niveau exceptionnel. Il ne se partage pas dans les générations suivantes. Je n'en cherche donc aucune trace dans une succession familiale. Nous recevons une parenté, pas une délégation de commandement.

J'aime regarder ce moment après avoir suivi les mariages et les métiers plus proches. Le changement d'échelle est considérable. Le même livre est passé d'une signature au bas d'un acte à une épée entre les mains du souverain. Il reste pourtant fidèle à sa question : qui est cet homme par rapport à nous ? Un collatéral de la branche que nous remontons. Sa charge le rend célèbre ; elle ne déplace pas la filiation.

La place à Saint-Denis

Bertrand meurt en 1380 devant Châteauneuf-de-Randon. Charles V veut que son corps soit conduit à Saint-Denis. L'honneur inscrit le serviteur du roi dans un lieu où la mémoire royale se montre durablement.

Le gisant donne au corps une présence ordonnée : l'armure, les mains en prière, la pierre. Il ne nous rend pas l'homme tel qu'il traversait une journée. Il construit une image de celui qui doit rester. Une sculpture funéraire parle aussi à ceux qui passeront devant elle.

La miniature de la mort, peinte par Fouquet vers 1455–1460, appartient au même travail de transmission, par un autre moyen. Le personnage a déjà quitté sa vie pour entrer dans les représentations qui la racontent. Les siècles suivants continueront à lui donner des visages et des gestes.

Je ne cherche pas une ressemblance familiale dans ces images. Ce serait faire demander à la pierre et à la peinture ce que les actes et les filiations ont établi autrement. Je les regarde pour comprendre la place faite à Bertrand dans la mémoire du royaume. Puis je reviens à Vauruzé, à Thomasse Le Blanc et à Olivier. Le tombeau garde le connétable ; ces noms gardent notre chemin.

Nous avons vu la fin de sa vie et la charge reçue dix ans auparavant. En reculant encore jusqu'en 1364, nous retrouvons la victoire qui contribue à le placer auprès de Charles V : Cocherel.



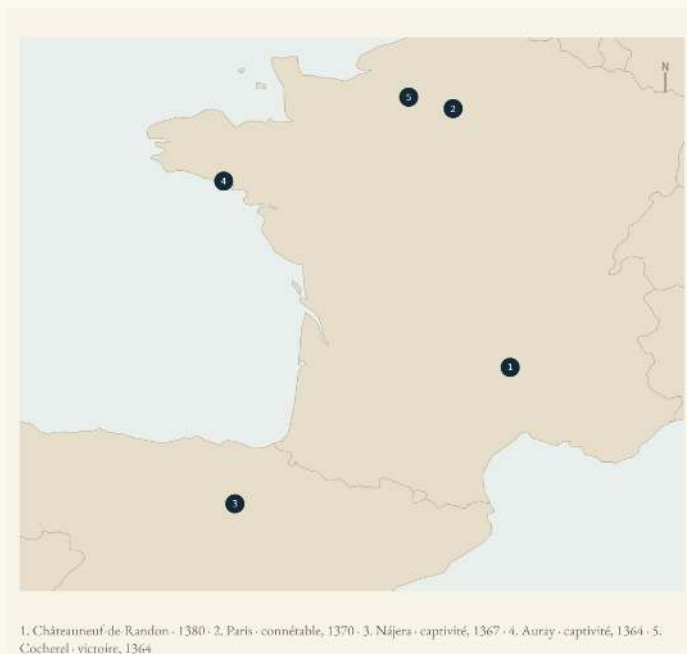
Jean Fouquet, Mort de Bertrand du Guesclin, vers 1455–1460.

La fin du connétable



Jean Fouquet, Mort de Bertrand du Guesclin, vers 1455–1460. Grandes Chroniques de France, BnF, Français 6465, f. 456. Domaine public ; reproduction Wikimedia Commons. Scène de 1380, peinte au XVe siècle.

Trois jours avant le sacre



Carte de situation issue du manuscrit familial. Fond Natural Earth, domaine public. Liaisons schématiques, sans restitution d'un itinéraire.

Cocherel, Auray, Najera : une carrière militaire ne se résume pas à une victoire. En 1364, Bertrand gagne la bataille qui précède de trois jours le sacre de Charles V ; la même année, il est prisonnier à Auray. Les rançons rappellent que la guerre se paie aussi après le combat. Je garde ces revers auprès de ses succès. Ils rendent à l'homme une vie plus agitée que celle de sa statue. La carte suit ses campagnes, sans déplacer notre propre branche derrière lui.

LES CAMPAGNES DU CONNÉTABLE

Cocherel et Auray en 1364 ; Najera en 1367 ; nomination comme connétable en 1370 ; mort en 1380. Repères historiques du collatéral illustre, distincts des migrations de la famille de Vauruzé.

Cocherel avant le sacre

Le 16 mai 1364, Bertrand remporte à Cocherel une victoire pour Charles V. Le sacre du roi a lieu trois jours plus tard. Le rapprochement des dates donne à la bataille une place particulièrement forte dans le commencement du règne.

Les adversaires réunissent les forces de Charles de Navarre et des alliés anglais. La guerre ne se laisse donc pas résumer par deux pays uniformément rangés face à face. Un chef breton commande pour le roi de France contre un entourage où les intérêts du souverain navarrais croisent ceux d'autres combattants.

Je garde la victoire dans le récit parce qu'elle appartient à la vie de cet homme et explique une part de sa place auprès du roi. Elle n'ajoute rien aux mérites de ses cousins modernes. L'histoire familiale donne accès à un personnage ; elle ne permet pas de lui emprunter ses succès. Heureusement, elle ne nous demande pas non plus de reprendre ses batailles.

Le prix d'un prisonnier

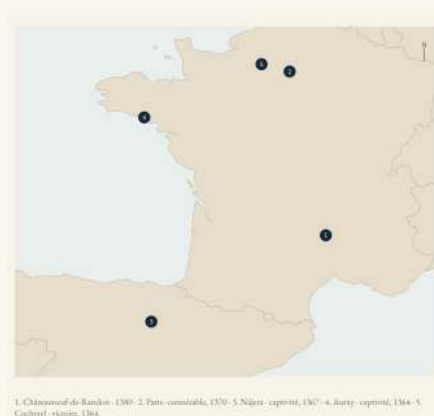
La carrière comprend des défaites et des captivités. Auray en 1364, puis Nájera en 1367, empêchent de la réduire à une marche sans interruption vers la charge de connétable. L'homme que les images montrent victorieux a aussi dû attendre que sa liberté se négocie.

Les rançons appartiennent à cette guerre. La valeur d'un prisonnier n'est pas seulement militaire ; elle devient une somme à obtenir, un engagement à réunir, un problème pour ceux qui veulent le faire revenir. Derrière l'armure se trouvent des moyens financiers et des accords. Le notaire finit décidément par retrouver de quoi s'occuper.

L'épisode castillan place Bertrand dans le conflit entre Pierre Ier et Henri de Trastamare. Il éloigne le récit de la Bretagne, sans transporter avec lui tous les membres de sa famille. Nous pouvons suivre un collatéral en campagne sans prétendre que la branche de Vauruzé l'a accompagné.

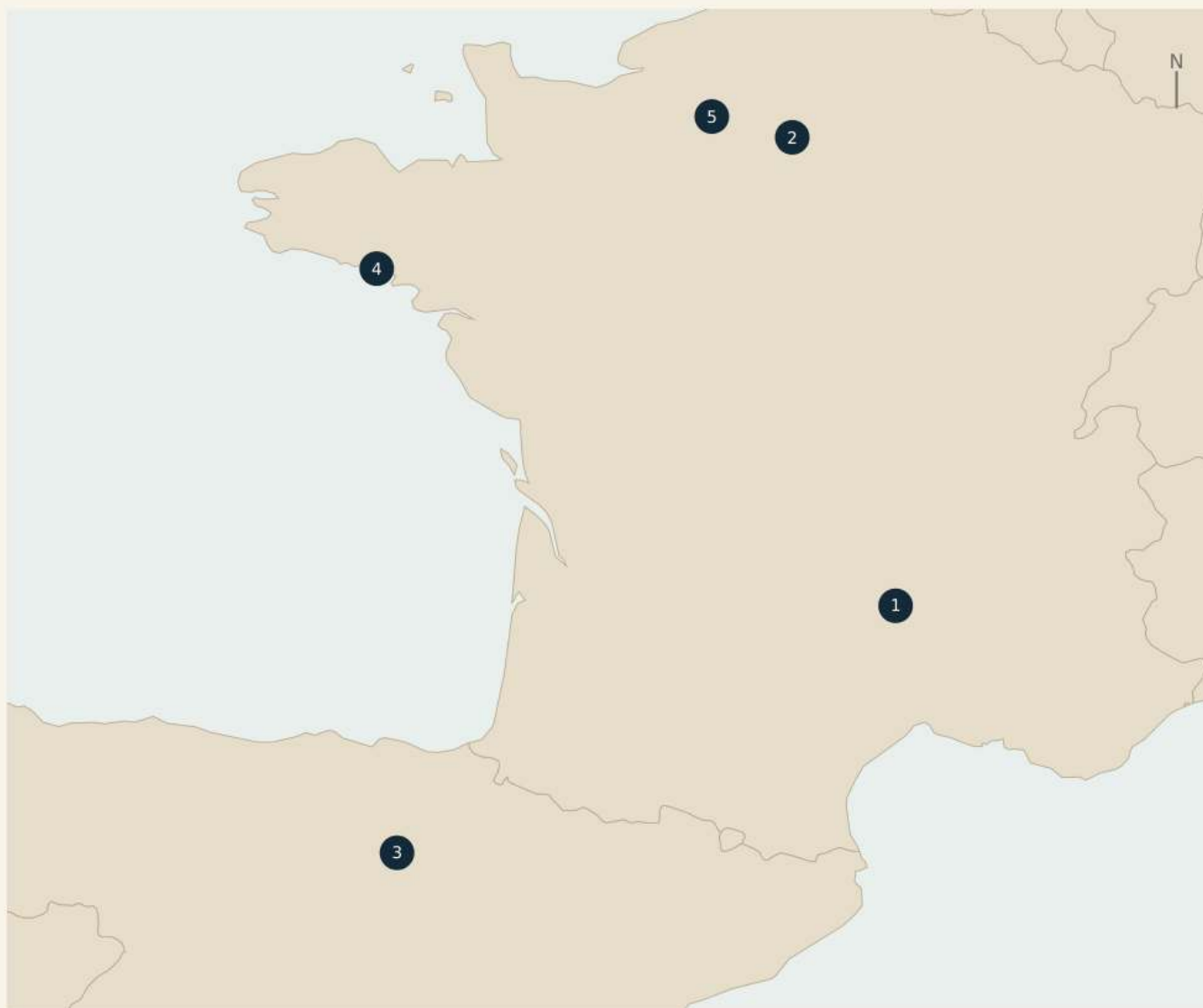
Je trouve utile de garder la captivité auprès de Cocherel. La célébrité simplifie les vies lorsqu'elle ne retient que ce qui prépare la statue. Une attente et une rançon rendent au personnage une situation moins maîtrisée. Nous avons rencontré des familles obligées de prévoir leurs ressources ; la guerre, même lorsqu'elle devient une épopée, n'échappe pas entièrement à cette nécessité.

Avant le connétable et avant les victoires, il y a une famille où deux Bertrand portent le même prénom. C'est là que notre remontée doit s'achever, en rendant à chacun sa place.



Carte de situation issue du manuscrit familial.

Reculer dans une vie militaire



1. Châteauneuf-de-Randon · 1380 · 2. Paris · connétable, 1370 · 3. Nájera · captivité, 1367 · 4. Auray · captivité, 1364 · 5. Cocherel · victoire, 1364

Repères de la carrière du connétable, distincts des migrations de la famille. Fond Natural Earth, domaine public.

Deux Bertrand, une famille



Armes attribuées à la famille du Guesclin. Dessin vectoriel de Kontributor, Wikimedia Commons, « Blason famille fr du Guesclin 2.svg », CC BY-SA 4.0. Reproduction sans modification du dessin. Cet écu n'est pas présenté comme celui de toutes les familles du livre.

Au bout de la remontée, deux hommes portent le prénom de Bertrand. Le plus célèbre est connétable ; celui dont nous descendons est son oncle, seigneur de Vauruzé, époux de Thomasse Le Blanc. Je ne voudrais pas que les statues nous fassent prendre le mauvais chemin au dernier carrefour. Olivier, Guillaume, Jean et Marie prolongent notre ligne. Après tant de métiers et de départs, nous arrivons ici par une suite de personnes, et non par la seule puissance d'un grand nom.

LA BRANCHE DE VAURUZÉ

Robert II, père du connétable, et Bertrand de Vauruzé sont frères dans la filiation familiale. Olivier, fils de Vauruzé et de Thomasse Le Blanc, est donc cousin du connétable. L'écu illustre la famille Du Guesclin, sans conférer de titre actuel.

Celui qui n'a pas la statue

Robert II du Guesclin est le père du connétable. Son frère Bertrand, seigneur de Vauruzé, épouse Thomasse Le Blanc. C'est ce second Bertrand qui se trouve sur notre chemin, par son fils Olivier.

Il possède un désavantage évident : son neveu a pris une avance considérable dans les livres d'histoire. Le même prénom facilite encore la confusion. On voit Bertrand du Guesclin, on croit reconnaître le héros, et la généalogie se retrouve avec un parent qu'elle n'avait pas demandé.

Je préfère présenter Vauruzé avec Thomasse. Le couple rend le chemin plus net que le seul nom masculin. Olivier vient ensuite ; puis Guillaume, Jean et Marie. Les Quenecan reprendront le fil, suivis des Rolland et des générations qui rejoignent Marguerite Toulelan.

Les armes reproduites à la fin de cette séquence appartiennent à la famille Du Guesclin. Elles donnent une présence graphique au nom, mais elles ne remplacent pas ces relations. Un beau blason peut tenir en une image ce qui réclame de longues explications ; il ne faut pas lui laisser suggérer que tous ceux qui descendent d'une branche ont porté les mêmes qualités, les mêmes biens ou les mêmes droits. Vauruzé a ici une place plus simple et plus décisive : il est celui par lequel nous sommes arrivés.

Au bout de la remontée

Je suis parti de noms que je pouvais prononcer sans ouvrir un dossier. J'arrive auprès de personnes dont il a fallu retrouver les liens, comparer les mentions, suivre les changements de famille. Entre les deux, la distance ne se mesure pas seulement en siècles.

Il y a les métiers que nous ne pratiquons plus, les maisons dont nous n'avons qu'une adresse, les femmes connues par un contrat, les enfants rencontrés au moment où leur mère meurt. Il y a aussi des feuilles que l'on peut regarder au musée et un personnage que l'on connaissait déjà avant de découvrir sa place dans la parenté.

Je voulais que le connétable arrive après ces personnes. Son nom peut attirer vers le livre ; il ne doit pas empêcher de se souvenir d'Anna, de Sophie ou d'Anne Gilliard. Elles n'avaient pas moins de vie sous prétexte qu'on leur a élevé moins de monuments.

À mes enfants, je ne laisse aucune profession à reprendre ni aucun ancêtre à préférer. On peut appartenir à cette histoire et choisir son propre nom de scène, son métier, ses départs. Laurent et moi avons déjà fourni quelques exemples d'indiscipline. Si ces pages donnent un jour envie de demander à quelqu'un de raconter sa vie, elles auront trouvé un usage qui me plaît. Les archives savent attendre. Les personnes à qui l'on peut encore poser des questions, beaucoup moins.



Armes attribuées à la famille du Guesclin.

Les deux Bertrand

Un collatéral illustre · la branche de Vauruzé dans l'ascendance



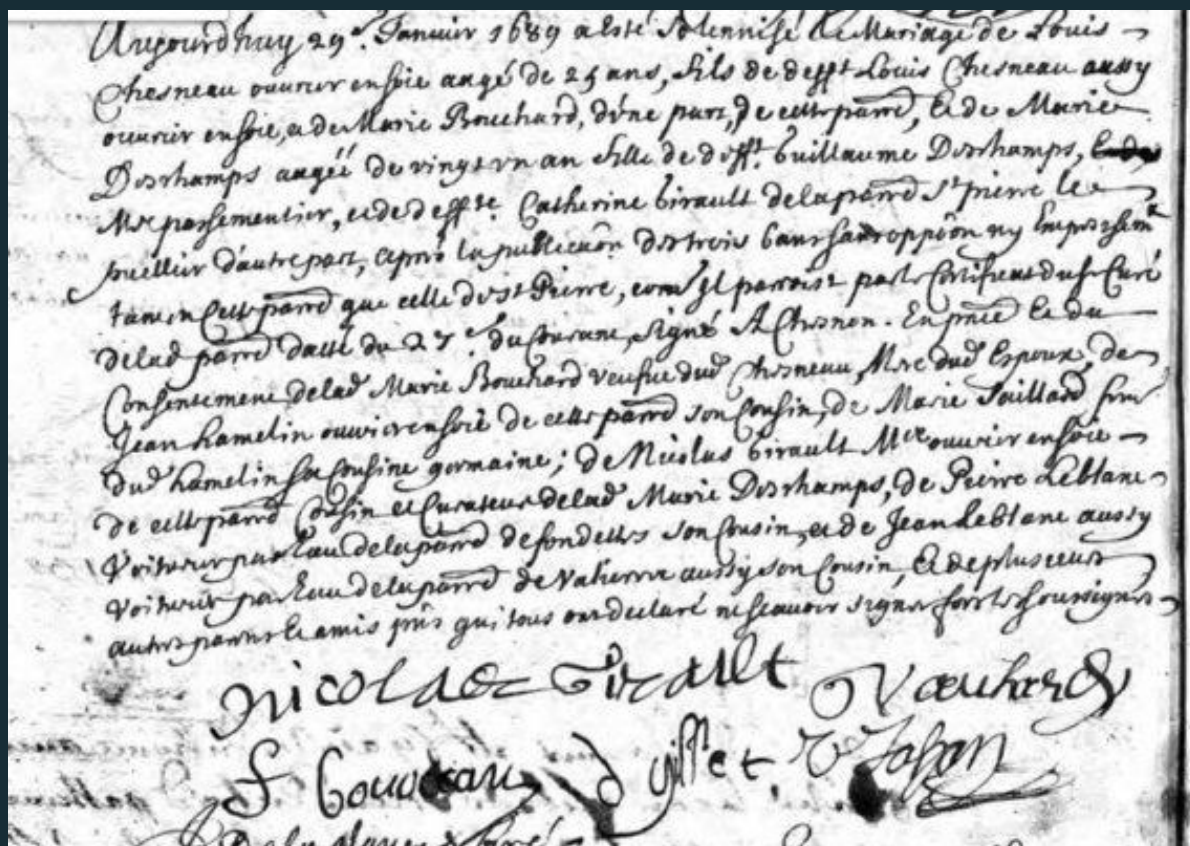
Depuis Olivier : Guillaume → Jean → Marie du Guesclin × Lancelot Quenecan. Puis les Quenecan, les Rolland, les Le Bihan et les Toulelan rejoignent Yvonne Huchet, ma grand-mère paternelle.

Schéma de parenté d'après les recherches de Fabian Regairaz, confirmées pour cette édition. La phrase de descendance est une synthèse de branche, non une liste exhaustive des générations.

Le nom et les armes



Armes attribuées à la famille du Guesclin. Dessin vectoriel de Kontributor, Wikimedia Commons, « Blason famille fr du Guesclin 2.svg », CC BY-SA 4.0. Reproduction sans modification du dessin. Cet écu n'est pas présenté comme celui de toutes les familles du livre.



Retrouver les chemins

Sources · filiations · atlas · images

Trente ans de travail

Les recherches de Fabian Regairaz constituent le socle généalogique de cette édition. Les filiations et les parentés expressément confirmées par l'auteur sont reçues comme établies. Les textes distinguent ascendance directe, cousinage, alliance et rencontre historique.

Cette édition reprend les quarante récits du PDF de 200 pages. Leurs ouvertures ont été réécrites et illustrées, les répétitions les plus visibles allégées, les encarts familiaux ajoutés. Les images supplémentaires proviennent de l'édition familiale antérieure de 262 pages. Les crédits hérités sont conservés ; leur présence ne signifie pas que chaque original ou chaque licence a été contrôlé à nouveau.

Les références à l'« ancien livre » renvoient à l'édition antérieure. Les références à l'« arbre » sont celles transmises par les notes familiales. Les originaux non reproduits ne sont pas présentés comme nouvellement consultés. Quelques divergences de dates ou d'identification restent signalées dans les notices, sans ajout de faits pour combler les lacunes.

La remontée générale va du narrateur au Moyen Âge. Chaque vie peut être racontée dans son ordre naturel. Les arbres gardent le lien vers le narrateur ; les cartes situent les lieux et ne fabriquent pas les trajets manquants.

Les portraits appartiennent à des personnes identifiées dans le corpus. Les vues de villages et de châteaux sont légendées comme documents de contexte lorsqu'aucune maison familiale n'est localisée. Aucun visage d'ancêtre, acte ou blason nouveau n'a été inventé.

Les pièces derrière les pages

01. Quatre chemins, une famille · p. 9

Arbre, premières générations ; ancien livre p. 218-225. État civil détaillé des personnes vivantes volontairement omis de cette édition publique. Développement : Manuscrit p. 218–225 : parents, frère et pseudonymes.

02. Une enseigne sur l'autre rive · p. 13

Ancien livre p. 135-139, fascicule Robert Vargues cité ; export Sosa 12, décès à Alger en 1948. Date du jardin d'Essai : vers 1939 selon la légende familiale. Développement : Manuscrit p. 135–139 : rue Sadi-Carnot, Ker Armor, jardin d'Essai.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Bernard Christian Albert Vargues → Louis Albert Henri Vargues

03. Le grenier a de l'avance · p. 18

Ancien livre p. 130-134, souvenirs de Robert Vargues cités et photographie légendée 1926. Arbre, Sosa 12-13 et 6. Témoignage familial, non relevé architectural. Développement : Manuscrit p. 130–134 : maison de Rennes.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Bernard Christian Albert Vargues → Louis Albert Henri Vargues

Les pièces derrière les pages

04. Les deux Yvonne · p. 23

Ancien livre p. 200-206 ; alliance Jacques Bouisset-Yvonne Mignon selon dossier familial. Modèles des affiches : histoire de Firmin Bouisset, sources publiques ; mariage Développement : Manuscrit p. 200–206 : Bouisset et les deux Yvonne.

05. Anna, de son nom · p. 27

Arbre Sosa 15, 14 et 7 ; ancien livre p. 214-216. Mésalliance, exclusion et graphie Galand : souvenirs familiaux ; livret de famille absent.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Anna Nathalie Galano

06. Abel, au travail · p. 31

Arbre Sosa 28-29, 56-57, 14 ; Paris Musées, notices PPG2777, PPG1752(2), PPG2966, PPG1752(1). Ancien livre p. 190-213. Développement : Manuscrit p. 190–213 : foyer, photographies et œuvres Mignon.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon

Les pièces derrière les pages

07. Le nom prend le large · p. 40

Arbre, Sosa 16-17, 8-9, 4 ; ancien livre, p. 47-50. 2/4 novembre 1886 : divergence naissance/déclaration à résoudre sur original ; le récit ne fixe que l'année. Développement : Manuscrit p. 47-50 : Marguerite Mercier et métiers du Cambrésis.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Jean Marcel Regairaz → Marcel Baptistin Alexandre Regairaz → François Regairaz

08. Un tailleur quitte Gourdon · p. 45

Arbre, Sosa 24-25, 48-51, 12 ; ancien livre p. 117-121. Mort de Louise en janvier 1889 d'après récit familial, non portée dans sa notice de l'export. Développement : Manuscrit p. 117-129 : Raymond, Andrée, Bohu et Rigolettes ; traditions de la maison distinguées des actes.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Bernard Christian Albert Vargues → Louis Albert Henri Vargues → Raymond Germain Vargues

09. Louise a six ans · p. 49

Ancien livre p. 192-193 : tradition familiale. Arbre Sosa 29. Le siège et la Commune sont distincts ; lieu, jour et témoins de l'anecdote non établis.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Louise Chesneau

Les pièces derrière les pages

10. François a dix ans · p. 53

Arbre, Sosa 32-33 et 16 ; ancien livre, p. 44-45. Décès de Sophie et neuf naissances d'après le dossier cité ; aucune cause médicale établie.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Jean Marcel Regairaz → Marcel Baptistin Alexandre Regairaz → François Regairaz → Sophie Monod

11. Deux personnes pour apprendre à lire · p. 57

Arbre, Sosa 54-55, 27, 13 ; ancien livre p. 114-115. Anecdote impériale retirée du corps du livre : protagoniste non identifié.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Bernard Christian Albert Vargues → Gabrielle Henriette Marie Cadet → Clémentine Henriette Jeanne Marie Perrault → Joseph Perrault

12. Le moulin, puis les jardins · p. 61

Arbre, Sosa 40-43, 20-21, 10-11, 5 ; ancien livre p. 77-80. Professions selon notices, absence d'actes originaux joints.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Yvonne Marguerite Huchet → Lucien Huchet → Charles Désiré Huchet → Charles Ferdinand Huchet

Les pièces derrière les pages

13. La brodeuse signe · p. 65

Arbre Sosa 118-119, 59, 29 ; ancien livre p. 184-185. Mariage 1829, profession de sépulteur dès 1851 et signature de 1862 selon relevés, originaux non joints.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Louise Chesneau → Pauline Lavocat → Jeanne-Marie Priou

14. Des Rolland aux Toulelan · p. 68

Arbre, Sosa 11, 22-23, 44-45, 88-91, 178, 357, 714 ; ancien livre p. 53-80. Filiation Toulelan–Rolland–Quenecan–Du Guesclin établie par les recherches de Fabian Regairaz.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Yvonne Marguerite Huchet → Marguerite Toulelan

15. L'armurier et l'instituteur · p. 71

Manuscrit p. 181–184 ; export Sosa 227, 226, 113, 112, 56. Filiation familiale établie par Fabian Regairaz. Développement : Manuscrit p. 181–185 : alliances Langlade, Puytorac, Mignon.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon → François Adrien Mignon → Marguerite Émilie Puytorac → Françoise de Langlade

Les pièces derrière les pages

16. Épicaris, deux mariages · p. 76

Arbre, Sosa 71, 70, 35, 34 et 17 ; ancien livre, p. 41-43. Dates détaillées selon relevés familiaux ; actes non reproduits.
Développement : Manuscrit p. 41-43 : Bounaud et Joseph Alexandre Ciceron.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Jean Marcel Regairaz → Marcel Baptistin Alexandre Regairaz → Célestine Élis
Marie Rosalie Michel → Rosalie Alexandrine Gros → Marguerite Catherine Epicaris Ciceron

17. Claudine laisse deux traces · p. 80

Arbre, Sosa 270-271, 135, 67, 33 ; ancien livre, p. 37-40 et 231. Mariage de 1779 et succession de 1807 cités, originaux non joints.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Jean Marcel Regairaz → Marcel Baptistin Alexandre Regairaz → François Regairaz
→ Sophie Monod → Claudine Bouvard → Péronne Jolens → Claudine Boisson

18. Marie arrive du Limousin · p. 84

Arbre, Sosa 333, 332, 166, 83, 41 ; raccord 666-667 établi par les recherches de Fabian Regairaz. Ancien livre : cette branche n'avait pas de récit propre.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Yvonne Marguerite Huchet → Lucien Huchet → Charles Désiré Huchet → Marie
Emerance Dumazinelle → Madeleine Sophie Chesneau → Jacques Chesneau → Marie Galliot

Les pièces derrière les pages

19. Ce qui arrivait de Pékin · p. 87

BnF, Patrimoines partagés France–Chine, dossier Henri Bertin ; échanges avec la mission française de Pékin. Parenté : recherches de Fabian Regairaz.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon → François Adrien Mignon → Marguerite Émilie Puytorac → Françoise de Langlade → Marguerite Girard de Langlade → Marie de Bertin

20. Le cousin entre au gouvernement · p. 91

BnF, Monique Cohen, « Henri Bertin (1720–1792) » ; recherches généalogiques de Fabian Regairaz pour le cousinage avec Marie ; manuscrit p. 178–180.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon → François Adrien Mignon → Marguerite Émilie Puytorac → Françoise de Langlade → Marguerite Girard de Langlade → Marie de Bertin

21. L'enfant et les cinq chaises · p. 96

Ancien livre p. 104–110 ; AN, MC/ET/XVII/838, inventaire du 20 août 1757 ; MC/ET/XVII/840, contrat du 11 janvier 1758, références héritées, originaux non joints. Arbre Sosa 215, 430–431. Développement : Manuscrit p. 100–112 : Bessin et entourage professionnel.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Bernard Christian Albert Vargues → Gabrielle Henriette Marie Cadet → Henri René Cadet → Adélaïde Cambray → Reine Élisabeth Lefevre → Madeleine Reine Bessin

Les pièces derrière les pages

22. Julie, nommée sœur · p. 100

Ancien livre p. 172-173 et 238 ; testament de Jean Testaud, 1754, Me Robin à Étriac, d'après étude citée. Arbre Sosa 1853, 926, 463, 231, 115, 57. Original testament non joint.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon → Anne Doux → Catherine Rabier → Jeanne Rabier → Marie Mossion → Jean Pierre Mossion → Julie Testaud

23. Une moitié de barque à Cetara · p. 104

Arbre Sosa 15, 30-31, 60-63, 120-127, 248, 496 ; ancien livre p. 175-177. Foyer fiscal de 1754 rapporté par le dossier, Catasto original absent. Raccord Autuori établi par les recherches de Fabian Regairaz.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Anna Nathalie Galano

24. Marie de Bertin, avant le ministre · p. 108

Arbre Sosa 911→455→227→113→56→28 ; ancien livre p. 168-182. BnF, Henri Bertin (1720-1792), Monique Cohen. Cousinage établi par les recherches de Fabian Regairaz.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon → François Adrien Mignon → Marguerite Émilie Puytorac → Françoise de Langlade → Marguerite Girard de Langlade → Marie de Bertin

Les pièces derrière les pages

25. La fille porte le nom de sa mère · p. 113

Arbre, Sosa 1337, 2674-2675, 668, 334, 167, 83 ; ancien livre p. 67-70. Parents et métiers selon notices et relevés ; actes originaux non joints.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Yvonne Marguerite Huchet → Lucien Huchet → Charles Désiré Huchet → Marie Emerance Dumazinelle → Madeleine Sophie Chesneau → Marie Anne Sophie Masnier → Jean Masnier → René Masnier → Françoise Dumans

26. Charles écrit son nom · p. 116

Ancien livre p. 163-166 ; Archives de Rennes GGStPS3 (3 novembre 1705), GGStPS4 (2 mai 1713), selon relevés cités. Signature non reproduite dans les fichiers joints : aucun fac-similé inventé.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Louise Chesneau → Pauline Lavocat → Jeanne-Marie Priou → Jean Marie Prioux → Gilette Perrine Bertrand → Gilette Françoise Designé → Charles Designé

27. Anne garde le choix · p. 119

Ancien livre, p. 30-32 et 231, contrat Parent-Tellier du 5 août 1704 rapporté par le dossier. Filiation par les Parent, les Lecompte et les Mercier établie par les recherches de Fabian Regairaz.

Les pièces derrière les pages

28. La seconde Savoie · p. 123

Arbre, Sosa 824-825, 412, 206, 103, 51, 25 ; ancien livre p. 97-98. Michel Gallois : collatéral selon le dossier. Développement : Manuscrit p. 93-98 : Chaumont, Poulle et Gallois.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Bernard Christian Albert Vargues → Louis Albert Henri Vargues → Louise Marie Leroux → Juliette Angeline Chevnier → Anne Françoise Gallois → Pierre André Gallois → Jean Gallois → Jean Gallois

29. À Tours, quatre noms suffisent · p. 127

Fac-similés de l'ancien livre p. 159-162. AD37 : 6NUM7/261/189 vue 513/627 ; 6NUM7/261/193 vue 142/482 ; 6NUM7/261/198 vue 446/463. Reproductions lues, registres entiers non ouverts.

30. Deux notaires et une verrière · p. 130

Arbre, Sosa 8508, 4254-4255, 2127, 1063, 531, 265, 132 ; ancien livre, p. 24-27.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Jean Marcel Regairaz → Marcel Baptistin Alexandre Regairaz → François Regairaz → Sophie Monod → Jean Monod → Amédée Monod → Berthe Renaud → Josephtha Petit Gros → Josephthe Tornassat → Jeanne Françoise Pavy → Bernard Pavy → César Pavy

Les pièces derrière les pages

31. Sept heures, dans la salle basse · p. 134

Ancien livre p. 88-90 ; testament connu par transcription citée. Arbre Sosa 6940 et 3470 ; la séquence se concentre sur le testament d'Arthur.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Bernard Christian Albert Vargues → Gabrielle Henriette Marie Cadet → Clémentine Henriette Jeanne Marie Perrault → Joseph Perrault → Pierre Perrault → Yves Perrault → Jeanne Delannée → Péronnelle Pérotheaux → Raoulette Marchand → Olivier Marchant → Arthur Le Jeune Marchant

32. Le mariage après les chroniques · p. 138

Recherches familiales ; manuscrit p. 61-63 ; export Sosa 714-715, Jan Rolland et Janne Aliette Jouannigot.

Développement : Manuscrit p. 61-66 : Jan Rolland, témoins et Fraboulet.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Yvonne Marguerite Huchet → Marguerite Toulelan → Yves Marie Toulelan → Yves Toulelan → Marguerite Lolieric → François Le Bihan → Marguerite Rolland → Jan Rolland

33. La fonction et les murs · p. 141

Dossier familial Béliard de Beaupré ; manuscrit p. 143-144. Vue du château : J. C. Allin, 2003, CC BY-SA 3.0, reproduction conservée dans le manuscrit.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon → Anne Doux → Catherine Rabier → Jeanne Rabier → Marie Mossion → Jean Pierre Mossion → Julie Testaud → Barbe Belliart

Les pièces derrière les pages

34. Le nom de Béliard dans une affaire royale · p. 145

Recherches de Fabian Regairaz, parenté Béliard confirmée par l'auteur ; manuscrit p. 142–144. Amédée Callandreau, Ravaillac..., 1884, cité par le dossier pour l'identification d'Hélie.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Ma mère → Huguette Louise Mignon → Marcel Mignon → Abel Justin François Xavier Mignon → Anne Doux → Catherine Rabier → Jeanne Rabier → Marie Mossion → Jean Pierre Mossion → Julie Testaud → Barbe Belliart

35. Les Abel, avant les Mignon · p. 150

Arbre, Sosa 34884, 17442, 17443, 8721, 4360. Notes Geneanet citées ; pas de document original joint. Abel est ici un patronyme, distinct du prénom du graveur.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Jean Marcel Regairaz → Marcel Baptistin Alexandre Regairaz → Célestine Élis Marie Rosalie Michel → Jean Baptiste André Michel → Pierre Noël Michel → Laurent Joseph Michel → Pierre Michel → Marie Chabran → Augustin Chabrand → Claude Chabrand → Damian Chabrand → Anne Abeille → Honoré Abel

36. L'or devient de la terre · p. 154

Arbre, Sosa 17440, 8720, 4360, 2180, 1090, 545 ; ancien livre, p. 19 et 29. Mariage de 1554 connu par le relevé cité dans le manuscrit,

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Jean Marcel Regairaz → Marcel Baptistin Alexandre Regairaz → Célestine Élis Marie Rosalie Michel → Jean Baptiste André Michel → Pierre Noël Michel → Laurent Joseph Michel → Pierre Michel → Marie Chabran → Augustin Chabrand → Claude Chabrand → Damian Chabrand → André Chabrand → Nicolas Chabran

Les pièces derrière les pages

37. Marie change le nom du chemin · p. 158

Filiation de Fabian Regairaz : Vauruzé, Olivier, Guillaume, Jean, Marie du Guesclin × Lancelot Quenecan ; manuscrit p. 61–63 ; export Sosa 22865 et descendants.

Repère ascendant : Fabian Regairaz → Mon père → Yvonne Marguerite Huchet → Marguerite Toulelan → Yves Marie Toulelan → Yves Toulelan → Marguerite Lolieric → François Le Bihan → Marguerite Rolland → Jan Rolland → Jeanne Ou Françoise Quenecan → Yvon Quenecan → Louis Quenecan → Louis Quenecan → Marie du Guesclin

38. Une épée dans les mains du roi · p. 161

BnF, Grandes Chroniques de France, Français 6465, f. 434v ; Jean Fouquet, vers 1455–1460. Carrière : Larousse, notice Bertrand Du Guesclin ; monument : Centre des monuments nationaux, Saint-Denis. Développement : Manuscrit p. 59–60 ; Centre des monuments nationaux, dossier du tombeau de Du Guesclin à Saint-Denis.

39. Trois jours avant le sacre · p. 165

BnF, notice « Le sacre de Charles V et la bataille de Cocherel » ; manuscrit p. 57–58. La scène familiale n'est pas inventée.

Les pièces derrière les pages

40. Deux Bertrand, une famille · p. 169

Recherches de Fabian Regairaz, parenté confirmée par l’auteur le 29 septembre 2026 ; manuscrit, p. 54–56. Le connétable est un collatéral, par la branche de son oncle Bertrand de Vauruzé.

Index des principales familles

Abel / Abeille · 150

Béliard de Beaupré · 141

Bertin · 91

Bessin · 96

Bouisset · 23

Chabran / Chabrand · 154

Chesneau · 127

Du Guesclin · 158

Dumans · 113

Galano / Autuori · 104

Galliot / Gayot · 84

Huchet · 61

Mignon · 31

Pavy · 130

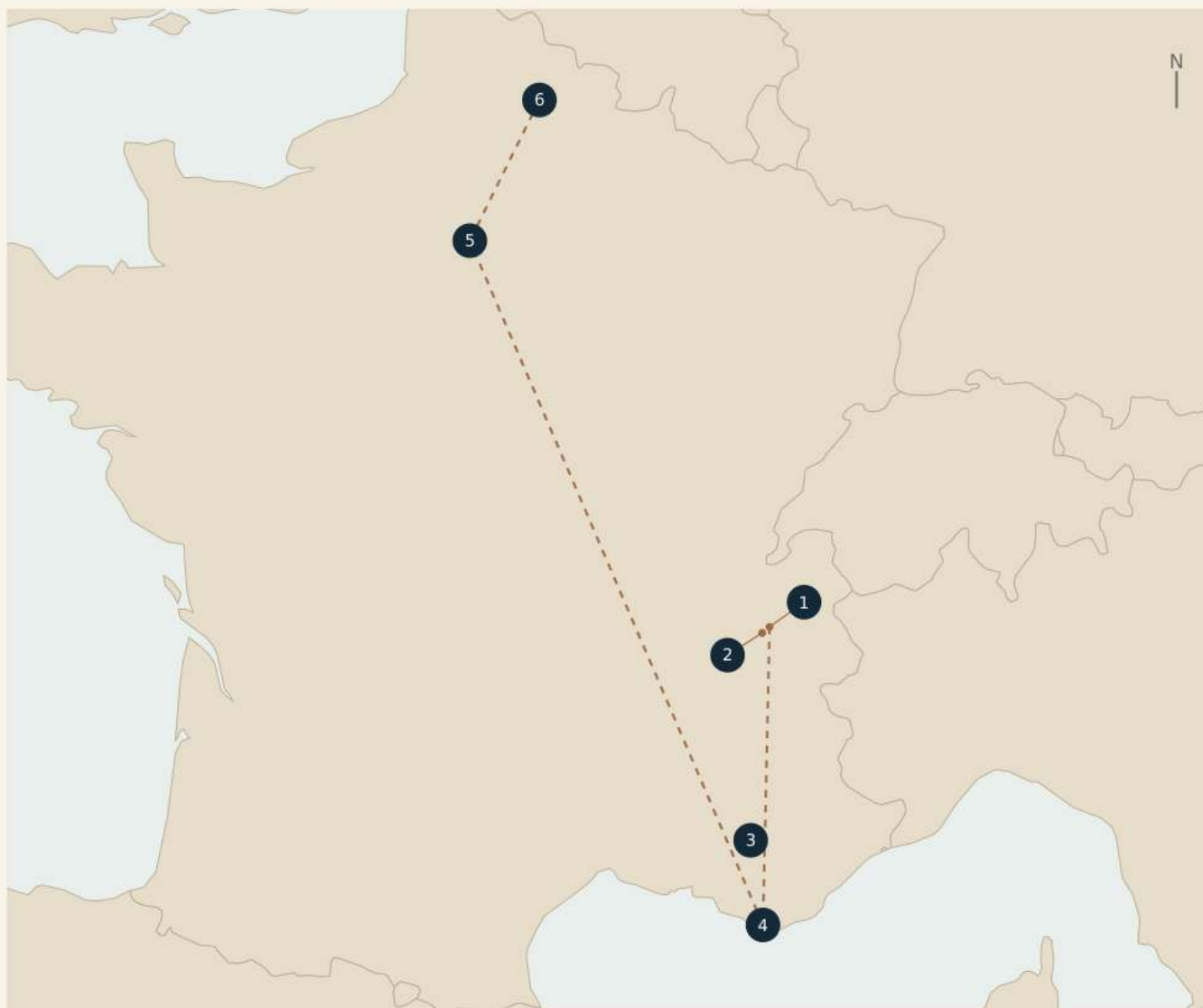
Regairaz · 40

Rolland / Quenecan · 138

Toulelan · 68

Vargues · 45

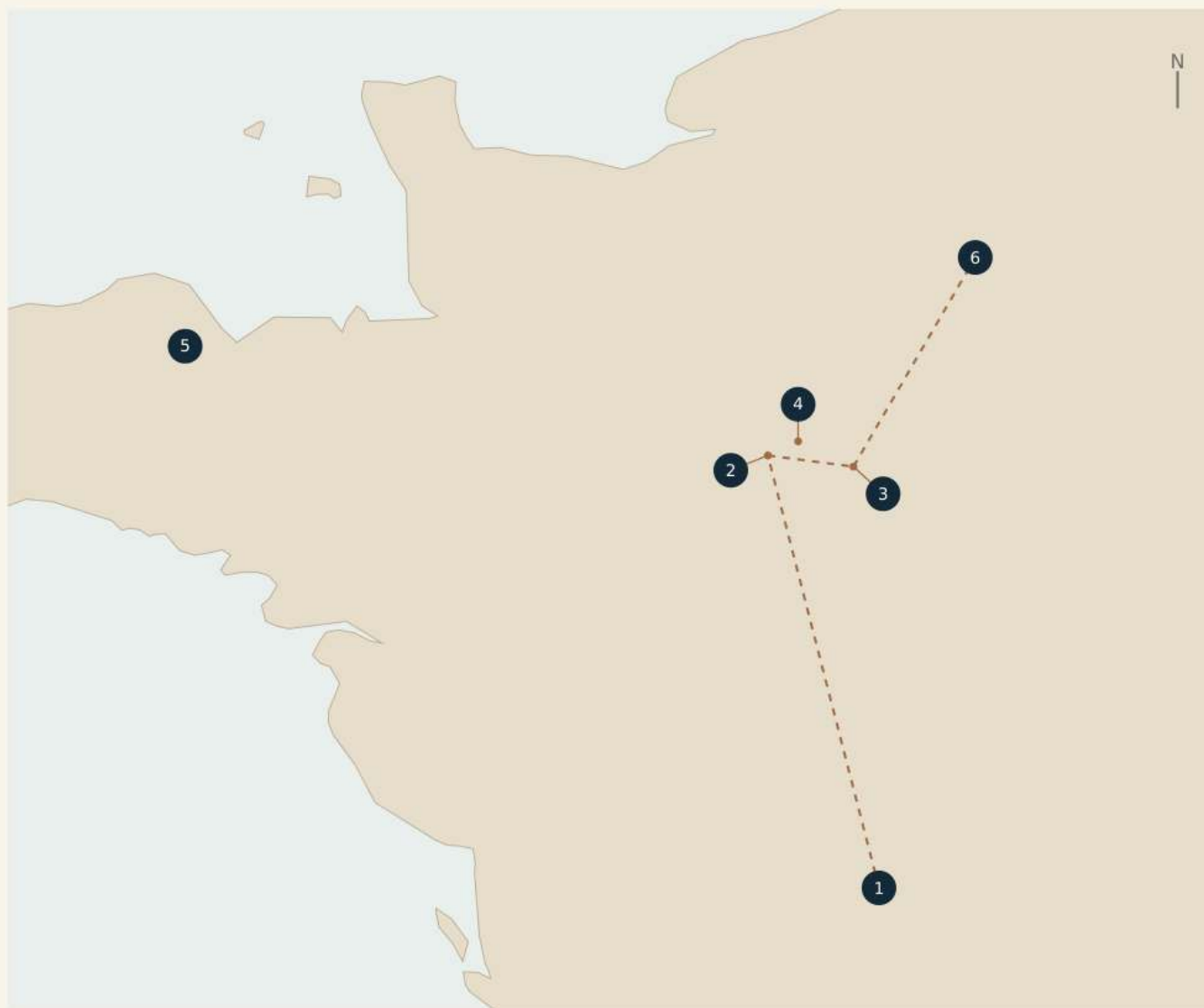
De la montagne au port



1. Les Déserts · 2. Chambéry · 3. Manosque · 4. Toulon · 5. Paris · 6. Honnecourt-sur-Escaut

Carte de situation issue du manuscrit familial. Les traits relient les lieux cités pour une branche ; ils ne restituent ni un itinéraire ni des étapes inconnues. Fond Natural Earth, domaine public.

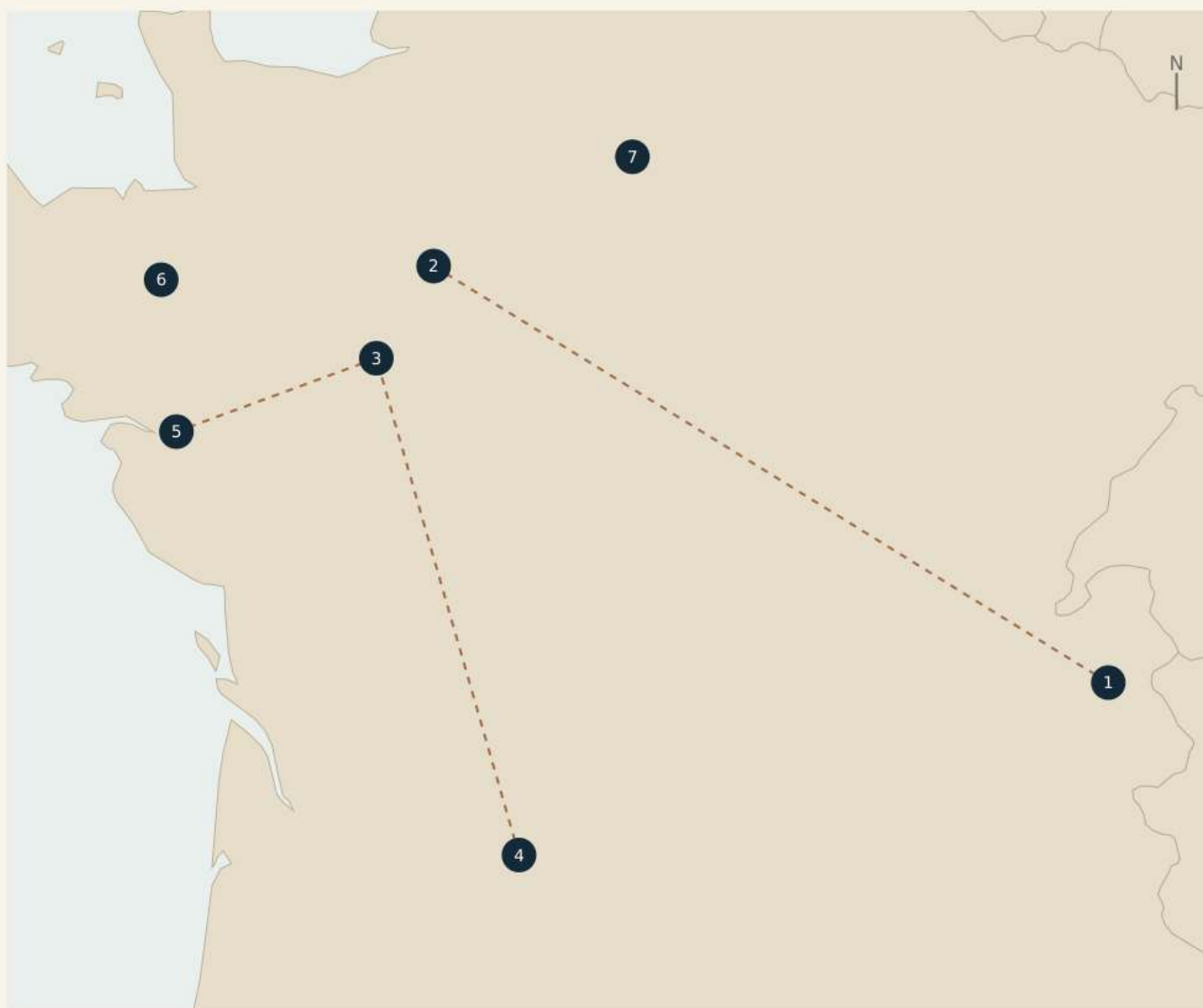
Du Limousin aux jardins de la Seine



1. Fursac · 2. Berfay · 3. La Ferté-Villeneuve · 4. Le Gault-Perche · 5. Lanrodec · 6. Montesson / Chatou

Carte de situation issue du manuscrit familial. Les traits relient les lieux cités pour une branche ; ils ne restituent ni un itinéraire ni des étapes inconnues. Fond Natural Earth, domaine public.

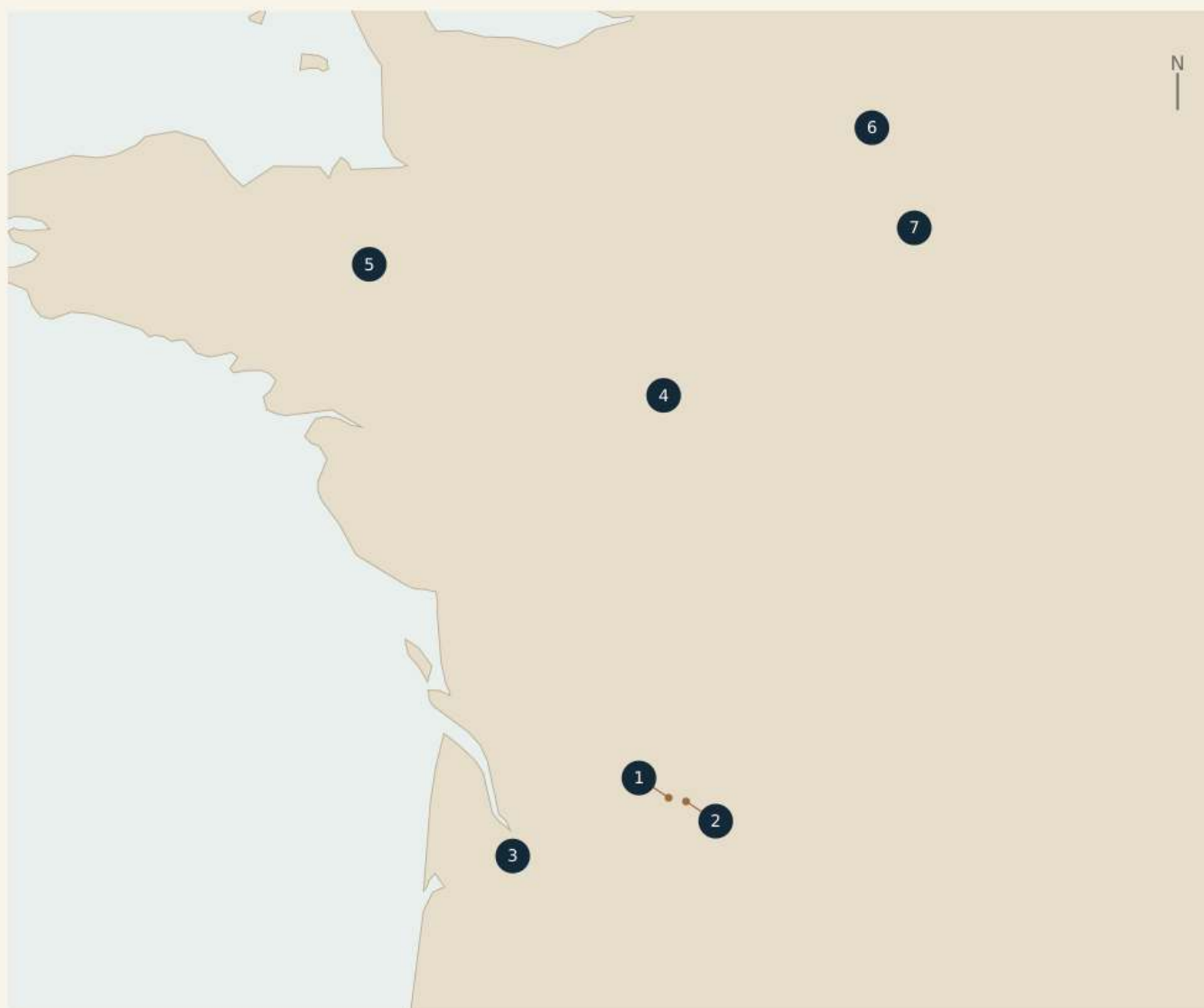
Des métiers qui voyagent



1. Uginé · 2. La Ferté-Bernard · 3. Le Lude · 4. Gourdon · 5. Nantes · 6. Rennes · 7. Paris / Gobelins

Carte de situation issue du manuscrit familial. Les traits relient les lieux cités pour une branche ; ils ne restituent ni un itinéraire ni des étapes inconnues. Fond Natural Earth, domaine public.

Les lieux des Mignon et des Chesneau



1. Périgueux · 2. Eyliac · 3. Cenon · 4. Tours · 5. Rennes · 6. Paris · 7. Grez-sur-Loing

Carte de situation issue du manuscrit familial. Les traits relient les lieux cités pour une branche ; ils ne restituent ni un itinéraire ni des étapes inconnues. Fond Natural Earth, domaine public.

Deux rives de la Méditerranée



1. Cetara · 2. Alger · 3. Paris · 4. Lyon

Carte de situation issue du manuscrit familial. Les traits relient les lieux cités pour une branche ; ils ne restituent ni un itinéraire ni des étapes inconnues. Fond Natural Earth, domaine public.

Les images et leurs sources

P. 1, 8, 9, 12, 51 — Famille Mignon dans un sous-bois, vers 1900–1910 selon le dossier. Photographie non identifiée ; collection familiale Regairaz-Vargues-Mignon, sans licence ouverte. Les identifications individuelles restent à compléter.

P. 11 — Nantes et ses quais, vers 1890–1900. Photochrome de la collection de la Library of Congress, domaine public selon le crédit du corpus. Document de contexte urbain ; aucune personne de la famille n’y est identifiée.

P. 13, 15 — Deux vues du Ker Armor, dates et photographes non identifiés. Montage déjà présent dans le fascicule familial, conservé intégralement ; aucune licence ouverte attribuée. Le document est associé aux déplacements familiaux, sans attribution d’une traversée précise.

P. 16 — Horlogerie familiale à Alger, première moitié du XXe siècle. Photographie non identifiée ; fascicule de Robert Vargues, reproduit dans le manuscrit p. 137. Document familial fourni pour le livre, sans licence ouverte.

P. 17 — Groupe familial, Alger, vers 1939 selon le dossier. Photographie non identifiée, collection familiale ; identifications individuelles non toutes assurées. Reproduction du manuscrit p. 139, sans licence ouverte.

P. 18, 21 — Atelier d’horlogerie de Louis Vargues à Rennes, 1926 selon la légende du fascicule de Robert Vargues. Photographie non identifiée. Collection familiale, reproduction fournie pour ce livre ; aucune licence ouverte attribuée.

P. 20 — Atelier d’horlogerie de Louis Vargues, Rennes, légendé 1926 dans le fascicule de Robert Vargues. Photographie non identifiée ; document familial, aucune licence ouverte attribuée. Les personnes ne sont pas toutes identifiées. Image intégrale.

P. 22, 31 — Portrait d’Abel Mignon, date et photographie non précisés. Reproduction publiée par Ungars sous CC BY-SA 4.0, fichier « ABEL MIGNON 2.jpg », repris sur le site familial. Identification donnée par la notice ; tirage volontairement petit en raison de sa définition.

P. 23 — Firmin Bouisset, Le Petit Écolier, publicité LU, 1897. Reproduction du corpus, œuvre du domaine public. Jacques Bouisset, modèle de son père, épouse Yvonne Mignon en 1913 : parent par alliance, non ancêtre direct de Fabian.

P. 25, 26 — Firmin Bouisset, Chocolat Menier, motif de 1892. BnF / Gallica, btv1b90149621 ; reproduction du corpus fourni, œuvre du domaine public. Yvonne Bouisset est distincte d’Yvonne Mignon.

P. 27, 75, 104, 106, 107 — Cetara, photographie contemporaine de Gianfranco Vitolo, CC BY 2.0. Territoire du relevé fiscal de 1754. Le foyer Autuori appartient à la branche familiale d’Anna Galano. Reproduction du corpus familial.

P. 29 — Groupe de la famille Mignon dans une prairie, vers 1900–1910 selon le dossier. Photographie non identifiée ; collection familiale, sans licence ouverte. Aucune identité individuelle supplémentaire n’est déduite de la seule position des personnes.

P. 33, 37 — Abel Mignon, affiche de l’Emprunt national, 1920. Reproduction du corpus familial ; œuvre du domaine public. Travail de l’artiste de la famille, distinct des affiches de Firmin Bouisset.

Crédits issus des éditions familiales fournies. Les photographies familiales ne reçoivent pas de licence ouverte. Les reproductions anciennes et leurs conditions de réutilisation restent distinguées. Cartes : Natural Earth, domaine public.

Les images et leurs sources

P. 34 — Abel Mignon, La gardeuse d'oies, 1897. Paris Musées / Petit Palais, PPG2777. Œuvre du domaine public. Reproduction CC0.

P. 35 — Abel Mignon, Paysage sous la neige, première moitié du XXe siècle. Paris Musées / Petit Palais, PPG1752(2). Œuvre du domaine public. Reproduction institutionnelle ; aucune licence CC0 supplémentaire revendiquée ici.

P. 36 — Abel Mignon, La fée aux iris, 1907. Paris Musées / Petit Palais, PPG2966. Œuvre du domaine public. Reproduction institutionnelle ; aucune licence CC0 supplémentaire revendiquée ici.

P. 38 — Famille Mignon, vers 1900-1910 selon le dossier. Lieu et photographe non identifiés ; collection familiale, image intégrale du manuscrit p. 198. Aucune identification individuelle nouvelle ni licence ouverte.

P. 39 — Famille Mignon sur une plage, vers 1900-1910 selon le dossier. Lieu et photographe non identifiés ; collection familiale, reproduction intégrale du manuscrit p. 199. Usage pour le livre demandé par son auteur ; aucune licence ouverte.

P. 40 — Honnecourt-sur-Escout, 2018. René Hourdry, CC BY-SA 4.0. Village où naît Marguerite Mercier en 1888 ; aucune demeure attribuée. Reproduction du corpus familial.

P. 42 — Château d'Esnes, photographie contemporaine d'AnnabelleHtn, CC BY-SA 4.0. Olivier Farez est situé dans la seigneurie comme bailli ; la fonction ne prouve pas la propriété du château. Reproduction du site familial.

P. 44, 53, 55, 56 — Les Déserts vus depuis le mont Margériaz. Photographie contemporaine de Rémi, CC BY-SA 4.0. Territoire des Regairaz ; aucune maison familiale n'est identifiée. Reproduction transmise dans le corpus.

P. 45 — Gourdon, vue générale contemporaine. Henk Monster, CC BY 3.0. Reproduction du corpus familial. Lieu de naissance de Raymond Germain Vargues ; aucun domicile familial n'est localisé sur cette photographie.

P. 47 — Mosaïque « Ch. Bohu, confiseur », 26, rue de la Marne, Nantes. Photographie de Benoît Prieur, mars 2023, CC0. Datation et attribution de la mosaïque discutées : années 1920-1930. Charles Bohu est le père de Paul, époux d'Andrée Vargues. Corpus familial.

P. 49 — Famille Mignon sur une plage, vers 1900-1910 selon le dossier. Lieu et photographe non identifiés ; collection familiale, sans licence ouverte. La scène est conservée dans son cadre intégral.

P. 57, 59 — Mairie de Pipriac, photographie contemporaine, date non précisée. Sylenius, CC BY-SA 3.0. Commune du mariage de Joseph Perrault et Agathe Laine ; bâtiment non identifié comme leur école. Corpus familial.

P. 65, 66, 116, 117 — Rennes, hôtel de ville, carte postale ancienne reproduite sur le site familial. Éditeur et date non certifiés ; document de contexte urbain, postérieur à Charles Designé. Aucun lieu précis de sa vie n'est identifié par l'image.

Crédits issus des éditions familiales fournies. Les photographies familiales ne reçoivent pas de licence ouverte. Les reproductions anciennes et leurs conditions de réutilisation restent distinguées. Cartes : Natural Earth, domaine public.

Les images et leurs sources

P. 68, 69, 138, 139 — Lanrodec, l'église, vers 1904-1908. Carte postale Hamon ; Archives départementales des Côtes-d'Armor, 16 FI 2253, Licence Ouverte. Vue bien postérieure aux Rolland du XVIIIe siècle. Corpus familial.

P. 71, 73, 74, 108, 110 — Château d'Eyliac, entrée est. Père Igor, CC BY-SA 3.0. Reproduction du manuscrit, p. 170. Vue de contexte du bourg ; aucune propriété familiale n'est attribuée par cette seule photographie.

P. 76, 78, 79 — Claude-Joseph Vernet, Le Port neuf ou l'Arsenal de Toulon, 1755. Louvre, INV 8296, dépôt au musée national de la Marine. Œuvre du domaine public ; reproduction du corpus fourni. Image de contexte, sans ancêtre identifié dans la scène.

P. 80, 82 — Place Saint-Léger, Chambéry, 2011. Florian Pépellin, CC BY-SA 3.0. Vue actuelle du quartier ; elle ne localise pas l'édifice du mariage de Claudine en 1779. Corpus familial.

P. 87, 89, 90, 93, 94, 111 — Alexander Roslin, Henri-Léonard Bertin, 1768. Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Œuvre du domaine public ; reproduction Wikimedia Commons. Cousin de Marie de Bertin dans la parenté établie par l'auteur.

P. 91 — Henri-Léonard Bertin, portrait attribué à Alexander Roslin, 1768, selon le crédit du corpus. Reproduction transmise ; œuvre du domaine public. Henri-Léonard est cousin de Marie de Bertin, ancêtre de la branche Mignon. Cousinage vérifié par Fabian Regairaz.

P. 96, 98, 99 — Octobre, tenture des Mois de Lucas, 1732-1737. Manufacture des Gobelins, sous la direction de Michel Audran. The Metropolitan Museum of Art, 44.60.8, domaine public / Open Access. Œuvre de contexte, non attribuée aux Bessin. Reproduction publiée dans les récits familiaux.

P. 100, 102 — Montguyon, vue aérienne de Jacques Dassié, photographie contemporaine, CC BY-SA 4.0. Reproduction du site familial. Repère régional du dossier charentais ; ce n'est pas la maison de Julie Testaud.

P. 112, 141, 143, 144 — Château de Villebois-Lavalette. J. C. Allin, 2003, CC BY-SA 3.0. Reproduction intégrale du manuscrit, p. 144. Lieu des fonctions mentionnées pour les Béliard ; la photographie ne vaut pas titre de propriété.

P. 113, 114 — Église Sainte-Anne du Gault-Perche, 2015. GFreihalter, CC BY-SA 3.0. Commune de naissance de Françoise Dumans ; l'état photographié n'est pas celui de 1713. Corpus familial.

P. 119, 121, 122 — Moulin Brunet, Walincourt-Selvigny, 2010. Pierre André Leclercq, CC BY-SA 4.0. Repère local contemporain ; ce moulin n'est pas identifié comme celui du bail de 1704. Corpus familial.

P. 123 — Ugine depuis Outrechaise, 2018. Louis Chabert, CC BY-SA 4.0. Commune d'origine des frères Gallois ; la photographie ne reconstitue pas la ville de 1700. Corpus familial.

P. 125 — Église Notre-Dame, Torcé-en-Vallée, 2012. Pymouss, CC BY-SA 3.0. Repère du lieu de mariage de Marthe Chaumont ; vue contemporaine, sans scène familiale reconstituée. Corpus familial.

Crédits issus des éditions familiales fournies. Les photographies familiales ne reçoivent pas de licence ouverte. Les reproductions anciennes et leurs conditions de réutilisation restent distinguées. Cartes : Natural Earth, domaine public.

Les images et leurs sources

P. 127, 129 — AD Indre-et-Loire, Tours Notre-Dame-la-Riche, 6NUM7/261/198, vue 446/463, référence du manuscrit p. 162. Acte de 1689 ; rédacteur non identifié. Fragment ancien fourni dans le corpus, sans licence ouverte nouvellement attribuée.

P. 128 — Chesneau et Bouchar Louis Chesneau est ouvrier en soie ; il épouse Marie Bouchar. L'acte situe les deux personnes dans la paroisse, mais ne nomme pas leurs parents. AD37, Tours Notre-Dame-la-Riche, 6NUM7/261/189, vue 513/627 ; édition source p. 180-181. Reproduction transmise dans le corpus familial, conservée dans son intégralité. Rédacteur non identifié ici. Commentaire de lecture fondé sur le dossier et confronté au fragment ; ce texte n'est pas une transcription littérale.

P. 130, 132 — Allèves, le bourg, 2013. Torsade de Pointes, CC0. Lieu de naissance donné pour Melchiotte de Breton ; aucune maison ou verrerie familiale n'est désignée. Corpus familial.

P. 134, 136 — Chapelle de Carentoir, 2017. So Leblanc, CC BY-SA 4.0. Repère du territoire des recherches Marchant ; ce bâtiment n'est pas la maison d'Arthur à Maure-de-Bretagne. Corpus familial.

P. 145, 147, 148 — Portrait de Ravailac dans sa prison. Anonyme, XVIIe siècle, gravure sur bois. Paris Musées / Petit Palais, GDUT10023, collection Dutuit. Reproduction CC0. Ravailac est une relation du dossier Béliard, non un ascendant.

P. 149, 161, 163, 164 — Jean Fouquet, Mort de Bertrand du Guesclin, vers 1455-1460. Grandes Chroniques de France, BnF, Français 6465, f. 456. Domaine public ; reproduction Wikimedia Commons. Scène de 1380, peinte au XVe siècle.

P. 150, 152, 154, 156 — Manosque, place Saint-Sauveur, début du XXe siècle. Carte postale, auteur non identifié ; domaine public selon le crédit du corpus. Vue postérieure de plusieurs siècles aux Chabran ; document de situation.

P. 158, 159, 169, 171, 173 — Armes attribuées à la famille du Guesclin. Dessin vectoriel de Kontributor, Wikimedia Commons, « Blason famille fr du Guesclin 2.svg », CC BY-SA 4.0. Reproduction sans modification du dessin. Cet écu n'est pas présenté comme celui de toutes les familles du livre.

P. 174 — Chesneau et Deschamps Louis Chesneau est fils de Louis et de Marie Bouchard ; Marie Deschamps est fille de Guillaume et de Catherine Girault. Les deux couples parentaux sont nommés. AD37, Tours Notre-Dame-la-Riche, 6NUM7/261/198, vue 446/463 ; édition source p. 178-179. Reproduction transmise dans le corpus familial, conservée dans son intégralité. Rédacteur non identifié ici. Commentaire de lecture fondé sur le dossier et confronté au fragment ; ce texte n'est pas une transcription littérale.

Ouvrir les collections

Bertin et la Chine · BnF <https://heritage.bnf.fr/france-chine/henri-bertin-1720-1792>

Ravaillac · Paris Musées, GDUT10023
<https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/petit-palais/oeuvres/portrait-de-ravaillac-dans-sa-prison>

Abel Mignon · La gardeuse d'oies <https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/petit-palais/oeuvres/la-gardeuse-d-oies-0>

Abel Mignon · Paysage sous la neige <https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/petit-palais/oeuvres/paysage-sous-la-neige>

Abel Mignon · La fée aux iris <https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/petit-palais/oeuvres/la-fee-aux-iris-1>

Vernet · Louvre INV 8296 <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010056361>

Licence des photographies CC BY-SA 3.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Licence du dessin héraldique CC BY-SA 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/>

Arbre et recherches de l'auteur <https://gw.geneanet.org/emmett>

Pour ceux qui remonteront après moi

À mes enfants, je ne laisse aucune profession à reprendre ni aucun ancêtre à préférer. Si ces pages donnent un jour envie de demander à quelqu'un de raconter sa vie, elles auront trouvé un usage qui me plaît. Les archives savent attendre. Les personnes à qui l'on peut encore poser des questions, beaucoup moins.

Fabian Regairaz · L'Araignée Bleue

Édition illustrée · septembre 2026 · 200 pages · 21 × 28 cm

Texte sélectionnable, sommaire et signets cliquables. Typographie EB Garamond et DejaVu Sans.
Photographies et documents reproduits sans reconstitution de détails. Les images de faible définition sont conservées à taille mesurée.

PDF de lecture et d'impression à taille réelle. Le papier, la reliure, le profil colorimétrique et les éventuels fonds perdus doivent être arrêtés avec l'imprimeur avant le bon à tirer.